RECUEIL

DE

PIÈCES DE THÉÂTRE,

RECUEIL

DES

PIÈCES DE THÉÂTRE,

NOUVELLEMENT LUES

PAR M. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE-STREET, LEICESTER-FIELDS.

TOME III.

À LONDRES,

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Se trouve chez
- L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields.
- A. DULAU & Co. 107, Wardour-Street.
- DEBOFFE, Gerrard-Street.
- L'HOMME, New Bond-Street.
- THOMAS HOOKHAM, 15, Old Bond-Street.
- T. BOOSEY, Old Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PQ
1221
L5
1799

Table des Pièces contenues dans ce Volume.

L'AUTRE TARTUFFE, ou LA MÈRE COUPABLE.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

AUGUSTE ET THÉODORE, ou LES DEUX PAGES.

LE PRISONNIER, ou LA RESSEMBLANCE.

LIBRARY
APR 11 1968
UNIVERSITY OF

L'AUTRE TARTUFFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE.

DRAME

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur Espagnol, d'une fierté noble & sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, (très-malheureuse) & d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LEON, leur fils, jeune homme épris de la liberté, comme toutes les ames ardentes & neuves.

FLORESTINE, pupille & filleule du comte Almaviva, jeune personne d'une grande sensibilité.

Mr. BÉGEARSS, Irlandois, Major d'Infanterie Espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte, homme très-profond & grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet de chambre, chirurgien & homme de confiance du comte, homme formé par l'expérience du monde & des événemens.

SUSANNE, première camariste de la comtesse, épouse de Figaro, excellente femme, bien attachée à sa maîtresse, & revenue des illusions du premier âge.

Mr. FAL, Notaire du comte, homme exact & très-honnête.

GUILLAUME, valet Allemand de Mr. Bégearss, homme trop simple pour un tel maître.

La Scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte & se passe à la fin de 1790.

L'AUTRE TARTUFFE:

OU

LA MÈRE COUPABLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un sallon fort orné.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUSANNE (*seule, tenant des fleurs obscures dont elle fait un bouquet.*)

QUE Madame s'éveille & sonne, mon triste ouvrage est achevé—*(elle s'assied avec abandon)* à peine il est neuf heures, & je me sens déjà d'une fatigue !—Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit tout entière. *Demain, Susanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, & garnis-en mes cabinets.—Dis au portier—que de la*

journée, il n'entre personne pour moi. Tu me formeras un bouquet de fleurs noires & rouges foncées, un seul œillet blanc au milieu.—Le voilà—pauvre maîtresse ! elle pleuroit !—Pour qui ce mélange d'apprêts ?—E-E-Eh ! si nous étions en Espagne, ce seroit, aujourd'hui, la fête de son fils *Léon—(avec mystère)* & d'un autre homme qui n'est plus ! *(elle regarde les fleurs)* les couleurs du sang & du deuil ! *(elle soupire)* ce cœur blessé ne guérira jamais !—attachons-le avec un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie (*elle attache le bouquet.*)

SCÈNE II.

SUSANNE, FIGARO *(regardant avec mystère.)*

(Cette scène doit marcher très-chaudement.)

SUSANNE.

ENTRE donc, Figaro ! tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme.

FIGARO.

Peut-on vous parler librement ?

SUSANNE.

Oui, si ta porte est ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution ?

SUSANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO.

Honoré Tartuffe—Bégearss ?

SUSANNE.

Et c'est un rendez-vous donné—ne t'accoutumes donc pas à charger son nom d'épithètes, cela peut se redire & nuire à ses projets.

FIGARO.

Il s'appelle *Honoré*—

SUSANNE.

Mais non pas Tartuffe.

FIGARO.

Morbleu !

SUSANNE.

Tu as le ton bien soucieux.

FIGARO.

(Elle se lève.) Est-ce là notre convention ? M'aiderez-vous franchement, Susanne, à prévenir un grand désordre ? Seras-tu dupe encore de ce méchant homme ?

SUSANNE.

Non, mais je crois qu'il se méfie de moi, il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO.

Feignons d'être toujours brouillés.

SUSANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur ?

FIGARO.

Accordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, & que Monsieur Almaviva. (*Il faut bien lui annoncer son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle Monseigneur.*)

SUSANNE *(avec humeur.)*

C'est beau ! Et Madame sort sans livrée, nous avons l'air de tout le monde.

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu par une querelle au jeu son libertin de fils aîné ; tu sais comment tout a changé pour nous ; comme l'humeur du Comte est devenue sombre & terrible !

SUSANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux !

SUSANNE.

Que trop.

FIGARO.

Comme Madame est malheureuse !

SUSANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine ! comme il fait sur-tout des efforts pour dénaturer sa fortune !

SUSANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter ? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandois, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du Comte, s'est emparé de leurs secrets à tous ; que ce profond machinateur a su les entraîner de l'indolente Espagne en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la jeune pupille & envahir les biens d'une maison qui se délabre.

SUSANNE.

Enfin, moi !—que puis-je à tout cela ?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue, me mettre au cours de ses démarches.

SUSANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh ! ce qu'il dit, n'est que ce qu'il veut dire. Mais saisir en passant les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement—c'est-là qu'est le secret de l'ame. Il se trame ici quelque horreur ; il faut qu'il s'en croie assuré : car je lui trouve un air—plus faux, plus perfide & plus fat,

cet air des sots de ce pays-ci, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui ? l'amadouer, le bercer d'espoir ? quoiqu'il demande, ne pas le refuser ?

SUSANNE.

C'est beaucoup.

FIGARO.

Tout est bien, & tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUSANNE.

Et si j'en instruis ma maîtresse ?

FIGARO.

Il n'est pas tems encore, ils sont tous subjugués par lui. On ne te croiroit pas : tu nous perdrois sans les sauver. Suis-le par-tout, comme son ombre—et moi, je l'épie au dehors.

SUSANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi, & s'il nous surprenoit ensemble—Le voilà qui descend—ferme—ayons l'air de quereller bien fort. (*Elle pose le bouquet sur la table.*)

FIGARO (*élevant la voix.*)

Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois—

SUSANNE (*élevant la voix.*)

Certes—oui, je te crains beaucoup.

FIGARO (*feignant de lui donner un soufflet.*)

Ah !—tu me crains !—tiens, insolente !

SUSANNE (*feignant de l'avoir reçu.*)

Des coups à moi, chez ma maîtresse !

SCÈNE III.

LE MAJOR BÉGEARSS, FIGARO, SUSANNE.

BÉGEARSS (*en uniforme, un crêpe noué au bras.*)

EH! mais, quel bruit! Depuis une heure, j'entends disputer de chez moi—

FIGARO *(à part.)*

Depuis une heure!

BÉGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée—

SUSANNE *(feignant de pleurer.)*

Le malheureux lève la main sur moi.

BÉGEARSS.

Ah! l'horreur! Monsieur Figaro, un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO *(brusquement.)*

Et morbleu! Monsieur, laissez-nous. Je ne suis point *un galant homme*, et cette femme n'est point *une personne de l'autre sexe*. Elle est ma femme, une insolente qui se mêle dans des intrigues, & qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Oh! j'entends la morigéner—

BÉGEARSS.

Est-on brutal à cet excès?

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre, & vous savez trop bien pourquoi.

BÉGEARSS.

Vous me manquez, Monsieur, je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO.

Vous manquer, moi ? c'est impossible. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUSANNE.

BÉGEARSS.

MON enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement ?

SUSANNE.

Il m'est venu chercher querelle, il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendoit de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti ; la dispute s'est échauffée, elle a fini par un soufflet.—Voilà le premier de sa vie, mais moi, je veux me séparer ; vous l'avez vu—

BÉGEARSS.

Laissons cela—quelque léger nuage altéroit ma confiance en toi, mais ce débat l'a dissipé.

SUSANNE.

Sont-ce là vos consolations ?

BÉGEARSS.

Va ! c'est moi qui t'en vengerai ; il est bien tems que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Susanne. Pour commencer, apprends un grand secret—mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée ? *(Susanne y va voir. Il dit à part.)* Ah ! si je puis avoir, seulement trois minutes, l'écrin au double fonds que j'ai fait faire à la Comtesse : il contient ces importantes lettres—

SUSANNE *(revient.)*

Eh bien ! le grand secret ?

BÉGEARSS.

Sers ton ami, ton sort devient superbe—j'épouse Florestine ; c'est un point arrêté, son père le veut absolument.

SUSANNE.

Qui ! son père ?

BÉGEARSS *(en riant.)*

Eh ! d'où sors-tu donc ? règle certaine, mon enfant : lorsqu'une orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (*D'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser, si tu me la rends favorable.

SUSANNE.

Oh ! mais Léon en est très-amoureux.

BÉGEARSS *(froidement.)*

Leur fils—je l'en détacherai—

SUSANNE *(étonnée.)*.

Ha !—elle aussi, elle est fort éprise.

BÉGEARSS.

De lui ?

SUSANNE.

Oui.

BÉGEARSS (*froidement.*)

Je l'en guérirai.

SUSANNE *(plus surprise.)*

Ha—ha !—Madame qui le sait donne les mains à leur union.

BÉGEARSS *(froidement.)*

Nous la ferons changer d'avis.

SUSANNE *(stupéfaite.)*

Aussi ? Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis ; ne serois-tu pas bien aise d'en être délivrée ?

SUSANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal—

BÉGEARSS.

Fi donc ! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce seront eux-mêmes qui changeront d'air.

SUSANNE (*incrédule.*)

Si vous faites cela, Monsieur—

BÉGEARSS *(appuyant.)*

Je le ferai—tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement—(*l'air caressant*) je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUSANNE.

Ah ! si Madame avoit voulu—

BÉGEARSS.

Je l'aurois consolée sans doute, mais elle a dédaigné mes vœux : suivant le plan que le Comte a formé, la Comtesse va au couvent.

SUSANNE (*vivement.*)

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable ! il la sert dans ses goûts. Je l'entends toujours dire : Ah ! c'est un ange sur la terre !

SUSANNE (*en colère.*)

Eh bien ! faut-il la tourmenter ?

BÉGEARSS (*riant.*)

Non, mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie *des anges*, dont elle est un moment tombée !—ou si dans ces nouvelles & merveilleuses loix, le divorce s'établissoit—

SUSANNE (*vivement.*)

Le Comte veut s'en séparer ?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUSANNE (*en colère.*)

Ah ! les scélérats d'homme ! Quand on les étrangleroit tous !—

BÉGEARSS.

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUSANNE.

Ma foi, pas trop.

BÉGEARSS *(riant.)*

Ma foi, j'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il se destine à voyager—long-tems—le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur ; (*il lui prend la main*) & voici ce qui nous concerne. Le Comte, Florestine & moi, nous habiterons le même hôtel ; & la chère Susanne, chargée de toute la confiance, sera notre surintendante, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de maris, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur, des jours filés d'or & de soie, & la vie la plus fortunée !

SUSANNE.

À vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine.

BÉGEARSS.

À dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme. J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes —(*vivement*) par exemple, aujourd'hui, tu peux nous rendre un signalé—*(Susanne l'examine.)*

BÉGEARSS (*se reprend.*)

Je dis un *signalé*—par l'importance qu'il y met : *(froidement)* car, ma foi, c'est bien peu de chose. Le Comte auroit la fantaisie—de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamans de la Comtesse, il ne voudroit pas qu'on le sût.

SUSANNE.

Ha ! ha !

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vû. De beaux diamans terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme pour en confronter les desseins avec ceux du jouaillier.

SUSANNE.

Pourquoi comme ceux de Madame ? C'est une idée assez bizarre !

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils sont aussi beaux—tu sens pour moi combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu ? le voici qui vient.

SCÈNE V.

LE COMTE, SUSANNE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

MONSIEUR Bégearss, je vous cherchois.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, Monsieur, je venois prévenir Susanne que vous avez dessein de lui demander cet écrin—

SUSANNE.

Au moins, Monseigneur, vous sentez—

LE COMTE.

Eh! laisse-là ton Monseigneur. N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci—?

SUSANNE.

Je trouve, Monseigneur, que cela vous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUSANNE.

Eh bien ! Monsieur, du moins vous me donnez votre parole.

LE COMTE *(fièrement.)*

Depuis quand suis-je méconnu ?

SUSANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*A part.*) Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser—

SCÈNE VI.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

J'AI tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Il en est un, Monsieur, qui l'inquiète beaucoup plus, je vous trouve un air accablé—

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami ? la perte de mon fils me sembloit le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, & rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus ; je vous dirois que votre second fils—

LE COMTE *(vivement.)*

Mon second fils ! je n'en ai point.

BÉGEARSS.

Calmez-vous, Monsieur, raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits ?

LE COMTE.

Des conjectures ? Ah ! j'en suis trop certain ! Mon grand chagrin est de manquer de preuves—tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune—que me faisoit cet autre individu ? mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malthe, une pension m'auroient vengé de sa mère & de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un

étranger succéder à ce rang, à ces titres ; & pour irriter ma douleur venir tous les jours me donner le nom odieux de père ?

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous appaiser : mais la vertu de votre épouse—

LE COMTE (*avec colère.*)

Ah ! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire, un affront tel que celui-là ? Commander vingt ans, par ses mœurs & la piété la plus sévère, l'estime & le respect du monde & verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraînent après soi une prétendue bizarrerie !—Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fit, même en la supposant coupable ? Est-il au monde une faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin ? Fûtes-vous sans reproches vous-même ? et cette jeune *Florestine*, que vous nommez votre pupille & qui vous touche de plus près—

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance ! Je dénaturerai mes biens & lui ferai tout passer. Déjà trois millions d'or arrivés de la *Vera Crux*, vont lui servir de dot, & c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter, sur ce don, un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille, & te présentant comme époux ; suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné—

BÉGEARSS *(montrant le crêpe de son bras.)*

Vous voyez que pour vous obéir je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du Roi, pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne, contre des biens dans ce pays-ci, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS *(vivement.)*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que sur des soupçons—peut-être encore très-peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom ? d'un jeune homme plein de mérite, car il faut avouer qu'il en a—

LE COMTE (*impatienté.*)

Plus que mon fils, voulez-vous dire ? chacun le pense comme vous, cela m'irrite contre lui.

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte & si sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, & je ne les recevrai, qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE (*le serre dans ses bras.*)

Loyal & franc ami ! Quel époux je donne à ma fille !—

SCÈNE VII.

SUSANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

SUSANNE.

MONSIEUR voilà le coffre aux diamans, ne le gardez pas trop long-tems, que je puisse le mettre en place, avant qu'il soit jour chez Madame.

LE COMTE.

En t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUSANNE (*à part.*)

Avertissons Figaro de ceci.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

QUEL est votre projet sur l'examen de cet écrin.

LE COMTE (*tire un bracelet de sa poche.*)

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute: un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, & que l'on nommoit Chérubin.

BÉGEARSS.

Je l'ai connu, nous servions dans le régiment, dont je vous ai l'obligation d'être major ; mais il y a vingt ans, qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui. Je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion—un an après la naissance du fils—qu'un combat détesté m'enlève—*(il met la main à ses yeux.)* Lorsque je m'embarquai Vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter *Agnas Frescas* qui étoit un superbe séjour ; quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit?—Le vilain château d'*Astorga*, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avois achetée des parens de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence, qu'elle y a mis au monde—(après neuf ou dix mois, que sais-je!) ce misérable enfant, qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on m'avoit peint pour le bracelet de la Comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude ; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.—

BÉGEARSS.

Oui—*(il baisse les yeux)* à telles enseignes que votre épouse—

LE COMTE. *(vivement.)*

Ne veut jamais le regarder. Eh bien! j'en ai la copie dans ce bracelet, pareil en tout à

celui de la Comtesse, & fait par le même joaillier qui monta tous ses diamans ; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que la preuve est faite, sous quelque forme qu'elle en parle ; une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous demandez mon avis, Monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi ?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens, si quelque hasard heureux, ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un piége, user de surprise—eh ! quel homme un peu délicat voudroit prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi ?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer, le bracelet est fait, le portrait du page est dedans.

BÉGEARSS (*prenant l'écrin.*)

Monsieur, au nom du véritable honneur—

LE COMTE (*qui a enlevé le bracelet de l'écrin.*)

Ah ! mon cher portrait, je te tiens ! j'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter—(*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS (*feint de s'y opposer, ils tirent chacun l'écrin de leur côté, Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère.*)

Ah ! voilà la boîte brisée !

LE COMTE (*regarde.*)

Non, ce n'est qu'un secret, que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers.

BÉGEARSS (*s'y opposant.*)

Je me flatte, Monsieur, que nous n'abuserez point—

LE COMTE (*impatient.*)

" Si quelque heureux hasard vous eût présenté " certains faits, me disois-tu dans le moment, je " vous excuserois de les approfondir;"—le hasard me les offre, & je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS (*avec chaleur.*)

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois pas devenir complice d'un tel attentat. Remettez ces papiers, Monsieur, ou souffrez que je me retire.

(*Le Comte tient les papiers, et lit le premier qui se présente. Bégearss le regarde en dessous, et s'applaudit secrètement.*)

LE COMTE (*avec fureur.*)

Je n'en veux pas apprendre davantage, renferme tous les autres, & moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS.

Non, quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une—

LE COMTE (*fièrement.*)

Une—achevez, tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS (*s'inclinant.*)

Pardon, Monsieur, mon bienfaiteur, & n'imputez qu'à ma douleur, l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah ! perfide Rosine !—car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé—J'ai subjugué les autres femmes. Ah ! je sens à ma rage, combien cetre indigne passion—je me déteste de l'aimer.

BÉGEARSS.

Au nom de Dieu, Monsieur, remettez ce fatal papier.

SCÈNE IX.

FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE (*se lève.*)

HOMME importun, que voulez-vous ?

FIGARO.

J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE (*en colère.*)

J'ai sonné ? valet curieux !—

FIGARO.

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi ?

LE COMTE.

Mon joaillier ! que me veut-il ?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait.

(*Bégearss s'appercevant qu'il cherche à voir l'écrin, fait ce qu'il peut pour le masquer.*)

LE COMTE.

Ah ! qu'il revienne un autre jour.

FIGARO (*avec malice.*)

Mais pendant que Monsieur a l'écrin de Madame ouvert, il seroit peut-être à propos—

LE COMTE (*en colère.*)

Monsieur l'inquisiteur, partez, & s'il vous échappe un seul mot—

FIGARO (*à part.*)

Un seul mot ! j'en ai trop à dire, je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrin, le papier que tient le Comte, lance un fier coup d'œil à Bégearss & sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

RENFERMONS ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je vois qu'on n'est

compatissant que pour les maux qu'on éprouva soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi ? vous refusez ce papier.—(*Vivement.*) Serrez-le donc, voici Susanne. *(Il referme vîte le secret de l'écrin. Le Comte met la lettre dans sa veste sur sa poitrine.)*

SCÈNE XI.

SUSANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

(*Le Comte est accablé.*)

SUSANNE *(accourant.)*

L'ÉCRIN, l'écrin, Madame sonne.

BÉGEARSS (*le lui donne.*)

Susanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUSANNE.

Qu'a donc Monsieur ? il est troublé—

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUSANNE *(finement.)*

Je l'avois dit pourtant de manière à être entendue. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE (*veut sortir, il voit Léon.*)

VOICI l'autre.

LÉON (*d'un air timide & voulant embrasser le Comte.*)

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE (*sèchement & le repoussant.*)

Où fûtes-vous, Monsieur, hier au soir?

LÉON.

Mon père, on me mena dans un club très-fameux.

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques & le droit de s'en relever.

LE COMTE (*amèrement.*)

Les vœux des chevaliers en sont.

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très-applaudi.

LÉON.

Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis ? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour, lisant des pamphlets dans les clubs. Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme, d'avec un savant.

LÉON (*timidement.*)

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, & l'homme libre de l'esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste ! On voit où vous en voulez venir, & pour quel parti vous penchez. (*Il veut sortir.*)

LÉON.

Mon père !

LE COMTE (*dédaigneusement.*)

Laissez à l'artisan des villes, ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus relevé. Qui est-ce qui dit mon père à la cour ? Monsieur, appellez-moi Monsieur, vous sentez l'homme du commun—son père ! (*Il sort, Léon le suit, il regarde Bégearss qui fait un geste de compassion.*) Allons, Monsieur Bégearss, allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la bibliothèque du Comte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE.

PUISQU'ENFIN je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. *(Il tire de sa poche la lettre de l'écrin & la lit en pesant sur tous les mots.)* " Malheureux insensé, notre sort est rem-
" pli. La surprise nocturne, que vous avez osé
" me faire, dans mon château, où vous fûtes
" élevé, dont vous connoissiez les détours, la
" violence qui s'en est suivie ; enfin votre crime,
" le mien..... le mien reçoit sa juste punition.
" Aujourd'hui, jour de *St. Léon*, patron de ce lieu
" & le vôtre, je viens de mettre au monde un fils,
" mon opprobre & mon désespoir. Grâces à de
" tristes précautions, l'honneur est sauf ; mais la
" vertu n'est plus. Condamnée désormais à des
" larmes intarissables ; je sens qu'elles n'efface-
" ront point un crime..... dont l'effet reste sub-
" sistant. Ne me voyez jamais, c'est l'ordre ir-
" révocable de la misérable *Rosine*..... qui n'ose
" plus signer un autre nom." (*Il porte ses mains*

avec sa lettre à son front & se promène)..... Qui n'ose plus signer un autre nom !..... Ah Rosine ! Rosine où est le tems ?..... Mais tu t'es avilie..... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme. Un misérable corrupteur..... Mais voyons sa réponse écrite sur la même lettre. (*Il lit.*) " Puisque je ne dois plus vous voir, la " vie m'est odieuse, & je vais la perdre avec joie " dans la vive attaque d'un fort, où je ne suis " point commandé.

" Je vous renvoye tous vos reproches ; le portrait que j'ai fait de vous & la boucle de cheveux que je vous dérobai. L'ami qui vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à l'héritier..... d'un autre plus heureux..... Puis-je espérer que le nom de Léon vous rappellera quelquefois le souvenir du malheureux qui expire en vous adorant, & signe pour la dernière fois—

" *Chérubin Léon d'Astorga.*"

Oh ! voici un postcriptum écrit en caractères sanglans ! voyons !—" Blessé à mort, je " rouvre cette lettre, & vous écris avec mon " sang, ce douloureux, cet éternel adieu : souvenez-vous....."

Le reste est effacé par des larmes. (*Il s'agite*)..... Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme ! un malheureux égarement..... (*Il s'assied & reste absorbé.*) Je me sens déchiré.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, LE COMTE.

(*Bégearss en entrant s'arrête, le regarde & se mord le doigt avec mystère.*)

LE COMTE.

AH ! mon cher ami, venez donc..... vous me voyez dans un accablement.....

BÈGEARSS.

Très-effrayant, Monsieur ; je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étoit point là des ingrats, ni des monstres ; mais des malheureux insensés, comme ils le disent eux-mêmes.

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE (*se lève & se promène.*)

Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guères les maux qu'elles apprêtent..... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent... & le monde injuste & léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines.... on le taxe de dureté pour les sentimens qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère.... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien, ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité ! tandis que leur

moindre caprice, un goût, l'étourderie la plus légère, détruit dans l'homme le bonheur—le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père.... Ah ! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes ! le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite, le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donné d'elles.

BÉGEARSS.

Calmez-vous ; voici votre fille.

SCÈNE III.

FLORESTINE, LE COMTE, BÉGEARSS.

FLORESTINE (*un bouquet au côté.*)

ON vous disoit, Monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant ! ma fille ! ah ! je me plais à te donner ce nom ; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère étoit fort dérangé. En mourant, il ne laissa rien. Elle-même en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole, je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté, devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi ; choisis, ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur ?

FLO-

FLORESTINE (*lui baisant la main.*)

Vous l'avez tout entier, Monsieur, & si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. Monsieur votre fils, en se mariant.... (car sans doute il ne restera plus dans l'ordre de Malthe aujourd'hui) Monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah ! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours ! c'est un devoir, Monsieur, que je remplirai avec joie.

BÉGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière.... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur, vous lui devez plus que vous ne pensez ; sa tutelle n'est qu'un devoir ; il fut l'ami.... l'ami secret de votre mère. Et pour tout dire en un seul mot.... enfant ! vous lui appartenez. *(Elle le regarde avec surprise.)*

FLORESTINE (*se jette à genoux.*)

Ah ! je démêle maintenant la cause des élans si vifs, qui portoient mon ame vers lui..... Monsieur !

LE COMTE (*la relève.*)

Laisse, laisse Monsieur, réservé pour l'indifférence, on ne sera point étonné qu'un enfant si reconnoissant me donne un nom plus doux, appelle-moi ton père. Tu feras mon bonheur, & comme fille, & comme épouse d'un excellent sujet, auquel je veux t'unir ; il qui possède déjà une assez grande fortune, que l'avenir doit agrandir encore. Lève les yeux autour de toi ; ton époux est dans ma maison.

SCÈNE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

FIGARO (*annonçant.*)

MADAME la Comtesse.

BÉGEARSS (*à part, & jettant un regard furieux sur Figaro.*)

Au diable le faquin !

FLORESTINE (*se levant & se jettant dans les bras de la Comtesse.*)

Ah ! Madame, vous me voyez dans une effusion de joie !....

(*Bégearss la tire avec mystère par la manche de sa robe ; Figaro l'examine.*)

LA COMTESSE (*au Comte.*)

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours & je vois....

LE COMTE.

Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait.... heureusement, il n'en est rien.

LA COMTESSE (*Bégearss l'examine.*)

Bon jour, Monsieur Bégearss.... En effet, Flo-

restine, je te trouve radieuse.... Mais voyez donc comme elle est fraîche & belle ! si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi, de figure & de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine ?

FLORESTINE.

Ah ! Madame—

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE (*avec joie.*)

Madame, on ne m'a point fleurie. C'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint Léon ?

LA COMTESSE.

Charmante enfant qui n'oublie rien !

(*Elle la baise au front. Le Comte fait un geste terrible ; Bégearss le retient.*)

LA COMTESSE (*à Figaro.*)

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de *Washington*, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie, je ne l'ai demandé à personne, & sans doute il est pour Léon, il est beau, je l'ai dans mon cabinet : venez tous.

SCÈNE V.

FIGARO (*seul, rangeant la table & les tasses pour le déjeûner.*)

SERPENT ou basilic ! tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux : ce sont les miens qui te tueront ! Mais où reçoit-il ses paquets ? il ne vient rien de la poste à l'hôtel ! est-il monté seul de l'enfer ?.... Quelqu'autre diable correspond... & moi, je ne puis découvrir....

SCÈNE VI.

FIGARO, SUSANNE.

SUSANNE (*accourt, regarde et dit très-vivement à l'oreille de Figaro.*)

C'EST lui que la pupille épouse.... il a la promesse du Comte....il guérira Léon de son amour... .... il détachera Florestine.... il fera consentir, Madame !.... il te chassera de la maison....il cloîtrera ma maîtresse, en attendant qu'on divorce.... il fait déshériter le jeune homme & me rend.... maîtresse de tout ! voilà les nouvelles du jour..... adieu.... (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

FIGARO (*seul.*)

NON, s'il vous plaît, Monsieur le Major ! nous compterons ensemble auparavant ! vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'Ariadne Suzon, je tiens le fil du labyrinthe, & le Minotaure est cerné—je t'envelopperai dans tes piéges & te démasquerai si bien !—Quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme ? s'en croiroit-il assez sûr pour... ? La sottise & la vanité sont compagnes inséparables.—Mon politique babille & se confie ! Il a perdu le coup : *y a faute.*

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME *(avec une lettre.)*

MEISSIEIR Bégearss, ché vois qu'il n'est pas pour ici ?

FIGARO *(rangeant le déjeûner.)*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME *(reculant.)*

Mein Goth ! ch'attendrai pas, Meissieir, en gom-

bagnie te vous, mon maître, il voudrois point je j'hure.

FIGARO.

Je te le défends ! eh bien ! donne la lettre, je vais la lui rendre en rentrant.

GUILLAUME *(reculant.)*

Pas plis à vous, té lettres, ô tiable ! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO (*à part.*)

Il faut pomper le sot !—tu.....viens de la poste, je crois ?

GUILLAUME.

Tiable ! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentleman—du parent Irlandois, dont il vient d'hériter—tu sais cela, toi, bon Guillaume ?

GUILLAUME (*riant niaisement.*)

Lettre d'un qui est mort, Meissieir, non ché vous prie ! celui-là ché crois pas partié, ce sera bien plitôt, d'un autre, peut-être, il viendroit d'un qu'ils sont là— pas contens dehors—

FIGARO.

D'un de nos mécontens, dis-tu ?

GUILLAUME.

Oui, mais chasseire pas.

FIGARO (*à part.*)

Cela se peut, il est fourré dans tout— (*à Guillaume)* on pourroit voir au timbre & s'assurer.....

GUILLAUME.

Chasseire pas ; pourquoi ? les lettres il vient

chez M. *O'Connor*, & puis je sais pas quoi c'est timpré, moi !

FIGARO (*vivement.*)

O'Connor, banquier Irlandois !

GUILLAUME.

Mon foi !—

FIGARO (*revient à lui froidement.*)

Ici près, derrière l'hôtel.

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié ; tes chens très—beaucoup cratieux, si chosse dire (*il se retire à l'écart.*)

FIGARO (*à lui-même.*)

O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME (*revenant.*)

Parle pas fous de sté panquier pour personne, entendé fous ? ch'aurois (*il tape du pied*) pas du—teur—taifle.

FIGARO.

Vas ! je n'ai garde, ne crains rien.

(*Guillaume se retire en soupirant.*)

FIGARO (*à part.*)

Quelle découverte ! Hasard ! je te salue ! (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille !—De même que les brigands redoutent les reverbères—oui, mais un sot est un fallot ; la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes.*) *O'Connor, banquier Irlandois.* C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là est par

trop constitutionnel ; ma, per dio ! l'utilité ! & puis, j'ai mes exemples. (*Il écrit.*) Quatre ou cinq louis-d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre *d'Honoré Tartuffe Bégearss*—Monsieur le Tartuffe Honoré, vous cesserez enfin de l'être ! un dieu m'a mis sur votre piste. (*Il serre ses tablettes.*) Hasard ! dieu méconnu ! les anciens t'appelloient destin ? nos gens te donnent un autre nom !——

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS, FIGARO, GUILLAUME.

BÉGEARSS (*apperçoit Guillaume, & dit avec humeur, en lui prenant la lettre.*)

NE peux-tu pas me les garder chez moi ?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme. (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Monsieur, c'est un très-beau morceau : votre fils l'a-t-il vu ?

BÉGEARSS (*la lettre ouverte.*)

Ah ! Lettre de Madrid, du secrétaire du ministre.... il y a un mot qui vous regarde. (*Il lit.*) " Dites au Comte Almaviva que le courier qui

" part demain, lui porte l'agrément du Roi pour " l'échange de toutes ses terres."

(*Figaro écoute, et se fait sans parler un signe d'intelligence.*)

LA COMTESSE.

Figaro ? dis donc à mon fils que nous déjeûnous tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS (*excepté Figaro & Guillaume.*)

LE COMTE (*à Bégearss.*)

J'EN veux donner avis sur le champ à mon acquéreur ; envoyez-moi du thé, dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE.

Mon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE (*bas à Florestine.*)

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LÉON (*avec chagrin.*)

MON père s'en va quand j'arrive ! il m'a traité avec une rigueur—

LA COMTESSE (*sévèrement.*)

Mon fils, quels discours tenez-vous ? Dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE (*gaiement.*)

Vous regrettez votre papa ? nous aussi, nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargé, Monsieur, de vous présenter ce bouquet. (*Elle lui fait une grande révérence.*)

LÉON (*pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*)

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères. (*Il l'embrasse.*)

FLORESTINE (*se débattant.*)

Voyez, Madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant—

LA COMTESSE (*souriant.*)

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE (*baissant les yeux.*)

Pour l'en punir, Madame, faites-lui lire—le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier au club.

LÉON.

Si maman juge que j'aie tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah ! Madame, ordonnez-le lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours, moi je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE (*gaiement.*)

Obstiné ! c'est bien ; & je l'entendrai malgré vous.

LÉON (*tendrement.*)

Malgré moi ! quand vous l'ordonnez ? Ah ! Florestine, j'en défie !

(La Comtesse & Léon sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE XII.

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS (*bas.*)

EH bien ! Mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine ?

FLORESTINE (*avec joie.*)

Mon cher Monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux ? L'époux qu'il me destine est, dit-il, *dans cette maison.* Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser ?—

BÉGEARSS (*d'un ton terrible.*)

Qui ? Léon ? son fils ? votre frère ?

FLORESTINE (*avec un cri douloureux.*)

Ah ! Monsieur—

BÉGEARSS.

Reveillez-vous, ma chère enfant, écartez un songe trompeur, qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah ! oui, funeste pour tous deux !

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre ame. (*Il sort en la regardant.*)

SCÈNE XIII.

FLORESTINE (*seule et pleurant.*)

A QUOI pensois-je donc ? O ciel ! il est mon frère, & j'ose avoir pour lui—quel coup d'une lumière affreuse ! & dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller ! (*Elle tombe accablée sur un siège.*)

SCÈNE XIV.

LÉON (*un papier à la main*), FLORESTINE.

LÉON (*joyeux.*)

MAMAN n'est pas rentrée, & M. Bégearss est sorti.— Profitons d'un moment heureux, Florestine. Vous êtes ce matin & toujours d'une beauté parfaite, mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté, qui ranime mes espérances.

FLORESTINE (*au désespoir.*)

Ah ! Léon !—(*Elle retombe.*)

LÉON.

Ciel ! vos yeux noyés de larmes, & votre visage défait, m'annoncent quelque grand malheur !

FLORESTINE.

Des malheurs ? ah ! Léon, il n'y en a que pour moi.

LÉON.

Florestine, ne m'aimez-vous plus ? lorsque mes sentimens pour vous—

FLORESTINE (*d'un ton absolu.*)

Vos sentimens ? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi ! l'amour le plus pur—

FLORESTINE (*au désespoir.*)

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.—

LÉON.

Grand dieu! Qu'est-il donc arrivé ? Monsieur Bégearss vous a parlé, Mademoiselle, je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LÉON (*continue.*)

MAMAN, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir ; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE (*pleurant.*)

Moi, Madame, ne plus l'aimer ! mon parrain, vous & lui, c'est le cri de ma vie entière—

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas : ton cœur excellent m'en répond ; mais de quoi donc s'afflige-t-il ?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle !

FLORESTINE (*se jettant dans les bras de la Comtesse en pleurant.*)

Ordonnez-lui donc de se taire, il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma sur-

prise égale la sienne.—Elle frissonne entre mes bras ! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire ?

FLORESTINE (*se renversant sur elle.*)

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime & le respecte à l'égal de mon frère : mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, Madame ! cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FIGARO (*arrivant avec les choses nécessaires pour le thé,*) SUSANNE (*de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*)

LA COMTESSE.

REMPORTE tout, Susanne, il n'est pas plus question de déjeûner, que de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître, il écrit dans son cabinet—& toi, ma Florestine, viens, dans le mien, rassurer ton amie— mes chers enfans ! je vous porte en mon cœur—pourquoi l'affligez-vous, l'un après l'autre, sans pitié ? Il y a des choses ici qu'il m'est important d'éclaircir. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII.

FIGARO, LÉON.

LÉON (*désolé.*)

AH dieux !

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LÉON.

Hélas ! je l'ignore moi-même ! jamais je n'avois vu Florestine de si belle humeur ; & je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec Mr. Bégearss, je la trouve seule en rentrant, les yeux remplis de larmes, & m'ordonnant de fuir pour toujours ; que peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON.

Ah ! s'il ne faut qu'être prudent !—Que crois-tu donc qu'il lui ait dit ?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux

époux, que c'est une affaire arrangée entre Mr. votre père & lui.

LÉON.

Entre mon père & lui ? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, Monsieur, le traître n'aura pas votre vie ; mais il aura votre maîtresse & votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien ! ami, pardon. Apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO.

Deviner l'énigme du Sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, & dissimuler avec lui.

LÉON (*avec fureur.*)

Me modérer !—oui, je me modérerai ; mais j'ai la rage dans le cœur. M'enlever Florestine ! ah ! le voici qui vient ; je vais m'expliquer—froidement.

FIGARO.

Tout est perdu, si vous vous échappez.

SCÈNE XVIII.

BÉGEARSS, FIGARO, LÉON.

LÉON.

MONSIEUR, Monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour—

Florestine est au désespoir....qu'avez-vous dit à Florestine ?

BÉGEARSS (*d'un ton glacé.*)

Eh ! qui vous dit que je lui ai parlé ? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose ?

LÉON (*vivement.*)

Point d'évasions, Monsieur, elle étoit d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi. Je ne sais point céder à des menaces.

LÉON (*furieux.*)

Eh bien ! perfide, defends-toi. J'aurai ta vie ou tu auras la mienne. (*Il met la main à son épée.*)

FIGARO (*les arrête.*)

Monsieur Bégearss ! au fils de votre ami ? dans sa maison ? où vous logez ?

BÉGEARSS.

Je sais trop ce que je me dois—je vais m'expliquer avec lui ; mais je ne veux point de témoins. Sortez & laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro, tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO (*à part.*)

Moi, je cours avertir son père. (*Il sort.*)

SCÉNE XIX.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON (*lui barrant la porte.*)

IL vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler ; vous êtes le maître du choix : mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS (*froidement.*)

Léon ! un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Dois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître ?

LÉON (*s'asseyant.*)

Au fait, Monsieur, je vous attends—

BÉGEARSS.

Oh ! que vous allez regretter une fureur déraisonnable !

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS (*affectant une dignité froide.*)

Léon, vous aimez Florestine ; il y a long-tems que je le vois. Tant que votre frère a vecu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisoit à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en

sa place ; j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer M. votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes les manières, une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous....pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger : mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison, vous allez en avoir besoin—j'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. Oh ! mon ami ! m'a dit enfin le comte : je connois l'amour de mon fils ; mais puis-je lui donner Florestine pour femme ? celle que l'on croit ma pupille—elle est ma fille, elle est sa sœur.

LÉON (*reculant vivement.*)

Florestine ?—ma sœur ?

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir—Ah ! je vous le dois à tous deux ; mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien ! Léon, voulez-vous vous battre avec moi ?

LÉON (*se jettant dans ses bras.*)

Mon généreux ami ! je ne suis qu'un ingrat, un monstre....oubliez ma rage insensée—

BÉGEARSS (*bien tartuffe.*)

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais—dévoiler la honte d'un père, ce seroit un crime—

LÉON (*se jettant dans ses bras.*)

Ah ! jamais.

SCÈNE XX.

LE COMTE, FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

FIGARO (*accourant.*)

LES voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre. Et vous perdez l'esprit !

FIGARO (*stupéfait.*)

Ma foi ! Monsieur—on le perdroit à moins !

LE COMTE (*à Figaro.*)

M'expliquerez-vous cette énigme ?

LÉON (*tremblant.*)

Ah ! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte. Sur un sujet assez frivole, je m'étois....beaucoup oublié. Son caractère généreux, non seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie, en me la pardonnant ; je lui en rendois grâce, lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons tous.

Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front : Bégearss l'examine et sourit.)

LE COMTE (*à son fils.*)

Retirez-vous, Monsieur, votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS.

Ah ! Monsieur, tout est oublié.

LE COMTE (*à Léon.*)

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux.

LÉON (*s'en allant.*)

Je suis au désespoir.

FIGARO (*à part avec colère.*)

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXI.

LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO.

LE COMTE (*à Bégearss, à part.*)

MON ami, finissons ce que nous avons commencé; (*à Figaro*) vous, Mr. l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.
Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.
De quoi ! de ces trois millions d'or ?

LE COMTE.
Sans doute. Eh bien ! qui vous arrête ?

FIGARO (*humblement.*)
Moi, Monsieur—je ne les ai plus.

BÉGEARSS.
Comment ! vous ne les avez plus ?

FIGARO (*fièrement.*)
Non, Monsieur.

BÉGEARSS (*vivement.*)
Qu'en avez-vous fait ?

FIGARO.
Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous....je ne vous dois rien.

LE COMTE (*en colère.*)
Insolent ! qu'en avez-vous fait ?

FIGARO (*froidement.*)
Je les ai portés en dépôt chez Mr. Fal votre notaire.

BÉGEARSS.
Mais de l'avis de qui ?

FIGARO *(fièrement.)*
Du mien, & j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnoissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter—ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois, quand on a hérité de quarante mille doublons de 8.

LE COMTE *(se fâchant.)*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui moi, Monsieur ? j'en doute d'autant moins que j'ai beaucoup connu le parent dont Monsieur hérite—un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue & querelleur sans frein, sans mœurs, sans caractère & n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué ; qu'un combat des plus malheureux.....

(Le Comte frappe du pied en colère.)

BÉGEARSS.

Enfin nous direz-vous pourquoi vous avez deposé cet or?

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, c'est pour n'en être plus chargé ; ne pouvoit-on pas le voler ? que sait-on ? il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons—

BÉGEARSS *(en colère.)*

Pourtant, Monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisiroit-il, s'il ne voit son récépissé ?

FIGARO.

Je vais le remettre à Monsieur; &, quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je t'attends dans mon cabinet.

FIGARO.

Je vous préviens que Mr. Fal ne vous les rendra que sur votre reçu, je le lui ai recommandé. *(Il sort.)*

SCÈNE XXII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS (*en colère.*)

COMBLEZ cette canaille, & vous voyez ce qu'elle devient ! en vérité, Monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant ! il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, une espèce de factoton ; il est notoire que ce Monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance—

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer, en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BÉGEARSS (*confidemment.*)

En envoyant le chevalier à Malthe. Sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille ; celui-ci trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter. Vous en voilà défait pour bien du tems.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami, aussi m'a-t-on dit qu'il est très-mal avec sa femme. *(Il sort.)*

SCÈNE XXIII.

BÉGEARSS.

ENCORE un pas de fait—Ah ! noble espion ! la fleur des drôles ! qui faites ici le bon valet, & voulez nous souffler la dot, et nous donnez des noms de comédie ! grâces aux soins d'Honoré Tartuffe, vous irez partager les malaises des caravanes, & finirez vos inspections sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre xeprésente le cabinet de la Comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, SUSANNE.

LA COMTESSE.

JE n'ai pu rien tirer de cet enfant. Ce sont des pleurs, des étouffemens !—Elle se croit des torts envers moi ; m'a demandé cent fois pardon : elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils ; je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se voyant pas un parti assez considérable pour lui—charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! Monsieur Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront menée à s'affliger sur elle-même. Car c'est un homme si scrupuleux & si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère les choses quelquefois, & se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUSANNE.

J'ignore d'où provient le mal ; mais il se passe ici des choses bien étranges. Quelque démon y souffle un feu secret : notre maître est sombre à périr ; il nous éloigne tous de lui ; vous êtes sans

cesse à pleurer ; Mademoiselle est suffoquée—Mr. votre fils désolé—Mr. Bégearss, lui seul imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec—

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas ! sans ce consolateur, qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUSANNE.

Je souhaite, Madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vû autrefois lui rendre plus de justice. (*Susanne baisse les yeux.*) Au reste il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais le prier de descendre chez moi.

SUSANNE.

Le voici qui vient à propos ; vous vous ferez coiffer plus tard. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE *(douloureusement.)*

AH ! mon pauvre major ; que se passe-t-il donc ici ? touchons-nous enfin à la crise que j'ai si

long-tems redoutée, que j'ai vu de loin se former ? L'éloignement du Comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour ; quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui.

BÉGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils ainé, je vois le Comte absolument changé. Au lieu de travailler auprès de l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malthe.—Je sais de plus, Mr. Bégearss, qu'il dénature sa fortune, & veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays-ci.—L'autre jour, à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce, d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étois, je ne m'en souviens que trop.

LA COMTESSE *(en larmes.)*

Pardon, mon digne ami, je ne puis pleurer qu'avec vous.

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme zélé, sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine ? Je la destinois à mon fils ; née sans biens, il est vrai ; mais noble, belle & vertueuse, élevée au milieu de nous : mon fils devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux ?

BÉGEARSS.

Que trop peut-être, & c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais comme si le ciel n'eût atendu aussi longtems que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils—Florestine renonce à lui—Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux! voilà ce qui est bien certain—(*elle joint les mains.*) Ciel vengeur! Après vingt années de larmes & de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte? Ah! que je sois seule misérable! mon Dieu! je ne m'en plaindrai pas! mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis! Connoissez-vous, Mr. Bégearss, quelque remède à tant de maux?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable, je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop allarmant: quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout; enfin, je tiens la clef de ces énigmes....Vous pouvez être encore heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une ame déchirée de remords?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon, il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE (*vivement.*)

Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvemens que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh ! que je vais vous soulager !

LA COMTESSE *(avec expression.)*

Mon cher Monsieur Bégearss.

BÉGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire. Votre secret, à vous, c'est la naissance de Léon ; le sien est celle de Florestine—(*plus bas*) il est son tuteur—et son père.

LA COMTESSE *(s'écriant.)*

Dieu tout puissant, qui me prends en pitié !

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur, en voyant ses enfans amoureux l'un de l'autre. Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre ; & s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il le peut, par cette absence & par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE (*à genoux, priant avec ardeur.)*

Source éternelle de bienfaits ! ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie, je répare la faute involontaire, qu'un insensé me fit commettre !—que j'aie de mon côté quelque chose à remettre à cet époux

époux, que j'offensai. Ô Comte Almaviva ! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi. Florestine est ta fille, elle me devient chère, comme si mon sein l'eût portée ; faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence. Oh ! Mr. Bégearss, achevez.

BÉGEARSS (*la relève.*)

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur; les émotions de la joie ne sont point dangereuses, comme celles de la tristesse— mais au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami, vous à qui je dois tout ! parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux, cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour, qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser ; mais indépendamment du sentiment profond & malheureux que mon respect pour vos douleurs—

LA COMTESSE (*douloureusement.*)

Ah ! mon ami, par compassion pour moi !—

BÉGEARSS.

N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet

orage, & la religieuse horreur dont votre fils, ni vous, ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant !

BÉGEARSS (*souriant.*)

Maintenant que ce secret vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout ?

LA COMTESSE.

Il faut s'y tenir, mon ami, mon cœur & mon esprit sont d'accord sur ce point, & c'est à moi à y déterminer Florestine. Par là, nos secrets sont couverts, nul étranger ne les pénétrera : après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux ; & c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS (*élevant le ton.*)

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, & mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas ! je veux les faire tous.

BÉGEARSS (*l'air imposant.*)

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus—il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE (*avec douleur.*)

Ah ! Dieu !

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut de sauver votre honneur, & de ne laisser aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu ! Dieu !

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés, sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux : mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Et que puis-je avoir à craindre ?

BÉGEARSS (*regardant si on peut l'entendre.*)

Je ne soupçonne point Susanne ; mais une femme de chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune ? Un seul, remis à votre époux, que peut-être il payeroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs—

LA COMTESSE.

Non, Susanne a le cœur trop bon—

BÉGEARSS (*d'un ton plus ferme.*)

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres ; & si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense : il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée. Mais pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE (*tremblante.*)

Je crois entendre Dieu qui parle ; il m'ordonne

de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné; (*elle sonne*) ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit ; mais ma foiblesse a combattu.

SCÈNE III.

SUSANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE.

SUSANNE, apporte-moi le coffret de diamans... non, je vais le prendre moi-même, il te faudroit chercher la clef.

SCÈNE IV.

SUSANNE, BÉGEARSS.

SUSANNE (*un peu troublée.*)

MONSIEUR Bégearss, de quoi s'agit-il donc ? Toutes les têtes sont renversées ; cette maison ressemble à l'hôpital des foux. Madame pleure ; Mademoiselle étouffe, le Chevalier Léon parle de

se noyer, Monsieur est enfermé & ne veut voir personne! Pourquoi ce coffre aux diamans inspire-t-il dans ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BÉGEARSS (*mettant le doigt à la bouche en signe de mystère.*)

Chut ! Ne montre ici nulle curiosité, tu le sauras dans peu—tout va bien, tout est bien—cette journée vaut—chut—

SCÈNE V.

LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUSANNE.

LA COMTESSE (*tenant le coffret à diamans.*)

SUSANNE, apporte-nous du feu dans le brasier du boudoir.

SUSANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore dans l'athénienne (*elle l'avance.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, & que personne n'entre.

SUSANNE (*en sortant, à part.*)

Courons auparavant avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

COMBIEN j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

LA COMTESSE (*étouffée.*)

Ô mon ami ! quel jour nous choisissons, pour consommer ce sacrifice ! celui de la naissance de mon malheureux fils ! à cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée ; je demandois pardon au ciel, & je m'abreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres ; je me rendois au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime.—Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BÉGEARSS.

Quoi ! Madame, détruisez-vous ce fils qui le représente ? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous vous le devez à vous-même ; & la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte important—(*il ouvre le secret de l'écrin & en tire les lettres.*)

LA COMTESSE (*surprise.*)

Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi ! Que je les lise encore !

BÉGEARSS (*sévèrement.*)

Non, je ne le permets pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière, où traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS (*s'y opposant.*)

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel ce sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des foiblesses humaines; ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu ! (*& il jette le paquet.*)

LA COMTESSE (*vivement.*)

Monsieur Bégearss, cruel ami ! c'est ma vie que vous consumez ! qu'il m'en reste au moins un lambeau ! (*elle veut se précipiter sur les lettres enflammées : Bégearss la retient à bras le corps.*)

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

SUSANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

SUSANNE (*accourant.*)

C'EST Monsieur, il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE (*les surprenant.*)

Qu'est-ce donc que je vois, Madame ? D'où vient tout ce désordre ? Quel est ce feu, ce coffre, ces papiers ? pourquoi ce débat et ces pleurs ?

(Bégearss & la Comtesse restent confondus.)

LE COMTE (*continue.*)

Vous ne répondez point ?

BÉGEARSS *(se remet, & dit d'un ton pénible.)*

J'espère, Monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre Madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère, en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE (*à Figaro & Susanne.*)

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, Monsieur, rendez-moi la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (*A Bégearss.*) Soyez certain, Monsieur, que voilà le récépissé (*il le met dans sa poche ; Figaro & Susanne sortent chacun de leur côté.*)

FIGARO (*bas à Susanne, en s'en allant.*)

S'il échappe à l'explication !—

SUSANNE (*bas.*)

Il est bien subtil.

FIGARO (*bas.*)

Je l'ai tué.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE *(d'un ton furieux.)*

MADAME, nous sommes seuls.

BÉGEARSS (*encore ému.*)

C'est moi qui parlerai, je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, Monsieur, trahir la verité dans quelque occasion que ce fût ?

LE COMTE (*sèchement.)*

Monsieur, je ne dis pas cela.

BÉGEARSS (*tout-à-fait remis.*)

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disois à Madame, en répondant à sa consultation. Tout dépositaire de secret ne doit jamais conserver de papiers, s'il peut compromettre un ami qui n'est plus & qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, & quelque intérêt même qu'on eût à les garder ; le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout ; *(il montre le Comte)* un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur ?

(*Le Comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.*)

BÉGEARSS.

Auriez-vous dit, Monsieur, autre chose, en ma position ? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi. Vous en avez des preuves, l'un & l'autre ; & vous, surtout, Monsieur le Comte (*le Comte lui fait un signe.*) Voilà, sur la demande que m'a faite Madame, & sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil, pour la sévère éxécution duquel je l'ai vue manquer de courage ; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudens. Voilà quels étoient nos débats. Mais quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*Il lève les bras.*) Sainte amitié ! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs !—Permettez que je me retire.

LE COMTE (*exalté.*)

Ô le meilleur des hommes ! non, vous ne nous quitterez pas. Madame, il va nous appartenir de plus près ; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE *(avec vivacité.)*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire ; & le plutôt vaudra le mieux.

LE COMTE (*hésitant.*)

Eh bien !—ce soir—sans bruit—votre aumônier—

LA COMTESSE (*avec ardeur.*)

Eh bien ! moi, qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie. Mais laisserez-vous votre ami, seul généreux envers ce digne enfant ? j'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE (*embarrassé.*)

Ah ! Madame—croyez—

LA COMTESSE (*avec joie.*)

Oui, Monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils ; les deux événemens réunis, me rendent cette journée bien chère !

SCÈNE IX.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

JE ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats & à des objections sans nombre, & je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant—*moi, qui lui sers de mère,* dit-elle.—Non, ce n'est point une méchante femme. Elle a dans ses actions une dignité qui m'impose, un ton qui fait taire les reproches, quand on voudroit l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec

qui vous veniez. Le reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets. De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur : je les vois ramper loin de moi. Mais après tout, Monsieur, que vous importoient ces papiers ? n'aviez-vous pas pris, malgré moi, tous ceux que vous vouliez garder ? Ah ! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plutôt ! vous n'auriez pas contre elle des papiers sans réplique.

LE COMTE (*avec douleur.*)

Oui, sans réplique. (*Avec ardeur.*) Ôtons-les de mon sein, ils me brûlent la poitrine (*il tire la lettre de son sein & la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS (*continue avec douceur.*)

Je combattrois avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi : car enfin, il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE (*reprend sa fureur.*)

Lui, dans mes bras !—jamais—

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine ; & cependant tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous ? La délicatesse blessée—

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends : & ta réflexion me décide à le faire partir sur le champ—oui, je serai moins malheureux, quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. Mais comment entamer ce sujet avec elle ? Voudroit-elle s'en séparer ? Il faudra donc faire un éclat.

BÉGEARSS.

Un éclat !—non. Un tems viendra peut-être où le divorce accrédité chez cette nation hasardeuse, vous permettra d'user de ce moyen. S'ils n'ont pas la vertu d'oser en porter le décret ; leurs vieilles loix pénales, si absurdes contre les femmes—un avocat bien impudent—

LE COMTE.

Moi, publier ma honte ! quelques lâches l'ont fait ; c'est le dernier degré de l'avilissement du siécle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, & des fripons qui le provoquent !

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violens : surtout quand il s'agit d'un fils—

LE COMTE.

Dites d'un étranger, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire ; retire avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat, qu'il nous faut brusquer aujourd'hui—car te voilà bien possesseur.—(*Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, & ils sortent.*) Et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de Madame—(*On n'entend pas le reste.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le Théâtre représente le même cabinet de la Comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO (*seul, agité, regardant de côté & d'autre.*)

ELLE me dit ; viens à six heures au cabinet, c'est le plus sûr pour nous parler—je brusque tout dehors & je rentre en sueur ! Où est-elle ? *(Il se promène en s'essuyant.)* Ah ! parbleu, je ne suis pas fou, je les ai vu sortir d'ici, Monsieur le tenant sous le bras !—Eh bien ! pour un échec, abandonnons-nous la partie ?—(*D'un ton sévère.*) Mais quel détestable endormeur ! *(vivement.)* Parvenir à brûler les lettres de Madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque, & se tirer d'un éclaircissement—c'est l'enfer que cet homme, tel que Milton nous le dépeint ! (*D'un ton badin.*) J'avois raison tantôt dans ma colère. Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommoient Légion ; & si l'on y regardoit bien, on verroit le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, disoit ma mère, que les démons ne peuvent déguiser. (*Il rit.)* Ah ! ah ! ah ! ma gaieté.

me revient. D'abord j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du tems. (*Il frappe un billet sur sa main.*) Et puis—docteur en toute hypocrisie ! vrai major d'infernal tartuffe ! grâce au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de ta main, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien désirer. (*Il ouvre le billet, & dit.*) Le coquin qui l'a lu, en veut cinquante louis ?—Eh bien ! il les aura. Si la lettre les vaut, une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant !—mais où es-tu, Susanne, pour en rire ? *O che piacere !* à demain donc, car je ne vois pas que rien périclite ce soir—Eh ! pourquoi perdre un tems ?—je m'en suis toujours repenti—(*très-vivement*) point de délais, courons attacher le petard ; dormons dessus. La nuit porte conseil, & demain matin, nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS (*se raillant.*)

E-E-EH ! c'est mons Figaro ! la place est agréable, puisqu'on y retrouve Monsieur.

FIGARO *(du même ton.)*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de vous en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu ! vous êtes bien bon d'y songer. Chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO.

Et celle de Monsieur est de ne plaider qu'à huis clos.

BÉGEARSS *(lui frappant sur l'épaule.)*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout—quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des talens que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et l'intrigant compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné—si je fais perdre l'autre.

BÉGEARSS.

L'autre—quoi, s'il vous plaît ?

FIGARO *(riant.)*

L'autre—& parbleu ! Monsieur l'a dénommé lui-même. Ce n'est pas là de ces coups brillans qui éblouissent la galerie. *(Il prend un air niais.)* Mais chacun pour soi, Dieu pour tous, comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS

BÉGEARSS (*souriant.*)

Belle sentence ! n'a-t-il pas dit aussi : le soleil luit pour tout le monde ?

FIGARO.

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BÉGEARSS (*seul, le regardant aller.*)

IL ne farde plus ses desseins—notre homme est fier—bon signe ; il ne sait rien des miens, il auroit la mine bien longue s'il étoit instruit, qu'à minuit—(*Il cherche dans ses poches vivement.*) Eh bien ! qu'ai-je fait du papier ? Le voici ; (*il lit.*) *Reçu de Mr. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus, à Paris, le*—Almaviva. C'est bon ! je tiens la pupille & l'argent ; mais ce n'est point assez, cet homme est foible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La Comtesse lui en impose ; il la craint. J'aime à croire—elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises & ne les force à s'expliquer.... brutalement. Diable ! ne risquons pas ce soir un dénouement si scabreux : en précipitant trop les choses, on se précipite avec elles ; il sera tems demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramental, qui va les enchaîner à moi. (*Il appuie*

ses deux mains sur sa poitrine.) Eh bien ! maudite joie, qui me gonfle le cœur ! ne peux-tu donc te contenir ?—elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici : sainte & douce crédulité ! l'époux te doit ta magnifique dot ; pâle déesse de la nuit ! il te devra bientôt sa froide épouse, & fortuné hymen ! qui chantera l'épithalame ?—qui ?—Le seul poète en état de le composer dignement—*(Il frotte ses mains.)* Bégearss, l'heureux Bégearss. Pourquoi l'appellez-vous Bégearss ? N'est-il donc pas plus d'à moitié le seigneur ou Comte Almaviva ? (*D'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss, & tu l'es tout-à-fait—mais il faut auparavant—ce Figaro pèse sur ma poitrine, &—car c'est lui qui l'a fait venir—le moindre trouble me perdroit—ce valet-là me porteroit malheur—c'est le plus clairvoyant coquin ! Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUSANNE.

SUSANNE (*accourant, fait un cri d'étonnement, à part.*)

CE n'est pas lui !

BÉGEARSS.

Quelle surprise ! Et qu'attendois-tu donc ?

SUSANNE (*se remettant.*)

Personne, on se croit seule ici—

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUSANNE.

Que parlez-vous de comité ? Réellement depuis deux ans, on n'entend plus la langue de ce pays-ci.

BÉGEARSS (*riant sardoniquement.*)

Hé ! hé ! (*Il pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.*) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la Comtesse, son fils, notre jeune pupille & moi, sur le grand objet que tu sais.

SUSANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer ?

BÉGEARSS (*bien fat.*)

Oser l'espérer !—non, mais seulement je l'épouse ce soir.

SUSANNE (*vivement.*)

Malgré son amour pour Léon ?

BÉGEARSS.

Bonne femme ! qui me disois ; si vous faites cela Monsieur—

SUSANNE.

Eh ! qui eût pu l'imaginer ?

BÉGEARSS (*prenant son tabac en plusieurs fois.*)

Enfin, que dit-on ? parle-t-on ? toi qui vas

dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi ? car c'est là le point important.

SUSANNE.

L'important seroit de savoir, quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits ? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère—

BÉGEARSS (*d'un ton bien fat, & secouant le tabac de son jabot.*)

Et toi, Susanne, qu'en dis-tu ?

SUSANNE.

Ma foi, Monsieur, je vous admire au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme & tranquille. Il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS (*d'un ton encore plus fat.*)

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale & la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste & vrai. Elle est, dit-on, la clef de quelques vertus roturières—

SUSANNE.

Quant à la politique.....

BÉGEARSS (*avec chaleur & s'applaudissant lui-même.*)

Ah ! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les événemens & les hommes. L'intérêt est son but, l'intrigue son moyen ; toujours

sobre de vérités, ses vastes & riches conceptions sont un prisme qui éblouit ; aussi profonde que l'Etna, elle brûle & gronde long-tems avant d'éclater au dehors : mais alors rien ne lui résiste, elle exige de hauts talens. Le scrupule seul peut lui nuire : c'est le secret des négociateurs.

SUSANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre en revanche excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS (*averti, revient à lui.*)

Ah !—ce n'est pas elle ; c'est toi. Le chevalier vient. Laisse-nous.

SCÈNE V.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON.

MONSIEUR Bégearss ! je suis au désespoir.

BÉGEARSS (*d'un ton protecteur.*)

Qu'est-il arrivé, jeune ami ?

LÉON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté !—que j'eusse à faire sous deux jours tous les apprêts de mon départ pour Malthe. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompagne & un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite en effet est bizarre, pour qui ne sait pas son secret. Mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malthe & vos vœux ne sont que le prétexte, un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON (*avec douleur.*)

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez—

BÉGEARSS (*confidemment.*)

Si vous croyez utile de suspendre un fâcheux départ, je ne verrois qu'un seul moyen.—

LÉON.

Ô mon ami ! dites-le moi.

BÉGEARSS.

Ce seroit que Madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche avec lui d'avoir une opinion à elle ; car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme—supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste ; qui a le droit, comme une mère, de rappeller un père à la raison ? Engagez-la de le tenter, non pas aujourd'hui, mais—demain, sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison ; cette cruauté est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient, avec celle—que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur.*) O mon ami ! rendez-la bien heureuse !

BÉGEARSS (*d'un ton patelin.*)

En lui parlant toujours de son frère ?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, BÉGEARSS, SUSANNE.

LA COMTESSE *(coiffée & parée, portant une robe rouge & noire & son bouquet de même couleur.)*

SUSANNE, donne moi mes diamans. (*Susanne va les chercher.*)

BÉGEARSS *(affectant de la dignité.)*

Madame, & vous, Mademoiselle, je vous laisse avec cet ami. Je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas ! ne pensez point au bonheur que j'aurois de vous appartenir à tous ; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez. Mais soit que Mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament. Je vais en faire dresser les actes, Mademoiselle choisira—Après ce que je viens de dire, il ne conviendroit pas que ma présence ici génât un parti, qu'elle doit prendre en toute liberté ; mais quel qu'il soit, ô mes amis ! sachez qu'il sera sacré pour moi. Je l'adopte sans restriction. *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE (*le regarde aller.*)

C'EST un ange envoyé du ciel, pour réparer tous nos malheurs.

LÉON (*avec une douleur ardente.*)

Ô Florestine ! il faut céder, ne pouvant être l'un à l'autre. Nos premiers élans de douleur, nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne, j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas vous perdre en entier, puisque je retrouve une sœur, où j'espérois posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SUSANNE.

(*Susanne apporte l'écrin.*)

LA COMTESSE (*en parlant, met ses boucles d'oreilles, ses bagues, ses bracelets, sans rien regarder.*)

FLORESTINE épouse Bégearss : ses procédés l'en rendent digne, & puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever. (*Susanne sort.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS (*excepté Susanne.*)

LA COMTESSE (*à Léon.*)

NOUS, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine ?

FLORESTINE (*pleurant.*)

Ayez pitié de moi, Madame. Eh ! comment soutenir autant d'assauts, dans un seul jour ? À peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, & me livrer—je meurs de douleur & d'effroi. Dénuée d'objections contre Mr. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir—Cependant, il le faut, il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure ! Ah ! je fais plus pour lui, que si je lui donnois ma vie. Maman, ayez pitié de nous ! Bénissez vos enfans ; ils sont bien malheureux ! (*Elle se jette à genoux ; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE (*leur imposant les mains.*)

Je vous bénis, mes chers enfans ; ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chère !—Tu seras heureuse, ma fille, & du bonheur de la vertu—celui-là peut dédommager des autres.

FLORESTINE.

Mais croyez-vous, Madame, que mon dévoue-

ment le ramène à Léon, à son fils ? car il ne faut pas se flatter ; son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de Mr. Bégearss : il me l'a dit. Mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur ?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mère ! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier, vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu & le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils, je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet, vous m'entendrez de là plaider une cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. (*Elle sonne.*) Florestine, la décence ne te permet pas de rester. Va t'enfermer ; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, & rende la paix à ma famille désolée. (*Florestine sort.*)

SCÈNE X.

SUSANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUSANNE.

QUE veut Madame ? elle a sonné.

LA COMTESSE.

Prie Monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUSANNE (*effrayée.*)

Madame, vous me faites trembler ! ciel ! que va-t-il donc se passer ? quoi ? Monsieur, qui ne vient jamais—sans—

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

VOUS allez voir, mon fils, si votre mère est foible, en défendant vos intérêts; mais laissez-moi me recueillir, me préparer par la prière à cet important plaidoyer.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE *(seule, un genou sur son fauteuil.)*

CE moment me semble terrible, comme le jugement dernier. Mon sang est prêt à s'arrêter. Ô mon dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux ! (*Plus bas.*) Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah ! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu ! si j'oserois dire un seul mot pour moi ! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans, ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure ; ô mon dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux !

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LÉON, (*caché.*)

LE COMTE (*sèchement.*)

MADAME, on dit que vous me demandez ?

LA COMTESSE (*timidement.*)

J'ai cru, Monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, Madame, parlez.

LA COMTESSE (*tremblante.*)

Asseyons-nous, Monsieur, je vous conjure, & prêtez-moi votre attention.

LE COMTE (*impatient.*)

Non, j'entendrai debout, vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE (*s'asseyant, avec un soupir & parlant bas.*)

Il s'agit de mon fils—Monsieur.

LE COMTE (*brusquement.*)

De votre fils ? Madame ?

LA COMTESSE.

Eh ! quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne cherchez jamais ? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion, l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur le champ, sur-tout du ton de dureté, qui accompagne cet exil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrace d'un père, d'un homme si juste ? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils—

LE COMTE (*les mains sur le visage avec un air de douleur.*)

Ah !

LA COMTESSE.

Celui-ci qui jamais ne dut connoître le chagrin, a redoublé de soins & d'attention pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE (*se promenant doucement.*)
Ah !

LA COMTESSE.

Mais enfin celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs ? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part ? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle ; il est aimé, recherché, consulté. Son pè—protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le Comte se promène plus vîte sans parler.*)

LA COMTESSE (*prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme & l'élève par degré.)*
En tout autre sujet, Monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler ma foible opinion sur la vôtre : mais il s'agit—d'un fils—(*Le Comte s'agite en marchant.*) Quand il avoit un frère aîné, l'orgueil d'un très-grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malthe étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils—égaux en droits.

LE COMTE (*s'agite plus fort : à part, d'un ton étouffé.*)
Égaux en droits !—

LA COMTESSE.

Mais depuis deux années qu'un accident affreux—les lui a tous transmis ; n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le re-

lever de ses vœux ? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens, par la vente ou par les échanges. Si c'est pour l'en priver, Monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis vous le chassez de chez vous, & semblez lui fermer la maison pa—par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter ?

LE COMTE (*s'arrête ; d'un ton terrible.*)
Ce qu'il a fait ?

LA COMTESSE (*effrayée.*)
Je voudrois bien, Monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE (*plus fort.*)
Ce qu'il a fait, Madame ! & c'est vous qui le demandez !

LA COMTESSE (*en désordre.*)
Monsieur, Monsieur, vous m'effrayez beaucoup.

LE COMTE (*avec fureur.*)
Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt & le vôtre.

LA COMTESSE (*plus troublée.*)
Ah ! Monsieur ! ah ! Monsieur !

LE COMTE.
Vous demandez ce qu'il a fait !

LA COMTESSE (*levant les bras.*)
Non, Monsieur, ne me dites rien.

LE COMTE *(hors de lui.)*

Rappellez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même, & comment recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis, dans ma maison, cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE *(au désespoir.)*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE *(la clouant sur son fauteuil.)*

Non, vous ne fuirez pas, vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. Connoissez-vous cette écriture ? Elle est tracée de votre main coupable ; & ces caractères sanglans qui lui servoient de réponse—

LA COMTESSE *(anéantie.)*

Je vais mourir ! je vais mourir !

LE COMTE *(avec force.)*

Non, non, vous entendrez les traits que j'en ai sous-ligné *(il lit.)* " Malheureux insensé ! notre sort est rempli—votre crime, le mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour de St. Léon, patron de ce lieu & le vôtre ; je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre & mon désespoir." *(Il parle.)* Et cet enfant est né le jour de St. Léon, plus de dix mois après mon départ pour la *Vera Crux*. *(Pendant qu'il lit très-fort, on entend la Comtesse égarée dire des mots coupés qui partent du délire.)*

LA COMTESSE *(priant les mains jointes.)*

Grand Dieu ! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni !

LE

LE COMTE.

Et de la main du corrupteur—(*il lit.*) L'ami qui vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr.

LA COMTESSE (*priant.*)

Frappe, mon Dieu ! car je l'ai mérité.

LE COMTE (*lit.*)

Puis-je espérer que le nom de Léon—(*il parle*) & ce fils s'appelle Léon !—

LA COMTESSE (*égarée, les yeux fermés.*)

Ô Dieu ! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition ! que ta volonté s'accomplisse !

LE COMTE (*plus fort.*)

Et couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui !

LA COMTESSE (*priant toujours.*)

Que suis-je pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appesantit ?

LE COMTE.

Et lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait !

LA COMTESSE (*en le détachant le regarde.*)

Monsieur, Monsieur, je le rendrai ; je sais que je n'en suis pas digne. (*Dans le plus grand égarement.*) Ciel ! que m'arrive t-il ? ah ! je perds la raison : ma conscience troublée fait naître des fantômes ! réprobation anticipée !—je vois ce qui n'existe pas.—Ce n'est plus vous, c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau.

LE COMTE *(effrayé.)*
Comment ! eh bien ! non, ce n'est pas—

LA COMTESSE.
Ombre terrible, éloigne-toi !

LE COMTE (*crie.*)
Ce n'est pas ce que vous croyez.

LA COMTESSE *(jette le bracelet par terre.)*
Attends—oui, je t'obéirai—

LE COMTE (*plus troublé.*)
Madame, écoutez-moi—

LA COMTESSE.
J'irai—je t'obéis—je meurs—(*elle reste évanouie.)*

LE COMTE (*effrayé, ramasse le bracelet.*)
J'ai passé la mesure—elle se trouve mal—ah Dieux ! courons lui chercher du secours. (*Il s'enfuit. Les convulsions de la douleur font glisser la Comtesse à terre.)*

SCÈNE XIV.

LÉON (*accourant*), LA COMTESSE (*évanouie.*)

LÉON.

Ô MA mère !—ma mère ! c'est moi qui te donne la mort ! (*Il l'enlève & la remet sur son*

fauteuil, évanouie.) Que ne suis-je parti, sans rien exiger de personne ? J'aurois prévenu ces malheurs.

SCÈNE XV.

LE COMTE, SUSANNE, LÉON, LA COMTESSE (*évanouie.*)

LE COMTE (*rentrant s'écrie.*)

ET son fils !—

LÉON (*égaré.*)

Elle est morte ! ah ! je ne lui survivrai pas. (*Il l'embrasse, en criant.*)

LE COMTE *(effrayé.)*

Des sels ! des sels ! Susanne, un million, si vous la sauvez !

LÉON.

O malheureuse mère !

SUSANNE.

Madame, respirez ce flacon ; soutenez-la, Monsieur, je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE (*égaré.*)

Romps tout, arrache tout—ah ! j'aurois dû la ménager !

LÉON (*criant.*)

Elle est morte ! elle est morte !

SCÈNE XVI.

FIGARO (*accourant,*) LES PRÉCÉDENS.

FIGARO.

ET qui, morte ? Madame ? Appaisez donc ces cris. C'est vous qui la ferez mourir. (*Il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas ; ce n'est qu'une suffocation ; le sang qui monte avec violence—sans perdre de tems, il faut la soulager, je vais chercher ce qu'il faut.

LE COMTE (*hors de lui.*)

Des aides, Figaro; ma fortune est à toi.

FIGARO (*vivement.*)

J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque Madame est en péril—(*il sort.*)

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LÉON, LA COMTESSE (*évanouie*), SUSANNE.

LÉON (*lui tenant le flacon sous le nez.*)

SI l'on pouvoit la faire respirer ! Ô Dieu ! rends-moi ma malheureuse mère ! la voici qui revient—

SUSANNE *(pleurant.)*

Madame, allons, Madame !

LA COMTESSE (*revenant à elle.*)
Ah ! qu'on a de peine à mourir !

LÉON (*sanglotant.*)
Non, maman, vous ne mourrez pas !

LA COMTESSE (*égarée.*)
Ô ciel ! entre mes juges, entre mon époux & mon fils ! tout est connu !—& criminelle envers tous deux—(*elle se jette à terre & se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre. Il n'est plus de pardon pour moi : mère coupable ! épouse indigne ! un instant nous a tous perdus. J'ai mis l'horreur dans ma famille. J'allumai la guerre intestine entre le père & les enfans. Ciel juste ! il falloit bien que ce crime fût découvert—puisse ma mort expier mon forfait !

LE COMTE (*au désespoir.*)
Non, revenez à vous, votre douleur a déchiré mon ame. Asseyons-la, Léon, mon fils. (*Léon fait un grand mouvement.*) Susanne, asseyons-la. (*Ils la remettent sur son fauteuil.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FIGARO, SUSANNE.

FIGARO (*accourant.*)
ELLE a repris sa connoissance !

SUSANNE.

Ah Dieu ! j'étouffe aussi—(*elle se desserre.*)

LE COMTE (*crie.*)

Figaro, vos secours !

FIGARO (*étouffé.*)

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors.—grand Dieu ! je suis rentré bien à propos—elle m'avoit fort effrayé. Allons, Madame, du courage !

LA COMTESSE (*priant, renversée.*)

Dieu de bonté, fais que je meure !

LÉON (*en l'asseyant.*)

Non, maman, vous ne mourrez pas, & nous réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom ; reprenez vos titres, vos biens, je n'y avois nul droit. Hélas ! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public, cette infortunée, qui fut votre femme : une erreur expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice ? Ma mère & moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE (*exalté.*)

Jamais ! Vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite, & moi sous mon nom de Léon, sous le simple habit de soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen. (*Susanne pleure dans un coin ; Figaro est absorbé dans l'autre.*)

LA COMTESSE *(péniblement.)*

Léon, mon cher enfant ! Ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur fera ton noble patrimoine ; il m'épousa sans bien, n'exigeons rien de lui ; le travail de mes mains soutiendra ma foible existence, & toi tu serviras l'État.

LE COMTE *(avec désespoir.)*

Non, Rosine ! jamais ; c'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privois ma triste vieillesse !—

LA COMTESSE.

Vous en serez entouré.—Florestine & Bégearss vous restent. Floresta votre fille, l'enfant chéri de votre cœur—

LE COMTE.

Comment! d'où savez-vous ?...Qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens : mon fils & moi n'y mettrons point d'obstacle ; son bonheur vous consolera : mais avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce ! Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres. Quelqu'un m'a-t-il trahie ?

FIGARO *(s'écriant.)*

Oui, l'infâme Bégearss ! je l'ai surpris tantôt qui la remettoit à Monsieur.

LE COMTE *(parlant vîte.)*

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui & moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il y eut un double fond. Dans le débat & sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son grand étonnement ; il a cru le coffret brisé.

FIGARO (*criant plus fort.*)

Son étonnement d'un secret ? Monstre ! c'est lui qui l'a fait faire.

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards ; il en ignoroit l'existence, & quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUSANNE (*s'écriant.*)

Il les a lus cent fois avec Madame.

LE COMTE.

Est-il vrai ? Les connoissoit-il ?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout—

FIGARO, LA COMTESSE, SUSANNE (*ensemble, criant.*)

C'est lui.

LE COMTE.

Ô scélératese infernale ! avec quel art il m'avoit engagé ! À présent, je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez.

LE COMTE.

Je connois son affreux projet. Mais pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine ?

LA COMTESSE (*vîte.*)

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON (*vîte.*)

Il me l'a dit sous le secret.

SUSANNE (*vîte.*)

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE.

Ô monstre ! & moi, j'allois la lui donner ! mettre ma fortune en ses mains !

FIGARO (*vivement.*)

Plus d'un tiers y seroit déjà, si je n'avois porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal : vous alliez l'en rendre le maître ; heureusement que je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu.

LE COMTE (*vivement.*)

Le scélérat vient de me l'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO (*désolé.*)

Ô proscription sur moi ! si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez M. Fal ; Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

LE COMTE *(à Figaro.)*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un tems, nous le tenons, j'y cours. *(Il veut sortir.)*

LE COMTE *(vivement & l'arrêtant.)*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein !

FIGARO *(avec une grande sensibilité.)*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, & dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez surtout mon retour avant de prendre aucun parti.

LE COMTE *(vivement.)*

Penseroit-il à se disculper ?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter. *(Il tire une lettre de sa poche.)* Mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre. Le secret de l'enfer est là ; vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. *(Il lui remet la lettre de Bégearss. A Susanne.)* Des gouttes à ta maîtresse : tu sais comment je les prépare : *(il lui donne un flacon.)* Passez-la sur la chaise longue, & le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins ne recommencez pas : elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE *(exalté.)*

Recommencer ! je me ferois horreur.

FIGARO (*à la Comtesse.*)

Vous l'entendez, Madame ? le voilà dans son caractère : & c'est mon maître que j'entends. Ah ! je l'ai toujours dit de lui : la colère chez les bons cœurs n'est qu'un besoin pressant de pardonner. *(Il s'enfuit. Le Comte & Léon prennent la Comtesse sous les bras ; ils sortent tous.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le Théâtre représente le grand sallon du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTE, LA COMTESSE, LÉON, SUSANNE.

LÉON (*soutenant sa mère.*)

IL fait trop chaud, Maman, dans l'appartement intérieur. (*Susanne avance une bergère ; on l'assiste.*)

LE COMTE (*attendri, arrangeant les coussins.*)

Êtes-vous bien assise ?—Et quoi ! pleurer encore ?

LA COMTESSE (*accablée.*)

Ah ! laissez-moi verser des larmes de soulagement ! Ces récits affreux m'ont brisée ! cette infâme lettre surtout . . . !

LE COMTE (*délirant.*)

Marié en Irlande, il épousoit ma fille...& tout mon bien placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un reptile affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous....Et qui sait, grand Dieu ! quels moyens....

LA COMTESSE.

Homme infortuné, calmez-vous ; mais il est tems de faire descendre Florestine, elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver !... va la chercher, Susanne, & ne l'instruis de rien.

LE COMTE (*avec dignité.*)

Ce que j'ai dit à Figaro, Susanne, étoit pour vous, comme pour lui.

SUSANNE.

Monsieur, celle qui vit Madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs, pour rien faire qui les accroisse. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE *(avec un vif sentiment.)*

AH ! Rosine ! séchez vos pleurs ; & maudit soit qui vous affligera !

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, & rends-lui grâce pour ta mère.

LE COMTE *(le relève.)*

Oublions le passé, Léon. Gardons le silence & n'émouvons plus votre mère....Figaro demande du calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident !

SCÈNE III.

FLORESTINE, SUSANNE, LES PRÉCÉDENS.

FLORESTINE.

MON Dieu ! maman, qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre, & ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas ! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grâces au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss ; non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat—

FLORESTINE.

Ah ciel ! Léon—

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE *(au Comte.)*

Sa sœur ?

LE COMTE.

Il nous trompoit les uns par les autres, & tu étois le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servoit mieux que

nos lumières, aimable enfant ! rends grâce au ciel qui te sauve d'un tel danger.

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE (*au Comte.*)

Monsieur, il m'appelle sa sœur.

LA COMTESSE (*exaltée.*)

Oui, Floresta, tu es à nous, c'est-là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère ; & moi, je suis ta mère, pour la vie. Ah ! garde-toi de l'oublier jamais ! (*Elle tend la main au Comte.*) Almaviva ! pas vrai qu'elle est ma fille ?

LE COMTE (*exalté.*)

Et lui, mon fils ; voilà nos deux enfans. (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IV.

FIGARO, M. FAL, *notaire,* LES PRÉCÉDENS.

FIGARO (*accourant, & jetant son manteau.*)

MALÉDICTION ! il a le porte-feuille, j'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez Monsieur.

LE COMTE.

Oh ! Monsieur Fal, vous vous êtes pressé !

M. FAL (*vivement.*)

Non, Monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui ; qu'elle est un fruit d'hérédité ; qu'il vous l'a remise en confiance.

LE COMTE.

Oh ! le scélérat ! il n'oublie rien !—

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissemens, ai-je pu refuser le porte-feuille qu'il exigeoit ? ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage & qu'il veuille garder l'argent : c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE (*avec véhémence.*)

Que tout l'or du monde périsse ! & que je sois débarrassé de lui !

FIGARO (*jettant son chapeau sur un fauteuil.*)

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Susanne.*) Veille au dehors, Susanne. (*Elle sort.*)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de Monsieur ? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend, par son Allemand, ce qui se passe à l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE (*vivement.*)

Tant mieux ! c'est tout ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste !

FIGARO (*vivement.*)

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfans ? ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉON (*fâché.*)

Figaro !

FIGARO (*plus fort.*)

Je ne m'en dédis point—(*au Comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie ?

LE COMTE (*se fâchant.*)

Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SUSANNE.

SUSANNE (*à la porte, & criant.*)

M. BÉGEARSS qui rentre ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS (*excepté Susanne.—Ils font tous un grand mouvement.*)

LE COMTE (*hors de lui.*)

OH ! traître !

FIGARO (*très-vîte.*)

On ne peut plus se concerter ; mais si vous m'écoutez & me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde ; j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille & du contrat ?

FIGARO (*très-vîte.*)

Non pas ; il en sait trop pour l'entamer si brusquement. Il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au Comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE (*troublé.*)

Mais, mais sur quoi ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, SUSANNE, BÉGEARSS.

SUSANNE (*accourant.*)

MONSIEUR Bégeaaaaaaars. (*Elle se range près de la Comtesse. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO (*s'écrie en le voyant.*)

Monsieur Bégearss ! (*humblement.*) Et bien ! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez, à l'aveu de mes torts, le pardon que je sollicite, j'espère que Monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS (*étonné.*)

Qu'y a-t-il donc ? je vous trouve assemblés !

LE COMTE (*brusquement.*)

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS (*plus surpris encore voyant le notaire.*)

Et M. Fal ?

M. FAL (*lui montrant le contrat.*)

Voyez qu'on ne perd point de tems. Tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS (*à part.*)

Ha ! ha !

LE COMTE (*impatient à Figaro.*)

Pressez-vous; ceci me fatigue. (*Pendant cette*

scène, Bégearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.)

FIGARO (*l'air suppliant, adressant la parole au Comte.)*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Bégearss, je répète, avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre & le troubler partout— *(au Comte*) car Monsieur n'avoit pas sonné, lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillans de Madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret !

LE COMTE *(fait un mouvement inquiétant, & dit à part.)*

Quelle audace ?

FIGARO (*se courbant, le tire par l'habit.*)

Ah ! mon maître !

M. FAL.

Monsieur—

BÉGEARSS (*au Comte.*)

Modérez-vous, ou nous ne saurions rien. *(Le Comte frappe du pied, & Bégearss l'examine.)*

FIGARO (*au Comte, & soupirant.)*

C'est ainsi que, sachant Madame enfermée avec lui pour brûler de certains papiers, dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS (*au Comte.*)

Vous l'ai-je dit ? (*Le Comte mord son mouchoir de fureur.*)

SUSANNE (*bas à Figaro.*)

Achève, achève.

FIGARO (*soupirant.*)

Enfin vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre Madame & vous, la vive explication, qui n'a pas eu la fin que j'espérois—

LE COMTE (*à Figaro, avec colère.*)

Finissez-vous ce plaidoyer ?

FIGARO (*bien humble.*)

Hélas ! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de Monsieur a triomphé de tous mes artifices— Mon maître, en faveur de trente ans—

LE COMTE (*avec humeur.*)

Ce n'est pas à moi de juger. (*Il marche vîte.*)

FIGARO.

Monsieur Bégearss !—

BÉGEARSS (*qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*)

Qui ! moi ? cher ami, je ne comptois guères vous avoir tant d'obligations. (*Elevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir ! (*A Léon & Florestine.*) Ô jeunes gens ! quelle leçon ! marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO (*prosterné.*)

Ah ! oui !

BÉGEARSS (*au Comte.*)

Monsieur, pour cette fois encore—

LE COMTE (*à Bégearss durement.*)

C'est là votre arrêt—j'y souscris.

FIGARO (*ardemment.*)

Monsieur Bégearss, je vous le dois ;.... mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat—

LE COMTE (*brusquement.*)

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que Monsieur fait—(*cherchant l'endroit.*) M-M-M-Messire James Honoré Bégearss—Ah ! (*il lit.*) " & pour donner à la demoiselle future épouse, " une preuve non équivoque de son attachement " pour elle, le dit seigneur futur époux lui fait " donation entière de tous les grands biens qu'il " possède, consistant aujourd'hui, (*il appuie en* " *lisant*) ainsi qu'il le déclare, & qu'il les a exhi- " bés à nous notaire soussigné, en trois millions " d'or ici-joints, en très-bons effets au porteur—" (*il tend la main en lisant.*)

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. (*Il donne le porte-feuille à Fal.*) Il manque deux mille louis, que je viens d'en ôter, pour fournir aux apprêts des nôces.

FIGARO (*montrant le Comte & vivement.*)

Monsieur a décidé qu'il paieroit tout ; j'ai l'ordre—

BÉGEARSS (*tirant des effets de sa poche & les remettant au notaire.*)

En ce cas, enregistrez-les, que la donation soit entière. (*Figaro, retourné, se tient la bouche.*)

M. FAL (*ouvre le porte-feuille & y remet les effets.*)

Monsieur va tout additionner pendant que nous acheverons. (*Il donne le porte-feuille ouvert à Figaro, qui voyant les effets, dit.*)

FIGARO (*l'air exalté.*)

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi ?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un homme généreux. Oh ! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits ! nous n'avons nul besoin d'écrire : (*au Comte*) ce sont vos effets au porteur—oui, Monsieur, je les reconnois ; entre Monsieur Bégearss & vous, c'est un combat de générosité. L'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. Monsieur—Mademoiselle—ah ! quel bienfaisant protecteur ! & que vous allez le chérir ! mais que dis-je ? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante ? (*Tout le monde garde le silence.*)

BÉGEARSS (*un peu surpris, se remet, prend son parti & dit.*)

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas ; s'il met mon ame à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens ces effets de lui. Celui-là n'a pas un bon cœur que la gratitude fatigue, & cet aveu manquoit à ma satisfaction : (*montrant le Comte*) je lui dois mon bonheur & ma fortune, & quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le porte-feuille ; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*Il veut le reprendre.*)

FIGARO (*à M. Fal & sautant de joie.*)

Monsieur, vous l'avez entendu ; vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets—donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne (*il lui remet le porte-feuille.*)

LE COMTE (*se levant, à Bégearss.*)

Grand Dieu ! les lui donner ! homme cruel ! sortez de ma maison. L'enfer n'est pas aussi profond que vous ! Grâces à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée. Sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS.

Ô mon ami ! vous êtes encore trompé !

LE COMTE (*hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*)

Et cette lettre, monstre ! m'abuse-t-elle ?

BÉGEARSS (*a l'air furieux, il arrache au Comte la lettre, se montre ce qu'il est.*)

Ah ! je suis joué !....mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS (*furieux.*)

Jeune insensé ! c'est toi qui vas payer pour tous ; je t'appelle au combat.

LÉON (*vîte.*)

J'y cours.

LE COMTE (*vîte.*)

Léon !

LA COMTESSE (*vîte.*)

Mon fils !

FLORESTINE (*vîte.*)

Mon frère !

LE COMTE.

Léon, je vous défends—(*à Bégearss*) vous vous êtes rendu indigne de l'honneur....que vous demandez. Ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. (*Bégearss fait un geste affreux sans parler.*)

FIGARO (*arrêtant Léon vivement.*)

Non, jeune homme, vous n'irez point. Monsieur votre père a raison, & l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie ; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur, & s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve

mauvais, qu'on tue une bête enragée—mais il se gardera de l'oser; l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS (*hors de lui.*)

Malheureux !

LE COMTE *(frappant du pied.)*

Nous laissez-vous enfin ? c'est un supplice de vous voir. (*La Comtesse, effrayée sur son siége, Florestine & Susanne la soutenant. Léon se réunit à elles.*)

BÉGEARSS.

Oui, morbleu ! je vous laisse, mais la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de Sa Majesté pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées—

LE COMTE.

Ô monstre ! Que dit-il ?

BÉGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington, dans votre cabinet ? j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO (*criant.*)

Certainement, le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

Mais pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur, arrêter dans ses mains l'agrément de Sa Majesté que l'on attend par ce courrier. (*Le Comte au désespoir, se laisse aller sur son fauteuil.*)

LÉON (*furieux.*)

Vas-y donc, scélérat !

FIGARO (*tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement.*)

L'agrément du Roi ? le voici. J'avois prévu le coup. Je viens de votre part d'en lever le paquet au secrétariat d'ambassade ; le courrier d'Espagne arrivoit. (*Le Comte se relève avec vivacité, & prend le paquet.*)

BÉGEARSS (*furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir, & se retourne.*)

Adieu, famille abandonnée, maison sans mœurs. Vous aurez l'imprudence de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur, mais l'univers saura votre infamie. (*Il sort.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* BÉGEARSS.

FIGARO (*gaiement.*)

QU'IL fasse des libelles, dernière ressource des lâches ! Il n'est plus dangereux. Bien démasqué à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah ! M. Fal, je me serois poignardé s'il eût conservé les deux mille louis qu'il avoit

soustrait du paquet. (*Il reprend un ton grave.*) D'ailleurs nul ne sait mieux que lui que, par la nature & la loi, ces jeunes gens ne se sont rien, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE (*l'embrasse et crie.*)

Ô Figaro !—Madame, il a raison.

LÉON (*très-vîte.*)

Dieu ! maman, quel espoir !

FLORESTINE (*au Comte.*)

Eh quoi ! Monsieur, n'êtes-vous plus ?—

LE COMTE (*ivre de joie.*)

Mes enfans, nous y reviendrons & nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi, discrets, éclairés, pleins d'honneur. Ô mes enfans ! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes foiblesses, & font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient désunis. Rosine, (c'est le nom que votre époux vous rend,) allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfans. Susanne embrasse ton mari, & que nos sujets de querelle soient ensevelis pour toujours ! (*A Figaro*) Les deux mille louis qu'il a soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due—

FIGARO (*vivement.*)

À moi, Monsieur ? non, s'il vous plaît ; moi, gâter, par un vil salaire, le bon service que j'ai rendu ? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte

ma vie ! Ô ma vieillesse ! pardonne à ma jeunesse. Un jour a changé notre état ; plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent ; chacun a bien fait son devoir. Ne plaignons point quelques momens de trouble, on gagne assez dans une famille, quand on en expulse un méchant.

FIN.

LES

PRÉCIEUSES RIDICULES.

COMÉDIE.

PAR MOLIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

LA GRANGE. }
DU CROISY. } Amans rebutés.

GORGIBUS, bon Bourgeois.

MADELON, Fille de Gorgibus, Précieuse Ridicule

CATHOS, Nièce de Gorgibus, Précieuse Ridicule.

MAROTTE, Servante des Précieuses Ridicules.

ALMANZOR, Laquais des Précieuses Ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, Valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, Valet de Du Croisy.

LUCILE, Voisine de Gorgibus.

CELIMÈNE, Voisine de Gorgibus.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VIOLONS.

La Scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

LES

PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE.

À votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

DU CROISY.

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? À peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse & de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être

pour en être bien reçu, &, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore ?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie & de vers, & dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire ? Il faut—Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HÉ bien, vous avez vu ma nièce & ma fille ? les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISY.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS (*seul.*)

Ouais, il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici ? D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

QUE désirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV.

GORGIBUS *(seul.)*

CES pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que

je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je vous voulois donner pour maris ?

MADELON.

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADELON.

La belle galanterie que la leur ? Quoi ! débuter d'abord par le mariage ?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé, dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah ! mon père, ce que vous dites-là, est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, &

que c'est faire en honnêtes gens que débuter par là.

MADELON.

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, & qu'Aronce de plain pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre & le passionné, & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & sortir de là tout réveur & mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, & cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée, & cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un temps bannit l'amant de notre pré-

sence. Ensuite il trouve le moyen de nous apaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures ; les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, & ce sont des règles, dont en bonne galanterie on ne sauroit se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, & prendre justement le roman par la queue! Encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; & j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, & que billets doux, petits soins, billets galans & jolis vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégu-

lière en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amans sont-ce-là ! Quelle frugalité d'ajustement, & quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous, Madelon—

MADELON.

Hé, de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges ! Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?

MADELON.

Mon Dieu ! que vous êtes vulgaire ! Pour moi, un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de Polixéne que ma cousine a choisi, & celui d'Aminte que je me suis donné,

ont une grâce, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines, & pour ces Messieurs dont il est question, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, & la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS (*à part.*)

Il n'en faut point douter; elles sont achevées. (*Haut.*) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu ; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

MON Dieu! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! Que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chère? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, & je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui: il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde aussi—

SCÈNE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

VOILÀ un laquais qui demande si vous êtes au logis, & dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il le maître de ce laquais ?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah, ma chère ! Un Marquis ! Un Marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui a ouï parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans notre salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, & soutenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOLÀ, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE.

Hé ?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *(lui donnant un soufflet.)*

Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité ?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

1. PORTEUR (*prenant un des bâtons de sa chaise.*)

Ça, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi ?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

1. PORTEUR.

Non, je ne suis pas content, vous avez donné

un soufflet à mon camarade, & .... (*levant son bâton.*)

MASCARILLE.

Doucement, tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit coucher.

SCÈNE IX.

MAROTTE, MASCARILLE,

MAROTTE.

MONSIEUR, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point, je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCÈNE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE (*après avoir salué.*)

MESDAMES, vous serez surprises, sans doute,

de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah, je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; & vous allez faire pic, repic & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, & nous n'avons garde, ma cousine & moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudroit faire donner des siéges.

MADELON.

Holà, Almanzor !

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MAS-

MASCARILLE.

Mais, au moins, y-a-t'il sûreté ici pour moi ? (*Almanzor sort.*)

CATHOS.

Que craignez-vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière ? Ah ! ah ! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins ; & votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS.

Mais de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE (*après s'être peigné, & avoir ajusté ses canons.*)

Hé bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON.

Hélas ! Qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue & du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MADELON.

Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, & nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du recueil des pièces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite, & je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Hé, mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié : car enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; & vous savez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule fréquentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, & qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé, un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin

sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit & ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; & pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau, que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, & je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, & plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, & demandent un

esprit profond. Vous en verrez de ma manière, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

MADELON.

Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute ; mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptu.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh ! je n'y prenois pas garde,
Tandis que sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur ;
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

CATHOS.

Ah, mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh !* Voilà qui est extraordinaire, *oh, oh !* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh, oh !* La surprise, *oh, oh !*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh, oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous ? Ce sont-là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh,* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé ! Je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde,* je ne m'apercevois pas de cela : façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal* ; tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde*; c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *Votre œil en tapinois*...Que vous semble de ce mot, *tapinois ?* N'est-il pas bien choisi ?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris....*Tapinois!*

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit.

Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur. Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE.

Moi ? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout, sans avoir rien appris.

MADELON.

Assurément, ma chère.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût ; *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*)

Oh, oh ! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah ! que voilà un air qui est passionné ; est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur, au voleur.* Et puis comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur.* Et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur.*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

À quoi donc passez-vous le temps, Mesdames ?

CATHOS.

À rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit

jouer une nouvelle, que je serai bien aise que nous voyons ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là : car je me suis engagé de faire valoir la pièce, & l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation ; & je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; & quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut, sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyons. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle ; il ne savent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit ; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite-oie ? La trouverez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi ?

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MADELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ? (*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*)

MADELON.

Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes ; comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ?

Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons vous & moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte, & jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE (*s'écriant brusquement.*)

Ahi, ahi, ahi, doucement ; Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.

CATHOS.

Qu'est-ce donc ! qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même temps ! M'attaquer à droite & à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens, la partie n'est pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MADAME, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet ?

MAROTTE.

Oui, Monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous ?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, & je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCÈNE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH ! Vicomte !

JODELET (*s'embrassant l'un l'autre.*)
Ah ! Marquis !

MASCARILLE.
Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET.
Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE.
Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON (*à Cathos.*)
Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.
Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci ; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.
Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MADELON (*à Almanzor.*)

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroit d'un fauteuil ?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte, il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MAS-

MASCARILLE (*regardant Cathos & Madelon.*)
Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi! hi! hi!

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée, & la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malthe.

MASCARILLE.

Il est vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse, & je me souviens que je n'étois que petit officier encore, qne vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime aussi: mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune toute entière.

MASCARILLE:

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce, vous sentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS *(après avoir touché l'endroit.)*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci : là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET (*découvrant sa poitrine.*)

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE *(mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausse.)*

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADELON.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET.

Pourquoi ?

MASCARILLE.

Nous mènerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON,

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela, nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroit de compagnie.

MASCARILLE.

Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi : ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Messieurs & ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal. (*Almanzor sort.*)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble ?

MASCARILLE.

Moi ? je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (*Il médite.*)

CATHOS.

Hé, je vous en conjure, de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique,

pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là ? Je fais toujours bien le premier vers : mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé, je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as vu la Comtesse ?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui.

MADELON.

Voici nos amies qui viennent. Ah, voici les violons.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

MON Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE (*dansant lui seul comme par prélude.*)

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout à fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE (*ayant pris Madelon pour danser.*)
Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Ô quels ignorans ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. Ô violons de village !

JODELET (*dansant ensuite.*)
Holà, ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE (*un bâton à la main.*)

AH ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE (*se sentant battre.*)
Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.
Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître. (*Il sort ainsi que La Grange.*)

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUE veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi ! vous laisser battre de la sorte ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien : car je suis violent, & je me serois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence ?

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a long-temps, & entre amis en ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *(rentrant avec Du Croisy.)*

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres. (*Trois ou quatre spadassins entrent.*)

MADELON.

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROISY.

Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? Qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal ?

MADELON.

Vos laquais ?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais ; & cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher, comme vous faites.

MADELON.

Ô ciel ! quelle insolence !

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; & si

vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte, qu'on les dépouille sur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le marquisat & la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

Ô fortune ! quelle est ton inconstance !

DU CROISY.

Vîte, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. (*On emporte leurs habits.*) Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaîra ; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, & nous vous protestons, Monsieur & moi, que nous n'en serons aucunement jaloux. (*Il sort ainsi que Du Croisy. Lucile & Célimène se retirent.*)

SCÈNE XVII.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

AH, quelle confusion !

MADELON.

Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS (*à Mascarille.*)

Qu'est-ce donc que ceci ? qui nous payera nous autres ?

MASCARILLE.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS (*à Jodelet.*)

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET.

Demandez à Monsieur le Marquis.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

AH ! coquines que vous êtes, vous nous mettez

dans de beaux draps blancs, à ce que je vois; & je viens d'apprendre de belles affaires vraiment, de ces Messieurs & de ces Dames qui sortent.

MADELON.

Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une pièce sanglante ; mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; & cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis ? Voilà ce que c'est que du monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE DERNIÈRE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

MONSIEUR, nous entendons que vous nous

contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS (*les battant.*)

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoie dont je vous veux payer. (*Les violons s'en fuient.*) Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant ; nous allons servir de fable & de risée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. (*Seul.*) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusemens des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets & sonnettes ; puissiez-vous être à tous les diables !

FIN.

AUGUSTE ET THÉODORE,

OU

LES DEUX PAGES.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

NOUVELLE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

LE ROI.

AUGUSTE.
THÉODORE. } les deux Pages.

MAD. DE RIESBERG, Mère d'Auguste.

CAROLINE, sa Fille & Sœur d'Auguste.

LISBETH, Gouvernante de Caroline.

M. PHLIPS, Maître d'Hôtellerie.

MAD. PHLIPS, sa Femme.

UN GARÇON ALLEMAND.

UN GARÇON FRANÇOIS.

UN GARÇON ANGLOIS.

UN GARÇON ITALIEN.

UN COCHER.

UN CUISINIER.

SUITE DU ROI.

La Scène est à Berlin.

AUGUSTE ET THÉODORE,

OU

LES DEUX PAGES.

ACTE PREMIER.

LE Théâtre représente un sallon décent avec une grande porte dans le fond, & une porte ordinaire de chaque côté, adossée à la coulisse ; à la troisième on voit de chaque côté une croisée. Sur la droite des acteurs est une grande pendule à l'antique, & sur la gauche un grand bureau & un grand fauteuil auprès : sur le bureau sont deux livres de comptoir, une sonnette & une écritoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HÔTE (*seul.*)

(Il entre par la porte gauche des acteurs, il est en robe de chambre avec un bonnet de velours sur la tête.)

LEVÉ avant tout le monde, couché le dernier, soins, activité, vigilance, exactitude & probité,

voilà les moyens dont se sont servis mes bons aïeux, & que j'emploie moi-même pour conduire ma maison. On doit toujours chercher à se distinguer dans son état, & puisqu'il faut jouer un rôle ici-bas, je préfère celui de bon homme à tous les autres. Je suis d'un caractère facile, je ne rançonne ni ne poursuis jamais personne. Je plains ceux qui sont dans l'impossibilité de me payer, & quand je trouve une bonne occasion de rendre service, je la saisis ; il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi. Aussi tout me réussit, tout me profite. Ce qui ruineroit un autre, m'enrichit, moi. En vérité, je ne sais pas comment cela se fait, mais je gagne plus d'argent à moi seul, que tous mes voisins ensemble. Il est vrai que mon hôtel & moi, nous sommes connus, je crois, dans le monde entier. Tous les étrangers viennent loger ici de préférence. Princes, ducs, gens de qualité, prélats, tous les ordres de citoyens me font l'honneur de descendre chez Monsieur Phlips à l'hôtel des Quatre Nations. (*Il sonne & appelle.*) L'Allemand, l'Anglois, Romain, Parisien! (*Les quatre garçons entrent.*)

SCÈNE II.

L'HÔTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'HÔTE *(au Garçon Allemand.)*

ERNEST !

ERNEST.

Mochié.

L'HÔTE.

Avez-vous fait partir les trois garçons que j'ai renvoyés hier ?

ERNEST.

Eux aller partir à l'instant ; ils avoir eine crante chacrine pour quitter le maison.

L'HÔTE.

C'est leur faute.

ERNEST.

Ils espèrent qu'ein si pon maître il voutra pien leir tonner tes certificates.

L'HÔTE.

Des certificats ! dans ce pays-ci on n'en donne point aux mauvais sujets, deux florins à chacun, & que je n'en entende plus parler.

SCÈNE III.

L'HÔTE, LES TROIS GARÇONS.

L'HÔTE (*au Garçon Anglois.*)

COMMENT vous nommez-vous ?

LE GARÇON ANGLOIS.

Jon's.

L'HÔTE (*au Garçon Italien.*)

Et vous ?

LE GARÇON ITALIEN.

Carlo.

L'HÔTE (*au Garçon François.*)

Et vous ?

LE GARÇON FRANÇOIS.

La France.

L'HÔTE.

Jon's, Carlo & La France, écoutez ; savez-vous pourquoi les autres ont été mis à la porte ?

LES TROIS GARÇONS (*chacun dans son jargon.*)

Non, Monsieur.

L'HÔTE.

Je vais vous l'apprendre. L'Anglois étoit insolent, méprisant tout ce qui n'étoit pas de sa nation, & toujours tout prêt à faire le coup de poing avec le premier qu'il rencontroit sur son chemin.

LE GARÇON ANGLOIS.

Il avoit tort.

L'HÔTE.

L'Italien étoit faux, hypocrite & vindicatif, d'ailleurs très-suspect du côté de la fidélité.

LE GARÇON ITALIEN.

Monsieur, je vous prouverai qu'il y a des gens dans mon pays qui n'ont pas ces défauts-là.

L'HÔTE.

Et vous ferez bien. Le François—quel dommage ! il étoit doux, prévenant, gai, vif, bon garçon, mais libertin.—Toutes mes servantes en devenoient folles. Il les trompoit toutes, & elles l'en aimoient encore davantage. Que cela vous serve de leçon ?

LE GARÇON FRANÇOIS (*avec l'accent Gascon.*)

J'en profitérai.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

MOCHIÉ, le maison il se remplit tiaplement. Les étranchers ils arrivent te toutes parts pour la refue. Foulez-fous pien tonner fos ortres.

L'HÔTE.

Attention. Je me sers de quatre garçons différens pour la commodité & le service des personnes qui viennent loger chez moi. Soyez polis, discrets, empressés & fidèles surtout. Point de conduite, point d'estime ; point de travail, point de salaire ; vous serez bien payés, bien nourris ; mais je veux être servi de même. Allez, courez, rendez-vous à votre devoir, montrez partout le même zèle. Ayez pour tout le monde les mêmes attentions : il faut que chacun dise en partant : on est bien ici, je reviendrai, je reviendrai à l'hôtel des Quatre Nations.

LE GARÇON ANGLOIS.

Quand on avé servi en Angleterre, on peut sé présenter partout hardiment, jé assure vous.

LE GARÇON ITALIEN.

Nous autres, nous cherchons à deviner ce que l'on peut désirer, & notre souplesse nous fait toujours réussir.

LE GARÇON FRANÇOIS.

Pour moi, Monsieur, jé né mé banté pas, mais jé tâchérai par mon serbice d'être agréavle à tout lé monde.

L'HÔTE.

Fidèle Allemand, je n'ai pas besoin de te recommander.

LE GARÇON ALLEMAND.

Vous connoissez moi, Mochié. Ché faire pas te truit teaucoup, ché fais toute toucement mon petite téfoir.

SCÈNE V.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

(*L'Hôtesse entre par la même porte que son mari; elle est toute habillée.*)

L'HÔTESSE *(gaiement.)*

BIEN : fort bien—voilà ce qu'on appelle un maître de maison.

L'HÔTE.

Je m'en flatte : bonjour, ma femme. (*Il lui tend la main.*)

L'HÔTESSE.

Bonjour, bonjour, mon mari.

L'HÔTE.

Te voilà comme de coutume, toujours vive, toujours gaie.

L'HÔTESSE.

Et toujours bien éveillée.

L'HÔTE.

On m'en fait compliment. Venez m'embrasser.

L'HÔTESSE.

De tout mon cœur.

L'HÔTE.

Entre nous, je crois que vous êtes bien aise d'être ma femme.

L'HÔTESSE.

Entre nous, je ne dis pas non.

L'HÔTE.

Je m'en doutois.

L'HÔTESSE.

Mais c'est tout simple, notre fortune est honnête, & nos humeurs ne s'accommodent pas mal. Vous, mon ami, vous êtes un brave homme: moi, je suis une bonne femme ; tu fais tout ce que je veux : cela fait que je n'ai jamais d'humeur : tu ne me laisses jamais manquer de rien, cela m'empêche d'avoir des fantaisies; tu me reproches par-ci par-là d'être un peu coquette ; moi, je te permets d'être un peu jaloux. Aussi qu'est-ce que nos petites brouilleries ? Presque rien. On se boude un moment, on se querelle une minute. Eh bien, tant mieux ! on meurt d'envie de faire la paix.

On se rapproche, on s'explique, on se raccommode, c'est toujours une fort bonne chose.

L'HÔTE (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! la voilà bien ; toujours le petit mot pour rire. Madame Phlips, en vérité, plus je vous connois, plus je trouve que j'ai bien fait de vous avoir épousée.

L'HÔTESSE.

Mon ami, vous êtes fort galant.

L'HÔTE.

Point du tout, mais j'ai réfléchi : & je suis bien certain, malgré les railleurs—

L'HÔTESSE.

Quoi donc ?

L'HÔTE.

Rien.

L'HÔTESSE.

Que voulez-vous dire ?

L'HÔTE.

Suffit.

L'HÔTESSE.

Expliquez-vous ?

L'HÔTE.

Une autre fois.

L'HÔTESSE.

À l'instant, je le veux.

L'HÔTE.

Ah !

L'HÔTESSE.

Eh bien ?

L'HÔTE.

Eh bien, vous n'avez pas encore vingt-deux ans.

L'HÔTESSE.

Tant mieux pour vous.

L'HÔTE.

On m'en fait compliment. Mais....tout le monde vous trouve si jolie—

L'HÔTESSE.

Tant mieux pour moi.

L'HÔTE.

Assurément. Mais—

L'HÔTESSE.

Mais—

L'HÔTE.

Bien des gens m'ont trouvé hardi, moi.

L'HÔTESSE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

L'HÔTE.

Les uns croyoient,—les autres prétendoient.... Enfin, mon cœur, que veux-tu que je te dise ?

L'HÔTESSE.

Ce sont des envieux, des jaloux qui t'en veulent, parce que je t'ai donné la préférence. Écoute, mon ami, sois doux, complaisant, ne me contrarie jamais, & aime-moi toujours de même.

L'HÔTE.

Ma chère amie, je te promets tout ce que tu voudras.

L'HÔTESSE.

Et tu seras heureux; d'ailleurs, tu sais bien que dans notre famille, nous n'aimons que nos maris.

L'HÔTE.

C'est cela qui m'a décidé.

L'HÔTESSE.

Eh bien, sois tranquille. À l'égard de ces Messieurs qui tournent la tête à toutes nos femmes, on sait ce que c'est. J'avois une amie qui les connoissoit bien, & voici ce qu'elle chantoit toute la journée.

AIR:

Aimera
Qui voudra
Les hommes ;
C'est notre faute, si nous sommes
Esclaves de ces Messieurs-là.
Sans affecter un air sévère,
À leur joug, on peut se soustraire ;
Et le bon moyen, le voilà.
Pour nous plaire,
Vous les voyez
Insinuans,
Complaisans,
Tremblans,
Rampans,
Entreprenans,
Humiliés :
Dans cet état, il faut qu'ils viennent
À nos pieds ;
Et quand ils y sont. } Qu'ils s'y tiennent ;
} Que ces Messieurs s'y tiennent.

L'HÔTE.

Charmante, charmante ! C'est chanter à merveille, & cette bonne amie avoit bien raison.

L'HÔTESSE.

Et moi, je pense tout comme elle.

SCÈNE VI.

L'HÔTE, L'HÔTESSE, LES QUATRE GARÇONS (*l'un après l'autre*), UN COCHER.

LE GARÇON ALLEMAND.

MOCHIÉ, on temanter le menu.

L'HÔTE.

Je vais m'en occuper. *(Le Garçon Allemand sort.)*

LE GARÇON ITALIEN.

Monsieur, on demande les papiers publics.

L'HÔTE.

Ils ne sont pas encore arrivés.

LE GARÇON ANGLOIS.

Monsieur, Milord il a besoin de payer vous.

L'HÔTE.

J'y vais.

LE GARÇON FRANÇOIS.

Monsieur, Monsieur le Chébalier boudroit bous parler.

L'HÔTE.

Va-t-il aussi payer ?

LE GARÇON FRANÇOIS (*en sortant.*)

Jé né crois pas, mais il donne lé vonjour à Madame.

LE COCHER.

Monsieur, il faut un chariot, deux calèches & six chevaux de selle.

L'HÔTE.

Allons, allons, j'y cours : je suis à tout le monde, qu'on ne fasse rien sans moi. Je vais mettre ma perruque.

SCÈNE VII.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

L'HÔTE.

ADIEU, ma chère femme, vous allez régler vos livres, & moi, je vais donner le coup d'œil du maître.

SCÈNE VIII.

L'HÔTESSE (*seule.*)

IL va mettre sa perruque, pour donner le coup d'œil du maître. Ces maris, avec leur ton d'au-

torité, ils ont toujours l'air d'ordonner, & ils obéissent sans cesse. Les pauvres gens ! pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on les mène absolument tout comme on veut. Le mien, par exemple, je l'aime de tout mon cœur, mais je ne ferois pas une seule fois sa volonté, dût-il être mon mari pendant cent ans.

SCÈNE IX.

L'HÔTESSE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

PARDON, Madame, n'est-ce pas vous qui êtes l'hôtesse de cette maison ?

L'HÔTESSE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis la maîtresse : qu'y a-t-il pour votre service ?

AUGUSTE.

Voudriez-vous bien me dire si deux dames de province sont arrivées dans cet hôtel ?

L'HÔTESSE.

Une mère avec sa fille ?

AUGUSTE.

Oui, Madame, une mère avec sa fille.

L'HÔTESSE.

D'hier au soir : deux dames Angloises ?

AUGUSTE.

Non, Madame, celles que j'attends viennent

de Stettin. Le carrosse n'est donc pas encore arrivé ?

L'HÔTESSE.

Il ne sera ici au plutôt que dans une heure.

AUGUSTE.

Ah ! Madame, je vous supplie, je vous en conjure, tenez-leur un petit appartement tout prêt : ayez pour elles tous les soins, toutes les attentions possibles, que rien ne leur manque, rien au monde : entendez-vous, Madame ? Vous pouvez compter sur mon exactitude & sur toute ma reconnoissance.

L'HÔTESSE (*à part.*)

L'aimable enfant ! *(Haut.)* Soyez tranquille, M. le page. J'aurai soin de ces dames, comme de moi-même.

AUGUSTE.

Vous êtes bien bonne : je n'ai reçu leur lettre qu'hier fort tard, & au même instant un ordre du Roi m'a fait partir avec des dépêches. J'ai couru toute la nuit.

L'HÔTESSE.

Toute la nuit, par le temps affreux qu'il a fait ?

AUGUSTE.

Ah ! Madame ! j'y suis accoutumé. *(Bas.)* Mais, ma pauvre mère !—*(haut)* & à mon retour ayant appris que Sa Majesté étoit sortie de la ville, j'ai saisi le premier moment pour voler ici.

L'HÔTESSE.

Ce cher enfant ! exposé, toute la nuit, au vent & à la pluie, à cet âge-là ! Mon Dieu, comme

ses pauvres cheveux sont mouillés. Reposez-vous donc, mon gentilhomme, reposez-vous un moment.

AUGUSTE.

Cela n'est pas possible ; il faut que je m'en aille bien vîte, que je retourne au château : je n'ai pas une minute à perdre.

L'HÔTESSE.

Mais c'est comme si vous y étiez. Ma maison n'en est qu'à deux pas, & puis on voit par cette fenêtre, tout ce qui se passe sur la grande place.

AUGUSTE.

Ô ciel ! voilà le monde qui accourt : c'est le Roi qui arrive. Adieu, Madame, dites à ma mère qu'Auguste—Dites-lui que je reviendrai bientôt, le plutôt que je pourrai....(*Il court & revient.*) Ah ! dites-lui aussi que sa lettre—(*Il montre une lettre sous sa camisole.*) Voyez, elle ne quitte pas mon cœur : dites-le-lui bien, je vous en prie. *(Il lui presse les mains.)* Ah ! Madame, je vous recommande la plus tendre, la meilleure des mères. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

L'HÔTESSE, L'HÔTE.

L'HÔTE.

MA femme—ma femme—comment donc ? vous pleurez ?

L'HÔTESSE.

Sûrement que je pleure, & vous en feriez bien autant si vous saviez—

L'HÔTE.

Cela se peut : mais voyons, de quoi s'agit-il ?

L'HÔTESSE.

Du plus intéressant jeune homme, d'un fils qui adore sa mère : elle va arriver ; il m'a demandé un petit appartement pour elle ; je lui ai promis celui-ci. Je lui donnerois le mien, je lui donnerois toute ma maison.

L'HÔTE.

Toute la maison, toute la maison—comme vous prenez feu pour Monsieur le page !

L'HÔTESSE.

Et pourquoi donc pas, mon ami ?

L'HÔTE.

Pourquoi ?—c'est que vous ne le connoissez pas, vous n'êtes pas comme moi au fait de toutes les gentillesses de ces Messieurs. Défiez-vous-en, ma femme, défiez-vous-en ; c'est moi qui vous le conseille.

L'HÔTESSE.

Encore de la jalousie ! un page, un enfant !

L'HÔTE (*à demi-bas.*)

Un enfant, un enfant, quand une fois ils ont mis le pied dans une maison—*(Haut.)* Tenez, si je chantois aussi bien que vous, je vous redirois des couplets qui ont été faits sur eux.

L'HÔ-

L'HÔTESSE.

Des couplets; voyons, mon ami, votre chanson.

L'HÔTE.

Mais je chante si mal, & ma voix—

L'HÔTESSE.

Je sais bien qu'elle n'est pas belle : mais vous n'avez rien à me refuser, & vous chanterez pour me plaire.

L'HÔTE.

Je tâcherai donc de le faire de mon mieux.

I. COUPLET.

Les tours que font Messieurs les Pages
Ne sont, dit-on, que jeux d'enfans,
Et l'on doit voir leurs badinages
Avec des yeux très-indulgens.
Tant qu'ils ne sont pas dans un âge,
Où l'on peut causer quelque ombrage
À des époux, à des mamans,
Les tours que font Messieurs les Pages
Ne sont encor que jeux d'enfans.

II. COUPLET.

On en rit, on les encourage,
Et même on dit qu'ils sont charmans,
Alors ils osent davantage,
Et l'on s'y fait avec le temps.
Pour séduire une fille sage,
Pour troubler la paix d'un ménage,
Que leur faut-il ? quinze ou seize ans.
Les tours que font Messieurs les Pages
Sont-ils encor des jeux d'enfans ?

L'HÔTESSE.

Ce que vous dites-là n'est point du tout plaisant—pour un mari.

L'HÔTE.

Je vous le demande.

SCÈNE XI.

L'HÔTESSE, L'HÔTE, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

LE carrosse de Stettin il fient t'arrifer. *(Il sort.)*

L'HÔTESSE.

Ah ! tant mieux ! viens, mon ami : allons vîte au devant de ces Dames. Mais les voilà déjà. Oh ! oui—ce sont sûrement elles.

SCÈNE XII.

L'HÔTESSE, LA MÈRE D'AUGUSTE, CAROLINE, L'HÔTE, LA BONNE.

L'HÔTESSE.

MESDAMES, donnez-vous la peine d'entrer, & soyez les bien venues. On vous attendoit

avec impatience. Un jeune gentilhomme, un Page de la chambre—

LA MÈRE.

Mon fils ?

CAROLINE.

Mon frère ?

L'HÔTESSE.

Oui, Madame.

LA MÈRE ET CAROLINE.

Cher Auguste ! où est-il ?

L'HÔTE.

Une minute plutôt, vous le trouviez, Mesdames.

L'HÔTESSE.

Il n'y a qu'un instant qu'il vient de s'en aller, ce cher enfant. Il a couru toute la nuit, pour le service du Roi, & il a été obligé de retourner au château, bien vîte ! Mais il m'a promis qu'il reviendroit, dès qu'il le pourroit. Ah ! Madame ! quel fils vous avez ! quelle tendresse pour sa mère & pour sa sœur ! Si vous aviez vu son empressement, ses inquiétudes—& votre lettre, Madame, qu'il porte sur son cœur !—Ah ! je ne puis y songer sans verser encore des larmes, mais elles sont bien douces.

CAROLINE (*attendrie.*)

Ah ! ma mère !

LA MÈRE (*attendrie.*)

Chère Caroline ! nous l'embrasserons bientôt. M. l'Hôte, dès que mon fils sera arrivé, vous voudrez bien—

L'HÔTESSE.

C'est moi, Madame, qui vous l'amenerai.

L'HÔTE.

Non, ma femme : c'est moi qui aurai cet honneur. Vous conduirez ces Dames à leur appartement : elles auront besoin de vous, & moi, je reste ici : j'attendrai M. le Page & le présenterai moi-même. (*A la mère.*) Madame, quand il vous plaîra.

LA MÈRE.

Monsieur l'Hôte, je vous remercie de vos attentions & de votre bon accueil.

SCÈNE XIII.

L'HÔTE (*les suit des yeux.*)

L'AIR noble ! de la décence ! de la politesse ! Ces Dames n'auront qu'à se louer de moi. Mais pour ne pas perdre de temps, voyons si ma femme s'est occupée de ses livres. (*Il va au bureau, ouvre les livres, & les examine.*) Elle ne les a pas seulement ouverts. Elle aura jasé avec l'aimable enfant, Monsieur le Page. Allons, allons, il n'y a pas grand mal : il est encore bien jeune. Mais pour la punir de sa négligence, je vais faire les comptes moi-même : cela vaudra mieux que de la gronder. (*Il s'assied.*) Voyons. Son excellence Monsieur le Comte..... (*Il compte & calcule tout bas.*) Vin de Bourdeaux, vin de Champagne, du Marasquin. (*Il compte & chiffre bas.*) Fort bien. (*Il tourne un feuillet.*)

Messieurs les Conseillers Auliques, à table d'Hôte. (*Il écrit & tourne un feuillet.*) Messieurs les Chambellans, ils dînent toujours en ville, & reviennent se coucher sans souper ! (*Il tourne une feuille.*) Article des Anglois : oh ! c'est un peu différent. (*Il calcule bas.*) Trente ducats dans un jour ! (*Il écrit & tourne une feuille.*) Ah ! voici M. le Chevalier. (*Il tourne plusieurs feuilles.*) Il remplit presque tout seul mon livre. Il est vrai qu'il ne se laisse manquer de rien. Il mange, il boit, ne va jamais à pied, crève tous mes chevaux, me promet tous les jours de l'argent, ne m'en donne jamais, & finit toujours par m'en emprunter. Mais comme ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, le crédit lui sera continué. J'attendrai un peu : n'importe : j'aime les François—moi. Ce sont de bonnes gens. Ils vous font attendre souvent ; mais on finit toujours par être payé, assez bien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

L'HÔTE.

VOILÀ ma femme. *(Il se lève.)* Qu'a-t-elle donc ? Il me semble qu'elle a l'air bien triste.

L'HÔTESSE (*d'un air affligé.*)

Je viens de montrer l'appartement à ces Dames, mais elles n'ont besoin que d'une chambre.

L'HÔTE.

Eh bien, ma chère amie ?

L'HÔTESSE.

Elles ne sont pas heureuses. Sûrement elles ne sont pas aussi heureuses qu'elles méritent de l'être.

L'HÔTE.

Cela n'arrive que trop souvent, & surtout aux honnêtes gens.

L'HÔTESSE.

La mère m'a parlé. " Ma bonne Hôtesse, m'a-

" t-elle dit, je ne fais point de prix avec vous ; " mais cette première pièce nous suffit ;" ensuite elle a baissé les yeux. Elle vouloit me cacher ses peines & ses larmes. Mon bon ami, il faut des attentions, des égards—

L'HÔTE.

Elles garderont l'appartement & ne payeront que la chambre, & si ce n'est pas assez—

L'HÔTESSE.

Brave homme ! viens m'embrasser à ton tour. Oui, je suis heureuse d'être ta femme ; je te préfère à tous les maris du monde. Quel cœur excellent !

L'HÔTE (*attendri.*)

Il faut offrir nos services à ces Dames. Ce soin te regarde ; il faut ne les laisser manquer de rien ; ne crains pas que j'y trouve à redire : plus tu feras de bien, plus tu me feras plaisir. Seulement, ménageons leur délicatesse. Ma bonne amie, prenons bien garde de les offenser.

L'HÔTESSE (*en fixant un moment son mari.*)

Avec cet air brusque, qui croiroit qu'il a l'âme si sensible ? Ces Allemands.....

L'HÔTE.

Ma chère femme, il faut tâcher de mettre la bonne dans nos intérêts.

L'HÔTESSE.

C'est à quoi j'ai songé : car en sortant, je lui ai fait signe que je serois bien aise—La voilà.

SCÈNE II.

L'HÔTE, LISBETH, L'HÔTESSE.

LISBETH *(avec embarras.)*

EXCUSEZ-MOI, Madame. Je ne sais si je me suis trompée, mais vous aviez l'air de vouloir me parler.

L'HÔTESSE.

Il est vrai, & je vous suis obligée d'être venue.

L'HÔTE.

Quelles sont ces deux Dames qui viennent d'arriver chez moi.

LISBETH.

Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

L'HÔTE.

Vous les avez cependant accompagnées ?

LISBETH.

Pendant le voyage seulement.

L'HÔTESSE.

Mais la jeune personne vous appelle sa bonne ?

LISBETH.

Tantôt sa bonne, tantôt autrement.

L'HÔTESSE.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LISBETH.

Elle a bien de la bonté. Je crois qu'on m'ap-

pelle. Pardon, il faut que je rentre ; on peut avoir besoin de moi.

L'HÔTE (*l'arrêtant.*)

Encore un moment, s'il vous plaît.

LISBETH.

Mais, pourquoi donc toutes ces questions ? je ne sais rien, rien du tout, je vous l'ai déjà dit, je ne connois pas ces Dames.

L'HÔTE.

Vous êtes une brave femme. Votre embarras & votre discrétion prouvent vos sentimens & votre attachement pour vos maîtres. Et quand vous saurez—

L'HÔTESSE.

Oui, ma chère amie, quand vous connoîtrez nos intentions, vous serez la première—

LISBETH (*les regardant l'un après l'autre, & hésitant un peu.*)

Parlez-vous de bonne-foi. Ah ! ne cherchez pas à me surprendre.

L'HÔTESSE.

Nous en sommes incapables.

LISBETH.

Prenez bien garde ; vous me feriez mourir de chagrin. Et qui serviroit alors ma pauvre maîtresse ?

L'HÔTE.

Mais, pourquoi donc soupçonner d'honnêtes gens, qui ne veulent que faire le bien ?

LISBETH.

J'aime à le croire. Mais si vous saviez—

L'HÔTESSE.

Et nous savons déjà la tristesse extrême de ces Dames, & puis Monsieur le Page, ce bon fils, a laissé entrevoir—

LISBETH.

Il vous auroit fait confidence ?—

L'HÔTESSE.

Il nous en croit dignes au moins.

LISBETH.

Ce cher enfant ! mon petit Auguste ! je le reconnois bien là. C'est moi qui l'ai élevé : c'est moi qui élève ses autres petits frères : je ne suis qu'une pauvre veuve, mais on m'aime, on m'honore dans la maison. Ah, Madame ! ah, Monsieur ! si vous connoissiez cette respectable famille ! Il n'y a que leurs malheurs qui puissent égaler leurs vertus.

L'HÔTESSE.

Eh, ma chère amie, plus ils sont à plaindre, & plus il faut s'empresser de venir à leur secours.

L'HÔTE.

Instruisez-nous bien vîte, afin que nous puissions trouver des moyens.

LISBETH.

Eh bien ! je vous dirai tout ; mais pour Dieu, qu'on ne puisse jamais se douter—

L'HÔTESSE.

Le plaisir de faire une bonne action vous répond du secret.

LISBETH.

Vous êtes de bien bonnes gens. Ecoutez-moi

bien. (*Elle regarde si personne ne les écoute.*) Vous saurez donc que Madame est la veuve d'un brave officier. C'étoit le plus honnête homme & le meilleur Major de l'armée. Il estimoit beaucoup mon mari, qui étoit Sergent dans le même régiment. Tous les deux étoient d'un courage & d'une intrépidité ! & c'est cela même qui les a conduits au tombeau. Car ils ont été tués tous les deux, le même jour, à la même bataille. Vous pouvez juger quelle fut notre désolation, en apprenant cette triste nouvelle. Jamais, non, jamais, nous n'aurions pu survivre à ce malheur, sans le tableau déchirant des enfans, qui ajoutoit encore au désespoir de la mère. Imaginez-vous six pauvres petites créatures autour d'elle, qui gémissoient & crioient : " C'en est donc fait, nous " ne verrons plus ce bon père ! Qu'allons-nous " devenir ?" Et les voilà tous ensemble qui se jettent à genoux, qui lèvent leurs bras innocens & qui crient en sanglotant : " Chère maman ! prends " pitié de ta malheureuse petite famille ! Ne te " livres pas au désespoir ! Conserve-toi pour tes " enfans ! Nous t'aimerons, nous te consolerons, " nous n'existerons que pour prolonger tes jours " & pour faire le bonheur de ta vie." Ils ont tenu parole.

L'HÔTE.

Que je me sens attendri !

L'HÔTESSE.

Comment retenir ses larmes ?

LISBETH.

Enfin la mère ne s'occupant plus que des devoirs maternels, a mis ordre à ses affaires, a terminé

celles de feu Monsieur le Major, & vendu sa maison, a placé son argent chez un négociant, & nous nous sommes retirés dans une petite campagne qui lui restoit. Là, nous vivions depuis quelques années, & nous commencions à jouir d'un peu de tranquillité, lors qu'un monstre abominable—Ah ! grand Dieu ! prends pitié de nous.—Hélas ! un procès aussi cruel, qu'injuste—

L'HÔTE.

Un procès injuste ! Vous le gagnerez.

LISBETH.

Mais il faut de l'argent, des amis, des protecteurs.

L'HÔTE.

De l'argent, j'en ai : des amis, nous en trouverons : des protecteurs, avec notre bon Roi, une bonne cause n'en a pas besoin. Comment s'appelle votre maîtresse ?

LISBETH.

Riesberg.

LHÔTE *(avec plus d'étonnement.)*

Comment ! Madame est la veuve du Major Riesberg mon bienfaiteur ?

LISBETH.

Vous le connoissiez, Monsieur.

L'HÔTESSE.

S'il le connoissoit !

L'HÔTE.

La veuve du Major Riesberg est malheureuse, & je ne l'ai pas sû plutôt !

L'HÔTESSE.

Mon ami—

L'HÔTE (*à Lisbeth.*)

Qu'elle ne craigne rien, qu'elle soit tranquille, qu'elle compte sur la reconnoissance que je dois à feu M. le Major, & dont je donnerai des preuves à sa famille. Mon bien, tout ce que je possède... je le lui offre de bon cœur, elle peut en disposer.

LISBETH.

Le brave homme! l'honnête homme! la Providence nous a conduites chez vous. J'entends Madame.

L'HÔTE.

Retirons-nous vîte. Vous acheverez de m'instruire : toi, ma femme, reste ; tu sais de quoi nous sommes convenus.

SCÈNE III.

LA MÈRE D'AUGUSTE, L'HÔTESSE.

LA MÈRE.

MON fils ne vient point. Madame, il n'est pas encore arrivé ?

L'HÔTESSE.

Pas encore. Si Madame vouloit, en attendant, me donner ses ordres.

LA MÈRE.

Je ne pense qu'à mon fils.

L'HÔTESSE.

Peut-être qu'il ne peut pas quitter : il faut qu'il soit de service auprès du Roi.

LA MÈRE.

Il me tarde bien de le voir.

L'HÔTESSE.

Ah ! je le crois. Mais il me vient une idée.— Je vais envoyer quelqu'un au château, qui parlera à l'officier de garde, & par ce moyen nous aurons bientôt des nouvelles de Mr. Auguste. Un moment de patience, Madame, je cours & reviens à l'instant.

LA MÈRE.

Ma bonne hôtesse, je suis sensible à toutes vos attentions. Voudriez-vous aussi dire un mot en sortant, pour qu'on ait bien soin de la personne qui nous a accompagnées.

L'HÔTESSE.

Oh ! rien ne lui manquera. Mais, vous-même, Madame, vous ne daignez pas me commander.

LA MÈRE.

Je ne demande que mon fils.

L'HOTESSE (*à part.*)

Elle me refuse. Comment faire ? je n'ose en dire davantage. *(Haut.)* Votre très-humble servante : je vais envoyer au château. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA MÈRE.

GRAND Dieu ! que j'ai de grâces à te rendre de m'avoir accordé des enfans comme les miens, surtout ce fils. Je vais le voir. Viens, mon fils ; en te pressant dans mes bras, j'oublierai les rigueurs de la fortune, mon âme pourra se livrer à toute la tendresse. Ah ! ma tendresse, il la mérite bien, car il se prive de tout pour que je sois moins à plaindre. Mais il ne vient point ; chaque instant redouble mon impatience. Cher Auguste ! ah ! qu'il est doux pour un cœur sensible de joindre les sentimens de la reconnoissance à ceux de la plus tendre mère.

SCÈNE V.

LA MÈRE, CAROLINE.

CAROLINE.

VOUS laissez seule votre fille, ma mère.

LA MÈRE.

Viens, mon enfant. Te voilà toute tremblante. Qu'as-tu donc, ma chère Caroline ?

CAROLINE.

Ah ! maman si les cruels qui nous persécutent, alloient nous poursuivre jusqu'ici. Ô ciel ! je frémis pour ma mère.

LA MÈRE.

Tu frémis pour ta mère ! fille infortunée, tu ne songes point à tes propres chagrins, tu ne t'affliges que de mes peines. Mais, mon enfant, les tiennes sont aussi là. (*Elle la serre contre son cœur.*) Ma fille, souffrons, mais ne nous démentons pas.

CAROLINE.

Votre Caroline sera toujours digne de vous.

LA MÈRE.

Ah ! je n'en doute pas. J'aurois voulu assurer ton bonheur aux dépens de ma vie. Je n'aspirois qu'au moment de te voir unie à Ferdinand : mais ruinée, sans bien, sans espoir peut-être—Et Ferdinand est toujours le même.

CAROLINE.

Ah ! toujours le même.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA BONNE, THÉODORE, (*arrivant après.*)

LA BONNE.

MADAME, Madame, bonnes nouvelles ! Voici un Page de la chambre. LA

LA MÈRE (*sans voir Théodore.*)
C'est mon cher Auguste !

CAROLINE (*sans voir Théodore.*)
C'est mon frère !

THÉODORE (*à la porte, aux gens de la maison.*)
Bonjour, Ernest, bonjour, vous autres. Avertissez tout le monde, j'ai besoin de toute la maison pour me servir.

CAROLINE, LA MÈRE.
Ce n'est pas lui !

SCÈNE VII.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE.

MADAME, Monsieur votre fils, mon ami, ayant été subitement nommé de service auprès du Roi, m'envoie ici pour vous offrir ses respects, son chagrin, & tout le zèle & toutes les attentions du plus devoué de ses camarades.

LA MÈRE.
Quoi, Monsieur, nous ne le verrons pas ?

THÉODORE.
Dans ce moment-ci, c'est absolument impos-

sible : mais si j'ai le bonheur de faire agréer mes services, je pourrai par ma place—oui, Mesdames, comme le Roi, après son dîner, s'accorde ordinairement quelques instans de sommeil, j'espère, je réponds de réussir à combler les vœux les plus chers de mon ami & ceux de la plus juste impatience.

LA MÈRE.

Ah ! Monsieur, si vous connoissez celle d'une mère, vous devinez déjà son premier désir. Que pense-t-on—que dit-on de mon fils ?

THÉODORE.

Les bontés du Roi répondent à cette question.

LA MÈRE.

Quelle douce satisfaction pour une mère !

CAROLINE.

Et pour une sœur !

LA MÈRE.

Auguste est donc estimé ?

THÉODORE.

Et chéri de tous ceux qui le connoissent bien.

LA MÈRE.

Ah ! croyez, Monsieur, qu'il gagne à être connu. Mais, pardon : je ne parle que de mon fils, & j'ignore encore à qui je dois tous mes remercîmens.

THÉODORE.

Je suis le fils unique du Général Kronschild, frère du Baron immédiat du Saint Empire, qui porte le même nom. J'ai eu quelquefois l'honneur de voir Madame chez mon oncle le Com-

mandeur, & Mademoiselle chez ma grand'tante: il est vrai que dans ce temps-là, j'étois si jeune, que ces Dames n'ont peut-être pas daigné prendre garde à moi.

CAROLINE.

Ah! oui, ma mère; je m'en souviens fort bien: & si je ne me trompe, on appelloit Monsieur, Théodore.

THÉODORE.

L'étourdi; car je l'étois alors, et beaucoup. Mais aujourd'hui ce n'est plus cela, tout est changé, maintenant. Permettez, Mesdames, que je m'acquitte de l'emploi que m'a confié mon ami. Cette maison est fort bonne, mais il faut crier une heure avant d'être entendu. Holà hé! garçons, arrivez.—Je vous demande bien pardon.—Ernest, Ernest!—Mille pardons, Mesdames—L'hôte, l'hôtesse, garçons, tous les garçons!—Quand je vous l'ai dit; vous voyez comme on est servi.—Holà, donc, l'Allemand, l'Anglois, tous les Garçons, l'Hôte, l'Hôtesse!

L'HÔTESSE (*en dedans.*)

On y va.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES QUATRE GARÇONS.

L'ALLEMAND.

NOUS foilà: qu'ortonnez-fous, Mochié le Pache?

THÉODORE.

Il est temps, ma foi, car il y a deux heures que je crie.

L'ALLEMAND.

Parton, mais le feille t'ein refue, on safoir pas à qui ententre.

THÉODORE.

Tenez, prenez. (*Il donne de l'argent à chacun.*) Et attendez-moi ici. Je reviens dans la minute. (*Aux Dames.*) Je suis au désespoir ; mais ici, c'est impossible autrement. Si j'avois le bonheur de recevoir ces Dames chez moi—

LA MÈRE.

Monsieur, nous allons vous laisser.

THÉODORE.

Daignez accepter ma main.

SCÈNE IX.

LES QUATRE GARÇONS.

LE GARÇON FRANÇOIS.

CADÉDIS! Lé charmant june homme, comme il est généreux, il m'a donné céla.

LE GARÇON ITALIEN.

À moi aussi.

LE GARÇON ANGLOIS.

Et à moi lé même.

LE GARÇON ALLEMAND.

Et à moi tonc.

LE GARÇON FRANÇOIS.

C'est un Seigneur.

L'ANGLOIS.

Il est un Lord.

L'ITALIEN.

C'est un Marquis.

L'ALLEMAND.

Point ti tout, c'est ein Chentilhomme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE.

ALLONS, mes amis, alerte : j'ai besoin de toute la maison. Faites-moi venir l'hôte & l'hôtesse. Il me faut tout le monde pour me servir. (*L'Allemand sort.*)

SCÈNE XI.

THÉODORE, LES TROIS GARÇONS.

THÉODORE.

LA sœur de mon ami est charmante. Courage,

Théodore, voilà une conquête digne de toi. Voilà la femme qu'il me faut, je l'adore, il s'agit de briller ici de toutes les manières. Il ne faut rien négliger, & je vais commencer par lui donner un repas magnifique.

SCÈNE XII.

L'HÔTESSE, THÉODORE, LES TROIS GARÇONS.

L'HÔTESSE.

MONSIEUR le Baron, on dit que vous voulez vous emparer de toute ma maison.

THÉODORE.

Baste ! je ne sais pas même, si j'en aurai assez. Bonjour, Madame Phlips, vous êtes toujours la plus jolie femme de Berlin. Je meurs d'amour pour vous.

L'HÔTESSE.

Vous avez bien de la bonté : voilà mon mari.

SCÈNE XIII.

L'HÔTESSE, THÉODORE, L'HÔTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'HÔTE.

MAIS qu'est-ce donc qui se passe ici ? Quel

bruit ! Quel train ! On diroit que la revue se fait chez moi.

THÉODORE.

Eh, arrivez donc, arrivez donc, vous vous faites bien attendre.

L'HÔTE.

Ah ! je ne m'en étonne plus, c'est un Page.— Eh bien, Monsieur ?

THÉODORE.

En verité, charmante hôtesse, vous avez la mine la plus piquante—(*à l'oreille*) je vous aime à la folie.

L'HÔTE.

Monsieur, je vous demande bien pardon, mais quand on vient dans mon hôtel, c'est au maître, c'est à moi seul qu'on s'adresse.

THÉODORE.

Cela se peut, mais j'aime mieux avoir affaire à Madame.

L'HÔTE.

Monsieur le Baron, trève de badinage, nous n'avons pas comme vous l'habitude de perdre notre temps. Dites-moi ce qui me procure l'honneur de vous voir, ou trouvez bon—

THÉODORE.

Ce qui vous procure l'honneur de me voir, je vais vous le dire ; savez-vous faire un repas ?

L'HÔTE (*choqué.*)

Si je sais faire un repas !

L'HÔTESSE.

C'est son fort que les repas.

THÉODORE.

Eh bien, écoutez ; je veux être servi comme on l'est en France ; la plus belle argenterie, le plus beau linge, quatre services, la plus grande chère & les mets les plus délicats, des vins exquis & le dessert le plus recherché. Je me moque de la dépense. (*Il lui met son chapeau plein d'argent sous le nez.*) Prenez autant d'argent que vous voudrez, mais je veux un festin qui ne finisse pas.

L'HÔTE.

Combien de couverts ?

THÉODORE.

Trois.

L'HÔTE.

Trois ?

THÉODORE.

Dans l'appartement de ces Dames.

L'HÔTE *(étonné.)*

Dans l'appartement de ces Dames ! Ah ! très-volontiers.—(*Aux garçons.*) Allons, que tout le monde s'empresse à servir Monsieur. M. le Baron, vous serez traité à la Françoise ; & comme bon Allemand, vous aurez un dîner qui ne finira pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'antichambre du Roi dans le château.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE (*il entre par la porte du fond, & vient en sautant.*)

HEUREUX Théodore ! heureux Théodore !— je suis dans une joie, dans une ivresse ! la tête m'en tourne. Ah ! la céleste créature que ma chère Caroline ! Voilà qui est fait. J'aime comme on n'a jamais aimé, & je suis fixé pour toujours. Quelle douceur, quelle modestie, & quelles grâces ! je ne parle pas de sa figure, c'est un ange, l'amour l'a fait exprès pour moi. Quels yeux ! une taille ! & puis ce souris si enchanteur ! & puis une mélancolie si douce, si voluptueuse ! une mère si respectable ! un frère, mon meilleur ami ! j'épouse tout cela. Je rends hommage à l'amour, à l'amitié, à la vertu. Je comble de biens tout ce qui m'est cher, & mes parens ne pourront pas faire un plus noble usage de leur fortune,

SCÈNE II.

THÉODORE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

AH! mon ami, te voilà! Eh bien, sont-elles arrivées? Les as-tu vues? Comment se porte ma mère? ma sœur? Ne leur est-il point arrivé d'accident dans leur voyage? Qu'ont-elles dit? Qu'ont-elles fait? Les verrai-je bientôt?

THÉODORE.

Point d'inquiétude, mon ami, tout va bien. Ces Dames se portent à merveille, & elles vont venir. Elles sont enchantées de toi & de moi. Ta sœur est adorable. (*Bas.*) Il ne sait pas qu'il sera mon beau-frère bientôt. (*Haut.*) Je t'ai représenté, j'ose dire avec succès, tu n'as qu'à demander. Dans deux heures tu les verras.

AUGUSTE (*tristement.*)

Dans deux heures?

THÉODORE.

Écoute donc, mon ami, il faut bien les laisser se reposer un peu: & puis ne faut-il pas une toilette, une grande toilette pour ta sœur? & puis ne faut-il pas dîner? Enfin j'ai fait des merveilles, on te dira tout cela.

AUGUSTE.

Ô ma mère! dans deux heures, je mêlerai mes larmes aux vôtres.

THÉODORE.

Ce sera un moment bien doux pour nous quatre; car j'y serai aussi : pas vrai, mon ami ?

AUGUSTE.

Ah ! de tout mon cœur.

THÉODORE.

Cher Auguste! que tu me fais de plaisir ! (*Bas.*) Je meurs d'envie de lui dire que je vais me marier avec sa sœur. Oh, non, il faut faire ma déclaration d'abord.

AUGUSTE.

Que dis-tu donc, mon ami ?

THÉODORE.

Je dis qu'il faut te reposer aussi : tu as couru toute la nuit, tu n'en peux plus de lassitude. Tiens, mets-toi là. Mets-toi sur cette chaise, & tâche de dormir un peu.

AUGUSTE.

Moi, dormir, quand j'attends ma mère ?

THÉODORE.

Eh ! ne t'inquiète donc de rien. Laisse-moi le soin de tout : je te réponds que je ferai les choses comme il faut. Vois-tu ce rouleau ? les gallions sont arrivés—cent ducats que m'envoie ma famille pour le jour de ma fête. Tiens, mon ami, partageons, ou plutôt prends tout, tu me feras encore plus de plaisir.

AUGUSTE.

Mon cher Théodore ! je te remercie.

THÉODORE.

Ne te gênes pas, je suis en fonds. (*Il baisse la voix.*)

voix.) Depuis un mois, je gagne tous les jours au jeu. Prends mon rouleau.

AUGUSTE.

Bien obligé, mon ami.

THÉODORE.

Je ne veux pas que tu me remercies. Je veux que tu acceptes.

AUGUSTE.

Je suis sensible à tes offres : mais je n'ai besoin de rien.

THÉODORE.

Tu n'as besoin de rien ! Voilà donc comme tu me chagrines toujours ? Et tu te dis mon ami ?

AUGUSTE.

Théodore !

THÉODORE.

Non, tu ne l'es pas. Pas plus que de tes autres camarades, qui se plaignent de toi, & qui ont raison de se plaindre.

AUGUSTE.

Théodore !

THÉODORE.

Je ne l'ai jamais voulu croire. J'avois toujours pris ton parti contre eux : mais je vois bien à présent—

AUGUSTE.

Et que peut-on me reprocher ?

THÉODORE.

Pourquoi refuser mon argent ? Pourquoi se singulariser en tout ? S'éloigner toujours de tout le monde, vivre presque seul, n'être d'aucune partie ? Tout cela ressemble à du mépris.

AUGUSTE.

Théodore !

THÉODORE.

Oui, Monsieur : à du mépris. Le sais-tu?

AUGUSTE.

Ah ! mon ami !

THÉODORE.

Ils disent, cependant, qu'il y a pour moi des préferences. Ils le croient & tu ne veux pas accepter mon argent ; & dans quel moment encore ! Ah ! Monsieur, est-ce là une marque d'amitié ?

AUGUSTE.

Cher Théodore, il faut que je sois bien à plaindre, si je suis obligé de me justifier auprès de toi.

THÉODORE *(honteux.)*

Est-ce que je te le demande ? Eh, non, mon cher Auguste, avec moi jamais de justification.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc que je fasse contre d'injustes soupçons & de fausses accusations ?

THÉODORE.

N'y pas donner lieu ; ne plus cacher tes démarches, tes dépenses, tes plaisirs. Cela te fait des ennemis, & si enfin le Roi—

AUGUSTE (*alarmé.*)

Le Roi !

THÉODORE.

Eh, mon cher camarade, manquons-nous de surveillans, & les surveillans manquent-ils de rapporteurs ? Crois-tu qu'ils te pardonneront jamais la pension que tu as obtenue à ton âge ?

AUGUSTE.

Ah ! grand Dieu, conservez-moi les bontés de mon maître ! Malheureux enfant ! que deviendroit ma pauvre mère ?

THÉODORE.

Tranquillise-toi, mon ami, il ne t'abandonnera jamais. N'as-tu pas pour toi sa justice, ton innocence & la mémoire de ton père ? Ce grand Roi oublia-t-il jamais un brave officier, tué sous ses drapeaux ? Calme-toi donc, mon cher ami Auguste, & ne t'afflige pas ; surtout pardonne-moi ma petite vivacité. Je te promets de la bien réparer, mais en attendant, ne songeons qu'au plaisir de revoir ta mère, ta sœur. Je vais de ce pas retourner auprès de ces Dames, & pendant que je vais les chercher, tu te reposeras un peu. Mon ami, entends-tu ? tu en as grand besoin.

AUGUSTE.

Il est vrai, je n'en puis plus : mais si le Roi—

THÉODORE.

A l'heure qu'il est ? Il n'y a qu'un moment qu'il s'est jeté, comme de coutume, tout botté sur son lit de repos. Toute la nuit, il l'a passée au milieu des dépêches, & toute la matinée au milieu des bataillons. Voilà un Roi qui se donne bien du bon temps. Allons, allons, mets-toi là & dors un peu. Moi, je vais agir. Compte sur mes soins, mon intelligence & surtout sur mon amitié. Je ne te demande pour cela que de vouloir prendre mon argent.

AUGUSTE (*attendri.*)

Mon cher Théodore, mon cher ami, je t'en demanderai, quand j'en aurai besoin.

THÉODORE (*l'embrassant.*)

C'est parler cela ! Adieu, mon ami—(*bas*) adieu, mon petit frère—(*haut.*) j'ai bien des projets : je veux.....mais je te dirai tout cela. Adieu, adieu, mon cher Auguste.

SCÈNE III.

AUGUSTE (*seul.*)

QUEL ami j'ai là ! Il s'est fâché, parce que j'ai refusé son argent. (*Il s'assied sur une chaise.*) Hélas ! s'il savoit—ah ! qu'il m'en voudroit ! Ô ma malheureuse mère ! ma malheureuse mère !—Voilà donc où nous sommes réduits. Mais tout n'est pas encore désespéré. Le Roi sera instruit. Je vois déjà nos ennemis confondus, punis. Oui, je me sens déjà plus calme.—Un doux espoir renaît dans mon âme.—Ma mère ! tout va changer ; bientôt nous ne pleurerons plus. (*Il s'endort & laisse tomber sa lettre sur ses genoux.*)

SCÈNE IV.

AUGUSTE (*endormi*), LE ROI.

(*Le Roi entre par la porte du côté droit des acteurs : il a plusieurs papiers à la main ; il regarde la pendule.*)

LE ROI (*d'un ton brusque.*)

JE me suis reposé trop long-temps.—Lisons vîte ces lettres. (*Il en ouvre une.*) Le Prince de —, il a le temps d'attendre. (*Il met la lettre dans la poche gauche, il en ouvre une autre.*) Le Conseiller intime de ——. On ne me trompe pas deux fois. (*Il met cette lettre de même, dans la poche gauche, il en ouvre une autre.*) Fidèles sujets, les Colons de —— (*il lit*). Ils obtiendront ce qu'ils demandent.—L'activité & l'industrie peuvent toujours compter sur ma protection.—(*Il met cette lettre dans la poche droite & il en ouvre une autre.*) Les pauvres habitans de ——. Voilà les plus pressés : les malheureux ont tout perdu par le ravage des eaux. Ils auront tous les secours nécessaires, & seront exempts d'impôts pendant deux ans. (*Il ouvre la dernière lettre.*) Le Commandeur de —. Ah ! qu'il vienne, j'ai des torts à réparer. (*Il la met dans sa poche droite. Apercevant Auguste endormi, il s'approche de lui & le fixe un moment.*) Il dort mieux que moi!—Cet enfant m'intéresse.—

On

On l'accuse cependant !—Mais je me souviens de son père.—Quel est cet écrit ? Voyons—j'y trouverai peut-être quelque éclaircissement. (*Le Roi se met dans un fauteuil de l'autre côté & vis-à-vis d'Auguste, & il lit.*) " Cher Auguste, seul appui " de ta mère & de ta malheureuse famille..." (*Le Roi, étonné, regarde Auguste avec intérêt.*) " La " pension que le Roi a daigné t'accorder, vient " encore de m'être payée." Voilà donc, généreux enfant, l'usage que tu en fais !—& on t'accuse !—Je verrai toujours par moi-même. L'erreur des Rois coûte cher.—(*Il continue de lire.*) " Ce " n'étoit pas assez qu'une fraude impunie," (*d'une voix terrible*) impunie!..." engloutit le bien acquis " par le sang de ton père.—La haine d'un ma- " gistrat puissant & oppresseur—des frais pour " payer notre perte—ô mon fils !—l'existence, " l'honneur de ta mère, le chaume qui couvre " une noble famille, va lui être arraché avec igno- " minie. (*Il s'attendrit.*) Menacée du plus ac- " cablant décret, poursuivie peut-être jusque " dans la capitale,—j'y cours chercher des pro- " tecteurs à mes enfans, & un ami, un seul ami " qui se souvienne de leur père." (*Il essuie une larme de ses yeux.*) Qu'elle vienne à moi, je suis cet ami-là.

AUGUSTE (*parlant en songe & tendant les bras, dit à demi-voix.*)

Cent ducats ! (*plus haut*) cent ducats ! Ô ma mère ! le ciel nous les envoie.

LE ROI (*écoutant avec intérêt & se levant avec précipitation.*)

Oui, il te les envoie, pauvre & noble enfant. (*Il*

tire un rouleau de sa poche & le met dans celle d'Auguste.) Remettons-lui sa lettre : mon or ne la lui payeroit pas. (*L'enfant se réveille, & le Roi se hâte de s'éloigner en feignant de lire.*)

AUGUSTE.

Le Roi !—(*Il se lève avec effroi.*) Ah, mon Dieu !—(*Il est tremblant & n'ose lever les yeux. Le Roi qui l'a entendu, se doutant de son embarras, se détourne encore davantage. Auguste se permet de regarder du coin de l'œil, & voyant le Roi qui lit, il se rassure un peu.*) Il ne m'a pas vû. (*Il voit la lettre par terre, il la ramasse avec vivacité.*) Ah ! ma lettre ! (*Il la met sur son cœur.*)

LE ROI (*sans quitter les yeux de dessus sa lettre.*) Quelqu'un ! (*Auguste avance timidement.*) Qui a porté cette nuit mes dépêches ?

AUGUSTE.

Sire, c'est moi.

LE ROI (*adoucissant son ton naturel, qui cependant perce toujours.*) Et pourquoi ne te laisse t-on pas reposer ?

AUGUSTE.

Quelle bonté !

LE ROI.

Auguste, des soupçons s'élèvent ici contre toi. (*Auguste est atterré.*) Que fais-tu de ton argent ?

AUGUSTE (*avec le plus grand embarras.*) Sire—

LE ROI.

Te reproches-tu de l'avoir mal employé ?

AUGUSTE.

Non, Sire, Dieu m'en est témoin.

LE ROI.

Pourquoi donc tant de mystères ?

AUGUSTE.

Sire !—Votre Majesté—

LE ROI (*d'un air satisfait, à part.*)

Il n'avoue rien. (*Haut.*) Auguste, tu n'as plus de père. (*Il le regarde avec une extrême bonté.*)

AUGUSTE (*transporté, avec une confiance respectueuse.*)

Pardonnez-moi, Sire—

LE ROI (*avec la même bonté.*)

Achève.

AUGUSTE (*se précipitant aux pieds du Roi.*)

Ne suis-je pas un des sujets de votre Majesté ?

LE ROI (*après avoir fait relever Auguste.*)

Que fait ta mere ?

AUGUSTE.

Sire, elle bénit son Roi, & lui élève des serviteurs.

LE ROI (*avec attendrissement, mais d'un ton assez ferme.*)

Auguste, je veux la voir, ta mère—(*Il fait deux pas & retourne.*) Entends-tu ? je veux la voir. (*Le Roi sort.*)

AUGUSTE (*à genoux et les bras étendus vers le ciel avec enthousiasme.*)

Ô Dieu, qui lisez dans mon âme ! accordez-moi le bonheur de mon père—celui de mourir pour un tel maître.

SCÈNE V.

THÉODORE, CAROLINE, AUGUSTE, LA MÈRE. (*Théodore entre avec ces dames.*)

THÉODORE.

AUGUSTE !

LA MÈRE.

Mon fils !

CAROLINE.

Mon frère !

AUGUSTE.

Ma mère, grand Dieu ! ma chère Caroline ! (*Il se jette dans les bras de sa mère et de sa sœur.*)

THÉODORE.

Voilà mon ouvrage. (*Moment de silence.*)

LA MÈRE.

Reste, reste dans mes bras, mon fils.

THÉODORE.

Quel spectacle !

LA MÈRE (*à Théodore.*)

Monsieur ! que peut dire une mère à son fils qui la fait subsister ?

AUGUSTE (*au désespoir.*)

Que viens-je d'entendre ? Ô ma mère ! vous faites souffrir, vous faites mourir votre enfant. (*Théodore sort.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, AUGUSTE, LA MÈRE.

LA MÈRE.

C'EST en vain que tu m'imposes silence : ton cœur généreux craint les témoins, & le mien les désire & s'en honore.

AUGUSTE.

Vous vous abaissez, ma mère. Ah ! parlez-moi de ce que je vous dois. Grand Dieu, qui peut jamais payer une mère ?

LA MÈRE.

Un fils comme Auguste.

CAROLINE.

Un frère comme Auguste. (*Ils se jettent encore une fois dans les bras l'un de l'autre, et il se fait un moment de silence.*)

AUGUSTE.

Ma mère, ma sœur, que nos cœurs s'ouvrent à l'espérance. Le Roi—Ah ! si vous saviez...il m'a

parlé de vous, ma mère, il m'a répété deux fois avec une extrême bonté. " Je veux la voir, entends-tu ? je veux la voir." Il faut lui faire le récit de tous nos malheurs.

LA MÈRE.

Oui, mon fils, il faut l'instruire de tout. Nous avons été persécutés, nous avons tout perdu : mais nos cœurs, nos ennemis même n'ont pas un seul reproche à nous faire.

AUGUSTE.

Nos ennemis !—qu'ils tremblent.—Mais, ma mère, comme le regard du Roi, ce regard unique arrêteroit peut-être les expressions sur vos lèvres, mettez-vous à cette table, écrivez sans apprêt : votre sensibilité—voilà le style qu'il faut : parlez beaucoup de mon père, de vos enfans—rien de moi.

LA MÈRE (*l'interrompant.*)

Rien de toi, mon cher Auguste ?

AUGUSTE.

Oh ! non, rien, je vous en conjure : nommez ma sœur, mes pauvres frères : peignez-lui, comme sous notre humble toit nous entourions son image, comme de jeunes cœurs s'enflammoient à son grand nom—tout cela comme le vôtre l'inspirera. Le vôtre—entendez-vous, ma mère, & soyez sûre que chaque ligne, chaque mot iront droit au cœur du Monarque.

LA MÈRE.

Ah, mon fils ! le sentiment qui comble l'âme peut-il s'exprimer ?

AUGUSTE.

Tout est là, tout est prêt : prenez cette plume et écrivez, ma mère. (*Il lui donne la plume & lui baise la main.*) Le ciel guida toujours cette main maternelle. (*La mère s'assied & se met à écrire ; Auguste conduit doucement sa sœur au coin de la scène du côté opposé.*) Bonjour, ma chère Caroline. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vûs : suis-je toujours ton cher Auguste ?

CAROLINE.

Ah, toujours !

AUGUSTE.

Que font mes petits frères ? Pensiez-vous quelquefois à moi, comme je pensois à vous ?—

CAROLINE.

Quand nous recevions de tes nouvelles, si tu avois pu nous voir, mon cher Auguste, nous nous rassemblions tous ; maman les lisoit, nous écoutions, nous faisions vingt fois recommencer maman, & ce n'étoit jamais assez, ni pour nous, ni pour elle.

AUGUSTE.

Je faisois de même en recevant vos lettres.

CAROLINE.

Quel heureux temps, que celui où nous ne nous quittions jamais !

AUGUSTE.

Oui, ma chère Caroline. Te souvient-il de notre union fraternelle, de ces douces promenades du soir, autour de notre solitaire enclos ? Mais, à

propos de tout ce qui nous est cher, n'y a-t-il pas encore quelqu'un dont nous aurions à parler ?

CAROLINE (*en baissant les yeux.*)
Quelqu'un ?

LA MÈRE.
Ces chers enfans — ils s'aiment comme ils m'aiment.—Heureuse mère !

AUGUSTE.
Autrefois j'étois le confident de ma petite sœur.—Eh bien, donc ? tes grands yeux noirs, qu'on aime tant à voir...

CAROLINE (*avec embarras.*)
Eh bien, mon frère !

AUGUSTE (*avec malice.*)
Comment se porte mon ami Ferdinand ?

CAROLINE.
Nous sommes parties sans l'avoir vu.

AUGUSTE.
Cela a dû lui être bien sensible ?

CAROLINE.
A moi aussi, mon cher Auguste.

AUGUSTE.
Je parie que, dans ce moment-ci, il pense à nous.

CAROLINE.
C'est qu'il s'imagine que nous parlons de lui.

AUGUSTE.
Il t'aime toujours ?—Tu baisses encore les yeux !—est-ce qu'il n'en est rien ?

CAROLINE.

J'en serois bien fâchée—c'est un si honnête homme !

AUGUSTE.

Et qui mérite si bien le cœur de ma petite sœur !

CAROLINE.

Il le partage avec toi. Comment ne pas l'aimer ? il est si sensible, si compatissant !—Mon cher Auguste, le croirois-tu ? depuis nos malheurs, il est encore plus tendre, il m'aime encore davantage ; il veut tout sacrifier—

AUGUSTE.

Voilà comme agissent les bons cœurs.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, LA MÈRE.

THÉODORE.

AH, mon ami ! ah, Madame, quelle nouvelle ! je suis hors de moi.

AUGUSTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

LA MÈRE ET LA FILLE.

Comme il est saisi !

THÉODORE.

Ecoutez-moi, mais surtout promettez-moi d'être tranquilles : voici le fait. J'étois occupé dans cette pièce voisine à lire les papiers publics, lorsque tout à coup un grand bruit s'élève dans la rue. J'y vole : que vois-je ? une foule immense devant l'auberge de Madame—des gens de loi, tout leur sinistre cortège—au même instant, ces mots, *sentence*, *fuite*, *saisie*, frappent mon oreille. Les cruels vous poursuivent jusqu'ici.

AUGUSTE.

Juste ciel !

LA MÈRE.

Ô mes enfans !

CAROLINE.

Voilà mes pressentimens.

THÉODORE (*il frappe du pied d'impatience et il pleure.*)

Eh ! non, non. Si j'avois des malheurs à vous apprendre, serois-je si tranquille ?

CAROLINE.

Vous, tranquille ! eh, vous êtes en larmes.

THÉODORE.

Mais c'est votre faute, Mademoiselle, pourquoi pleurez-vous tous ?

AUGUSTE.

Écoutons, écoutons, ma chère.

THÉODORE.

Au milieu de cette troupe maudite, étoit notre brave hôtesse, qui crioit à tout le monde : " arrêtez, arrêtez, que faut-il à la justice, à l'in-

" justice ? de l'argent, des sûretés, toute ma " maison ? parlez, mon mari est instruit de tout." L'époux arrive, sa femme se jette dans ses bras, & lui crie: " Ô mon cher, mon bon ami, ne souffrez " pas qu'on outrage chez vous la veuve d'un " brave officier, qui ne vécut que pour nous dé- " fendre, qui mourut en nous défendant & dont les " enfans nous défendront encore ! payons, mon " ami, c'est une dette sacrée, payons, au nom de " la patrie."

AUGUSTE, LA MÈRE, CAROLINE.

Cœurs vertueux, cœurs sensibles !

THÉODORE.

Tout le monde est dans la consternation, & on attend, en tremblant, ce que va faire l'époux. " Je " dépose mille ducats, dit-il, & j'engage toute ma " fortune. Respectez la noblesse malheureuse, " & venez recevoir votre argent." Tous les yeux versent des pleurs, mille cris répètent " Vivent " les bons citoyens !" & soudain un nouveau bruit se fait entendre : on écoute : on regarde : on fait place. Arrive le père de l'État.

AUGUSTE.

Le Roi ?

THÉODORE.

Lui-même, il étoit déjà instruit.

AUGUSTE (*avec un cri de joie.*)

Ô ma mère !

THÉODORE.

Déjà l'iniquité est sans pouvoir, deux bons cœurs goûtent leur récompense, & vos bienfaiteurs, au milieu des acclamations, suivent le Monarque en ces lieux.

LA MÈRE *(en prenant l'écrit qu'elle avoit laissé sur la table.)*

Vérité ! tu vas approcher d'un Roi.

THÉODORE *(tirant Auguste à part.)*

Pour le coup, mon ami, je ne pouvois pas trouver une circonstance plus heureuse pour te forcer d'accepter mon argent. *(Il cherche son rouleau.)* Où est-il donc ?—Mais qu'est ce que j'en ai fait ? *(Il cherche encore.)* Je ne l'ai pas laissé sur cette table.

AUGUSTE.

Que cherches-tu donc ?

THÉODORE.

Mon rouleau.

LA MÈRE.

Quel rouleau ? *(On entend un grand mouvement derrière la scène.)*

AUGUSTE.

C'est le Roi.

LA MÈRE ET LA FILLE *(en courant çà & là.)*

Le Roi, le Roi !

AUGUSTE *(en poussant sa sœur.)*

Retire-toi, ma sœur—vous, ma mère, demeurez ; mais, pour Dieu, un peu de fermeté.

SCÈNE VIII.

LA MÈRE, LE ROI, AUGUSTE, SUITE DU ROI (*dans le fond.*)

LE ROI (*en entrant.*)

SI le foible eut toujours dû trembler & se voir accablé par le puissant, on n'auroit pas songé à faire des lois. Il n'y a point de foible, point de puissant où je règne. Mon pouvoir est pour les opprimés, & ma présence pour tous mes sujets. (*Il aperçoit la mère d'Auguste, qui s'incline profondément, il ôte son chapeau, le garde à la main, & s'avance vers elle. La suite reste dans le fond.*) Que désirez-vous, Madame ?

LA MÈRE (*tremblante.*)

Sire—votre Majesté—les ordres de votre Majesté—

AUGUSTE.

Sire, c'est ma mère.

LE ROI (*en la fixant.*)

Vous aviez un brave homme pour époux, Madame ; que puis-je faire pour sa famille ? (*La mère lui remet le placet, le Roi le prend avec bonté & y jette les yeux, en fronçant le sourcil.*) Vous avez perdu votre bien par une faillite ?

LA MÈRE (*Théodore est toujours à chercher son rouleau.*)

Oui, Sire.

LE ROI.

Le tribunal a déclaré votre débiteur insolvable ?

LA MÈRE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Qu'est-il devenu ?

LA MÈRE.

Il est dans l'opulence.

LE ROI (*d'un air terrible.*)

Qui est le misérable qui a jugé ?

LA MÈRE.

Sire, le même qui me condamne aujourd'hui à payer ce que je ne dois point.

LE ROI (*il marche avec agitation, & froissant le placet entre ses mains, il dit à un officier de sa suite.*)

Approchez—(*changeant d'avis, il dit brusquement à Auguste.*) Non, toi, écris. (*Il s'arrête un moment.*) Sont-ils mariés, ces gens-là ? (*L'inquiétude se lit sur tous les visages.*)

LA MÈRE.

Sire, ils ne le sont ni l'un ni l'autre.

LE ROI (*avec un mouvement de joie vivement marqué.*)

Écris—(*Auguste met un genou à terre auprès de la table ; regarde le Roi avec une contenance assurée, & attend ce qu'on va lui dicter.*) J'ordonne que tous les créanciers du faux négociant—(mets les noms) soient payés à l'instant, avec les intérêts des intérêts, en commençant l'opération par le capital du juge. (*Tous les assistans donnent*

des marques de joie.) Qu'on porte cet ordre au chef de la justice. (*Un officier le reçoit & part.*)

(*La mère et la fille, ainsi qu'Auguste, sortent leur mouchoir et essuient leurs larmes. Auguste en tirant le sien, laisse tomber un rouleau.*)

AUGUSTE.

Ô ma mère ! voilà de bonnes larmes.

THÉODORE (*étourdiment; voyant tomber le rouleau entre le Roi et Auguste.*)

Mon rouleau !

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI (*bas.*)

Son rouleau !

LE ROI.

Qu'est-ce ? (*Il se met devant Théodore qui veut ramasser le rouleau.*)

THÉODORE.

Sire—(*bas.*) Que dirai-je ? (*Haut, en balbutiant.*) Votre Majesté—(*bas à Auguste.*) Tu l'as donc trouvé, & tu ne me le dis pas—

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI.

Il a pris son rouleau. (*La mère pâlit.*)

AUGUSTE (*chancelant et tombant sur un genou.*)

Je me meurs.

LA MÈRE (*avec un cri, n'osant aller à son fils, de peur de manquer de respect au Roi.*)

Auguste, ô mon malheureux fils !

LE ROI (*à la mère.*)

Eh bien, eh bien, par respect pour moi, Madame, vous laissez mourir votre enfant. (*Il court*

à Auguste, le soutient et le relève avec la plus grande bonté.) Auguste, Auguste !

AUGUSTE *(revenant à lui.)*

Ô mon maître—ô mon Dieu tutélaire ! (*avec le cri de la vérité)* je suis innocent.

LE ROI *(avec attendrissement, et lui serrant la main.)*

Je le sais, mon ami.

THÉODORE (*au désespoir.*)

Étourdi que je suis !

LE ROI *(faisant relever Auguste, sur qui il pose une main protectrice.)*

Qui est-ce qui ose accuser cet enfant ?

THÉODORE (*tremblant.*)

Sire !—

LE ROI.

Que parliez-vous de rouleau ? (*Auguste lève sur le Roi un œil reconnoissant.)*

THÉODORE.

Sire !—

LE ROI (*brusquement.*)

Eh bien !

THÉODORE (*n'en pouvant plus.*)

Sire, j'en avois un, je l'avois offert à mon ami —il l'a refusé—je—je—

LE ROI (*plus brusquement encore.*)

Eh bien !

THÉ-

THÉODORE *(précipitamment.)*
Je l'ai mis dans sa poche.

LE ROI.
Vous l'avez mis dans sa poche ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE *(elle ouvre la porte avec violence, traverse & s'élance vers son frère.)*

MON frère, ma mère !...pardon, Sire—mais il s'agit de l'honneur de mon frère—le voilà, votre rouleau. C'est moi qui l'ai trouvé sur un fauteuil dans ce sallon : prenez, Monsieur, prenez votre argent, & n'exposez pas, ne perdez pas mon frère.

THÉODORE *(transporté, sans prendre le rouleau, s'adresse à toute la suite du Roi et surtout aux Pages.)*

Messieurs, vous l'entendez—Auguste est innocent. *(Au Roi.)* Grâce, Sire, grâce ! Mon ami étoit livré aux soupçons : je ne savois ce que je disois, ce que je faisois : je ne sentois que la peine de mon ami. Votre Majesté peut me faire punir : mais mon cœur vaudra toujours mieux que ma tête.

LE ROI (*en retenant un sourire.*)

Ceci s'examinera, Monsieur. (*Il se tourne vers Auguste.*)—Tantôt quand tu dormois sur cette chaise—(*Auguste baisse les yeux*) quel papier tenois-tu à la main ?

AUGUSTE.

La lettre de ma mère.

LE ROI (*avec bonté.*)

Si je l'avois lue, tu me le pardonnerois, je pense—quand on place si bien son argent, ce n'est pas trop d'un témoin—& pendant ton songe—ne croyois-tu pas que le ciel t'envoyoit cent ducats ?

AUGUSTE (*jetant un regard sur sa mère.*)

Ah, Sire !

LE ROI.

Eh bien, c'est moi qu'il a chargé de te les remettre : voilà, Messieurs, toute l'énigme. Les modestes vertus de cet enfant devroient servir d'exemple à ceux qui l'accusoient. (*Théodore court à son ami et l'embrasse.*) Faites venir ce brave homme & sa femme. (*A la mère.*) Combien avez-vous d'enfans, Madame ?

LA MÈRE.

Sire, cinq fils & une fille.

LE ROI.

J'aurai soin des vôtres. Je vois que vous leur parlez souvent de leur père—avez-vous fait un choix pour cette Demoiselle ? (*Théodore fait un pas en avant.*)

LA MÈRE.

Sire, son cœur avoit choisi, mais nos malheurs & le peu de fortune du futur—

LE ROI.

Qu'elle l'épouse & qu'il serve : le reste me regarde.

THÉODORE *(à part.)*

Adieu, mon mariage.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, PHLIPS ET SA FEMME.

LE ROI *(à Phlips et sa femme.)*

APPROCHEZ.—Venez, Madame : l'action que vous venez de faire ne me surprend pas, je sais que ce n'est pas la première.

PHLIPS ET SA FEMME.

Ah, Sire !

LE ROI.

Je vous confie tous les biens de mes maisons de charité—il faut un honnête homme pour remplir cette place, & personne ne la mérite mieux que vous. Théodore, je vous donne une Cornette dans mes Gendarmes. Auguste, je double ta pension, & mon frère t'accorde une Lieutenance

dans son régiment, tu es bon fils, tu seras brave comme ton père, & tes vertus te rendent dignes de servir sous un tel Général....(*à la mère*) adieu, Madame, je vous remercie d'être bonne mère. *(Il sort.)*

TOUT LE MONDE (*entoure le Roi en s'écriant.*)

Ah ! le bon Roi ! le grand Roi ! le bon Roi ! (*La suite du Roi sort avec lui.*)

FIN.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE.

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS.

Paroles de DUVAL, Musique par DELLA MARIA.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

BLINVAL, jeune Officier en prison au Château de Sorrento.

LE GOUVERNEUR du Château.

MURVILLE, Cousin de Madame Belmont.

GERMAIN, Domestique de Murville.

UN CAPORAL de la garde du Château.

UN VALET.

MADAME BELMONT, Veuve.

ROSINE, Fille de Madame Belmont.

La Scène est à Sorrento, près de Naples.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE.

Le Théâtre représente une salle proprement meublée ; au côté droit de la scène, à la première coulisse, est une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE (*seule.*)

TANDIS que maman est chez le Gouverneur, allons à la croisée du petit escalier ; j'entendrai peut-être chanter mon prisonnier du château. C'est bien mal à ce Gouverneur, de retenir en prison un si joli garçon !

SCÈNE II.

GERMAIN, ROSINE.

GERMAIN (*en dehors.*)

HOLÀ hé ! quelqu'un.

ROSINE.

Qui nous arrive ?

GERMAIN *(parlant dans la coulisse.)*

Apportez ma valise, prenez soin de mon cheval, & qu'on nous prépare à souper à tous les deux.

ROSINE.

Chez qui croyez-vous être ?

GERMAIN.

Chez Madame Belmont, veuve aimable, riche, qui a une fille, la perle du canton, dont je me fais gloire d'être l'humble serviteur.

ROSINE.

Et qui êtes-vous, Monsieur ?

GERMAIN.

L'ambassadeur de l'amour, le courrier de l'Hymen. Vous voyez en moi le fidèle valet du capinaine Murville, Germain, pour vous servir.

ROSINE.

Ah ! vous venez de la part de notre cousin Murville.—Je vais envoyer chercher ma mère, vous l'attendrez ici. (*A part.*) Profitons de ce dernier moment pour faire un tour à notre croisée. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

GERMAIN (*seul.*)

POURQUOI diable Monsieur de Murville m'a-t-il fait prendre les devants ? Qui le retient à Naples ? Oh ! je m'en doute, c'est l'emprisonnement de son ami Blinval, de cet étourdi, qui manquant à la subordination—l'affaire est très-grave ! Mais comme cet officier s'est toujours distingué, comme mon maître n'a point oublié qu'il lui sauva la vie dans la dernière bataille, il fera tout pour obtenir la liberté de cet imprudent jeune homme. Eh, mais, c'est dans ce pays qu'il est détenu ; il habite le château de Sorrento, si je pouvois le voir !—Oh ! les ordres sont trop sévères.

SCÈNE IV.

BLINVAL, GERMAIN.

BLINVAL.

(Il est en veste jaune à la houssarde, il a les cheveux retroussés & en désordre, la cravate nouée négligemment ; il est enfin dans ce désordre décent que l'on admet sur la scène.—Il arrive par la porte qui est à la première coulisse.)

CET appartement-ci vaut l'autre. Est-ce un

rêve ? (*Il fait le tour de l'appartement.*) Passer d'une prison dans un séjour enchanteur ! Je m'y perds.

GERMAIN (*sans voir Blinval.*)

Il est fou, étourdi ; mais il est aimable.

BLINVAL.

Qui pourroit jamais s'imaginer que cette maison agréable communique à la plus odieuse prison ?

GERMAIN.

Moi, je l'aime ce Monsieur Blinval ; il est gai !

BLINVAL.

Blinval ! qui m'appelle ?

DUO.

GERMAIN.

Ô ciel ! ma surprise est extrême.

BLINVAL.

Mais c'est lui, j'en suis certain.

GERMAIN.

C'est Monsieur Blinval lui-même !

BLINVAL.

C'est ce maraud de Germain !

GERMAIN.

Dites, par quelle aventure
Vous êtes dans la maison !
Je vous croyois, je le jure,
Dans une étroite prison.

BLINVAL.

Dis-moi par quelle aventure
Je suis dans cette maison ?
Le Gouverneur, je t'assure,
Me croit toujours en prison.

GERMAIN.

Je n'entends rien, je vous jure,
À ce singulier jargon.

BLINVAL.

Tu sauras mon aventure ;
Mais dis-moi vîte le nom
Des maîtres de la maison ?

GERMAIN.

Vous êtes chez une Dame,
Veuve d'un Monsieur Belmont ;
C'est une assez bonne femme,
On le dit dans ce canton.

BLINVAL.

Si tu connois la famille,
Dis-moi, sans perdre de temps,
N'a-t-elle pas une fille
Qui n'a pas plus de seize ans ?

GERMAIN.

Elle s'appelle Rosine
Et brille de mille attraits ;
Mais je vois à votre mine
Que vous avez vu ses traits.

BLINVAL.

Ô trop heureuse aventure !
En dépit de ma prison,

Je verrai, je te le jure,
La fille de la maison.

GERMAIN.

Quelle est donc cette aventure ?
Il devroit être en prison :
Je n'entends rien, je le jure,
À son singulier jargon.

GERMAIN.

Mais enfin contez-moi par quel prodige je vous trouve ici ?

BLINVAL.

Oh, c'est vraiment un prodige. Écoute : confiné dans une des salles basses de la grande tour, là, près du fossé, je vis un jour à une petite fenêtre de cette maison, une jeune fille ; elle avoit les yeux fixés sur moi ; son attention me flatta ; je lui témoignai ma reconnoissance, en improvisant quelques méchans couplets. Tous les jours nouveaux regards, nouvelles chansons. Sa vue, le désir de la liberté me rendirent ma prison insoutenable. Dans un de ces momens d'ennui, d'impatience, je brisai l'un des misérables meubles qui décorent ma triste demeure. Parmi ses débris, un papier frappe mes yeux, je l'ouvre, & je lis : *A l'infortuné qui me remplacera.*—" Si tu veux " ta liberté, me dit-on, elle est en ton pouvoir. J'ai " habité dix ans cette même chambre, l'honneur " m'y retenoit ; mais l'amour prit le soin d'adoucir " ma prison. Toi que les mêmes motifs ne peuvent " retenir, apprends qu'une secrète issue peut te con- " duire à la maison voisine."—Il m'indique alors les moyens de sortir, je lève sans beaucoup d'ef-

forts une dalle de pierre ; je descends, je parcours un étroit souterrain, je remonte bientôt, une porte se présente ; j'en presse le bouton, le ressort part, & je me trouve dans l'appartement voisin, sans savoir où je suis, ce que je ferai, ce que je dirai & comment tout cela finira.

GERMAIN.

Et c'est dans cette chambre que vous êtes arrivé ?

BLINVAL (*la montrant du doigt.*)

Celle-là même.—C'est une chambre à coucher.

GERMAIN (*allant à la porte & l'ouvrant.*)

Cette issue qui communique de cette chambre à votre prison, seroit-elle connue ?

BLINVAL.

Cela n'est pas probable.—Elle est masquée par une glace.

GERMAIN (*réfléchissant.*)

Ah ! c'est une femme qui par amour—en effet, j'ai entendu dire à votre ami Murville que Madame Belmont avoit acheté cette maison d'une jeune Dame.—La porte secrète, le souterrain—tout s'explique.—Mais qu'allez-vous devenir ? votre intention est-elle de vous dérober?

BLINVAL.

Aucunement.—Ainsi que mon prédécesseur, l'honneur me retient au château ; mais je veux comme lui que l'amour adoucisse les rigueurs de ma détention.

GERMAIN.

Et croyez-vous que Madame Belmont soit d'humeur ?—

BLINVAL.

Il est vrai qu'elle ne consentira jamais—mais toi, qui t'amène à Sorrento ?

GERMAIN.

Un mariage.—Votre ami Murville est le cousin de Madame Belmont. Depuis long-temps ils étoient divisés par un procès ; ils ont été obligés de s'écrire à ce sujet. Les premières lettres ont été froides, les secondes plus honnêtes ; dans les troisièmes, on a parlé d'arrangemens, d'amour ; ils sont convenus de terminer à l'amiable par un mariage de raison.

BLINVAL.

C'est charmant. Et quand doit-il arriver ?

GERMAIN.

Il ne m'a pas dit le jour ; j'e l'ai devancé pour des affaires particulières—

BLINVAL.

Et se sont-ils vus quelquefois ?

GERMAIN.

Jamais.

BLINVAL.

Ils ne se sont pas vus ! Je suis sauvé ; me voilà en pied dans la maison.

GERMAIN.

Que dites-vous donc ?

BLINVAL.

Tu ne m'entends pas ; afin de n'être pas chassé & resserré peut-être dans une étroite prison, je me fais passer pour Murville ; on m'accueille, on me reçoit, on me fête—

GERMAIN.

Et l'on vous épouse peut-être ?

BLINVAL.

Oh, je sais respecter les droits de l'amitié ; mais je verrai ma charmante inconnue, je lui parlerai ; enfin, je respirerai au moins quelque temps un air plus libre & plus pur.

GERMAIN.

(Il commence à faire nuit.)

Oui, l'on visitera votre prison, on ne trouvera personne, on découvrira l'issue—

BLINVAL.

On ne vient qu'une fois par jour m'apporter ma nourriture, & d'ici à demain midi—

GERMAIN.

Mais cette ruse peut-elle réussir ? Vêtu de la sorte, dans ce négligé de prison, pouvez-vous passer pour le Capitaine ?

BLINVAL.

Mon histoire est toute faite. J'ai été pillé par des voleurs, ils ne m'ont rien laissé.

GERMAIN.

Vous n'êtes jamais embarrassé, vous avez réponse à tout ; mais ma délicatesse—

BLINVAL.

Peut se payer. Cinquante louis pour le secret.

GERMAIN.

Et vous prenez tout sur votre compte ?

BLINVAL.

Sois tranquille.

GERMAIN.

Soit. Tout nous seconde. Les domestiques sont absens, ils sont allés chercher Madame Belmont ; on croira que pendant ce temps vous êtes arrivé ; mais on vient, c'est sûrement notre veuve ; attention, & commencez votre rôle.

SCÈNE V.

MADAME BELMONT, LES PRÉCÉDENS.

MME. BELMONT (*précédée d'un domestique qui porte des lumières ; il les met sur la table.*)

C'EST vous, sans doute, Messieurs, qui demandez à me parler.

GERMAIN.

Oui, Madame, c'est moi qui venois joyeusement vous annoncer l'arrivée de Monsieur Murville ; mais—ô ciel !—

MME. BELMONT.

Vous m'effrayez.—Lui seroit-il arrivé quelque accident ? parlez—

GERMAIN.

Hélas ! Monsieur, parlez vous-même, car je n'en ai pas le courage.

MME. BELMONT.

Quoi ! c'est vous, mon cousin ?—

BLINVAL

BLINVAL.

C'est moi-même, ma cousine ; mais vous voyez dans quel état !

MME. BELMONT.

Quel est donc ce malheur ?

BLINVAL.

L'amitié, l'amour, le désir, tout me pressoit d'arriver, lorsque des voleurs—

MME. BELMONT.

Des voleurs !—

BLINVAL.

Oui, des voleurs—m'ont arrêté à quelques lieues d'ici.

GERMAIN.

Quelques momens plus tard, je partageois son sort.

MME. BELMONT.

Des voleurs !—

TRIO.

BLINVAL.

Dans les détours du bois prochain,
Tantôt de mon coursier agile,
Je guidois le pas incertain :
L'amour me montroit votre asile
Et charmoit l'ennui du chemin.

MME. BELMONT (*riant.*)

L'amour lui montroit cet asile
Et charmoit l'ennui du chemin.

GERMAIN.

À mentir comme il est habile !
L'amour le guidoit en chemin.

BLINVAL.

Tout à coup à ma vue
Se montrent vingt brigands ;
Vingt glaives effrayans
Me ferment l'avenue.

MME. BELMONT.

Vingt glaives effrayans !
Que mon âme est émue !

GERMAIN.

Des verroux effrayans
Lui fermoient l'avenue.

BLINVAL.

Alors je les attends ;
Et soudain mon épée
Est de leur sang trempée.
En vain j'entends
Les juremens,
Les hurlemens
De ces brigands.

GERMAIN.

Ah, comme il ment !

BLINVAL.

Je me défends avec courage.
Pan, pan, pan, pan.

MME. BELMONT.

Ah, quelle affreuse image !
J'en tremble en ce moment.

GERMAIN.

Ah, quel affreux carnage
Il fait en ce moment !

BLINVAL.

Mais le nombre m'accable ;
Le crime est le plus fort :
La troupe impitoyable
Me laissant là pour mort,
Prend son butin coupable,
Et s'enfuit sans remord.
Si la céleste providence,
Pour notre hymen sauva mes jours,
À vos pieds, je promets d'avance
De les consacrer aux amours.

MME. BELMONT.

Si la céleste providence
A daigné conserver vos jours,
Elle a protégé l'innocence :
Ah ! c'est ce qu'elle fait toujours.

GERMAIN.

Je ris de cette confiance
Qu'elle apporte à tous ses discours ;
Mais, hélas, à son innocence
Elle ne croira pas toujours.

MME. BELMONT.

Quel accident fâcheux ! mais comment se fait-il que vous n'êtes point blessé ?

BLINVAL.

Ces misérables, après m'avoir terrassé, m'ont dépouillé. L'approche de quelques cavaliers les

a forcés de fuir. J'ai trouvé dans ces voyageurs des secours prompts ; & à quelque fatigue près, il ne me reste aucun souvenir de ma triste aventure.

MME. BELMONT (*à part.*)

Il est plus jeune que je ne croyois. (*Haut.*) Je prends bien de la part—

BLINVAL.

Je m'attendois à cette réception. Votre bonté—

MME. BELMONT.

Une dernière lettre a dû vous prouver l'estime particulière que je faisois de vous.

BLINVAL (*à part.*)

Ahi ! (*A Madame Belmont.*) Ne parlons pas de cela devant—Le plus pressé est, je crois, de trouver les moyens de m'avoir un habit décent ; car, en vérité, je n'ose me regarder ; j'ai l'air—

GERMAIN (*à part.*)

D'un échappé de prison.

MME. BELMONT.

Ce bourg est misérable, & il sera difficile— Mais je n'y songe pas : mon frère, à son dernier voyage, a laissé dans son appartement quelques habits.—S'ils pouvoient vous convenir—

BLINVAL.

Quels qu'ils soient, ils me conviendront.

MME. BELMONT (*à Germain.*)

Dites à ma fille qu'elle vous ouvre le cabinet bleu ; là, vous prendrez tout ce que vous jugerez convenable à votre maître. (*Germain sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME BELMONT, BLINVAL.

MME. BELMONT.

MAINTENANT que nous voilà seuls, nous pouvons parler de nos affaires.

BLINVAL.

Sans doute ; mais dans cet instant, je suis encore tout étourdi de mon aventure. Ces diables de voleurs m'ont dérangé la cervelle.

MME. BELMONT.

Je le conçois.

BLINVAL.

D'ici à quelques jours, je ne serois pas étonné de répondre tout de travers à vos questions.

MME. BELMONT.

Oh, elles se borneront à savoir si vous êtes d'avis d'envoyer une procuration au Notaire.

BLINVAL.

Oui—oui, c'est assez mon avis.

MME. BELMONT.

Vous consentez donc à garder la métairie.

BLINVAL.

La métairie ? Eh bien, oui ; gardons la métairie.—Je ne vois pas d'inconvénient à garder la métairie.

MME. BELMONT.

Mais alors, quels seront les avantages de ma fille? elle a des droits—

BLINVAL (*vivement.*)

Les plus grands : c'est un enfant si aimable ! sa physionomie est si tendre, si douce, si belle, si intéressante—

MME. BELMONT.

Quel transport ! & comment savez-vous tout cela ? vous ne l'avez pas encore vue.

BLINVAL (*à part.*)

Étourdi ! (*Haut.*) C'est d'après le portrait que Germain m'en a fait tantôt; mais si vous m'en croyez, cousine, nous laisserons-là notre procès.

MME. BELMONT.

Il n'est pas question du procès.

BLINVAL.

Ah, ce n'est donc pas du procès ?—Je-vous l'ai dit d'avance, j'ai la tête si frappée—

MME. BELMONT.

Eh bien, laissons cela.

BLINVAL (*d'un air tendre.*)

Parlons de nous : cela vaut beaucoup mieux.

MME. BELMONT.

J'y consens. D'ailleurs vos lettres marquées au coin de la sagesse, me permettent toute franchise. Sans nous être jamais vus, nous nous connoissons beaucoup ; quelque chose m'étonne de votre part.

BLINVAL.

Quoi donc ?

MME. BELMONT.

Je m'attendois, d'après vos lettres mêmes, à trouver dans mon cousin un homme mûr, un

homme de quarante ans au moins, & vous avez l'air tout jeune.

BLINVAL.

Il est vrai que je suis assez frais pour mon âge. Au reste, ce n'est pas un grand malheur.

Mme. BELMONT (*souriant.*)

Non. Cependant comme la raison & l'amitié ont plus de part à notre union que l'amour, je serois presque tentée de regarder votre jeunesse comme un défaut.

BLINVAL.

Comme un défaut ! toutes les femmes ne pensent pas comme vous.

Mme. BELMONT.

Écoutez :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage ;
Vieilles femmes, jeunes maris
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit point le papillon
Sur la fleur qui se décolore ;
Rose qui meurt cède au bouton,
Les baisers de l'amant de Flore.

Ce lien doit être plus doux
Pour un vieillard qu'amour enflamme ;
On voit souvent un vieil époux
Etre aimé d'une jeune femme.
L'homme à sa dernière saison
Par mille dons peut plaire encore :
Ne savons-nous pas que Titon
Rajeunit auprès de l'Aurore ?

BLINVAL.

Aux époux unis par le cœur,
Le temps fait blessure légère ;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore :
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN.

(Germain apporte une redingote brune.)

MADAME, je n'ai trouvé dans l'appartement que ce vêtement.

BLINVAL.

Je n'oserai me permettre—

MME. BELMONT.

Il le faut bien. Vous préparerez cet appartement, c'est celui de votre maître.

BLINVAL *(à part.)*

Ô bonheur ! c'est là qu'aboutit l'issue secrète—

MME. BELMONT.

Je vous laisse. Je vais prévenir ma fille de votre arrivée. Vous savez qu'un beau-père—

BLINVAL.

J'ose me flatter qu'elle ne verra pas son beau-père de très-mauvais œil.

MME. BELMONT.

Je vais l'engager à vous rendre ses devoirs.

BLINVAL *(riant.)*

Ah, ses devoirs ! vous me ferez plaisir. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

GERMAIN, BLINVAL.

BLINVAL (*devant la glace de l'appartement, se dispose à prendre l'habit & remet sa cravate.*)

ALLONS, Germain, vîte à ma toilette. Ne me trouves-tu pas maintenant un air plus posé, plus raisonnable ?

GERMAIN.

L'air raisonnable ! ah, Monsieur, vous ne l'aurez jamais.

BLINVAL.

Je veux pourtant devenir plus sensé.

GERMAIN.

Comment ferez-vous ?

BLINVAL.

Je me marierai. Il me faut faire une fin. Six mois de retraite forcée m'ont appris à réfléchir.

GERMAIN.

Il le falloit bien : vous n'aviez que cela à faire.

BLINVAL.

C'est à cette intéressante Rosine qui fut seule ma consolatrice, que je prétends offrir & ma main & mon cœur. Oh ! il est temps de s'amender.

RONDEAU.

Oui ! c'en est fait, je me marie ;
Je veux vivre comme un Caton :
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.
Par le mariage
Une fille sage
Peut dans mon ménage
M'offrir le bonheur.
Bientôt cette belle
Et douce & fidèle,
Sait fixer près d'elle
Mes pas & mon cœur.

Oh ! c'en est fait, &c. *(jusqu'au mot* raison.)
Chez moi tout prospère :
Cette épouse chère
Me rendra le père
D'aimables enfans.
Ma main les caresse ;
Bientôt leur jeunesse
Donne à ma vieillesse
Les plus doux instans.
Oh ! c'en est fait, je me marie ;
Je veux vivre comme un Caton :
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

GERMAIN.

Voilà de beaux projets ; mais en attendant cette réforme, combien comptez-vous rester dans la maison ?

BLINVAL.

Le plus long-temps que je pourrai. Le ciel seconde ma ruse ; car, tu le vois, on m'a donné l'appartement qui communique à la tour. Toutes les fois que ma présence y sera nécessaire, je m'enfermerai dans ma chambre ; je retournerai à ma prison ; j'en reviendrai, sans que personne, tant ici qu'au château, puisse jamais découvrir & la porte secrète & le souterrain qui m'y conduisent.

GERMAIN.

Mais, Monsieur de Murville arrivant, on connoîtra la supercherie, on me chassera, on vous emprisonnera.

BLINVAL.

Je ne risque rien, moi, mon sort ne peut pas devenir plus rigoureux ; & dussé-je ne passer qu'un jour dans cette maison agréable, dussé-je ne dire qu'un mot à l'aimable Rosine, c'est un instant de plaisir qui me paroît d'autant plus doux, que je le dérobe à mon mauvais destin.

GERMAIN.

Mais moi, qui suis en liberté, & qui, grâces au ciel, n'ai point de maîtresse, je risque fort, en servant vos projets, d'aller vous rejoindre en prison.

BLINVAL *(vivement.)*

J'en serois enchanté, tu me tiendrois compagnie.

GERMAIN.

Belle consolation ! Mais on vient ; c'est votre belle-fille.

BLINVAL.

Belle ! c'est le mot.

GERMAIN.

Vous n'avez plus besoin de moi. Vous voilà installé dans la maison ; moi, je vais m'installer dans l'office.

SCÈNE IX.

ROSINE, BLINVAL.

ROSINE.

VOICI celui qui doit être mon beau-père— Approchons.

BLINVAL.

Quelle sera sa surprise ! elle ne pourra jamais croire que je suis ce prisonnier—dont les romances—Elle m'a vu de si loin ? Tâchons de savoir d'abord si je suis aimé.

DUO.

ROSINE.

Ô ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

BLINVAL.

Qu'avez-vous donc, ma belle-fille ?

ROSINE (*à part.*)

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

BLINVAL.

J'ai peut-être un air de famille.

ROSINE.

Qui voit l'un, les voit tous les deux,

Doux effet de la ressemblance !
Mon cœur s'émeut en le voyant.

BLINVAL *(à part.)*

Tant de beauté, tant d'innocence,
Me rendront à jamais constant. *(Haut.)*
Aimerez-vous votre beau-père ?

ROSINE.

Je n'en sais rien, en vérité.
(*A part.*) Ah, que mon cœur est agité !

BLINVAL (*à part.*)

Comme son cœur est agité ! *(Il lui prend la main.)*

Mon bonheur sera de vous plaire :
Chère Rosine, je veux un jour
Être digne de votre amour.

ROSINE.

Je sens mon cœur qui palpite ;
Ses traits, sa voix, tout est là ;
Mais il bat encor plus vîte !
Je n'entends rien à tout cela.

BLINVAL.

Je sens mon cœur qui palpite
Quand je tiens cette main-là ;
Mais il bat encor plus vîte !
Je comprends fort bien tout cela.

ROSINE.

Si je ne l'avois pas vu ce matin à la fenêtre de sa prison, je crois—

BLINVAL *(à part.)*

Comme elle me regarde ! quel danger de lui avouer—Mais voici ma future—soyons prudens.

SCENE X.

MADAME BELMONT, LES PRÉCÉDENS.

MME. BELMONT.

JE viens vous prévenir, mon cousin, que nous avons ce soir un convive.

BLINVAL.

Et qui donc ?

MME. BELMONT.

Oh, un ami de la maison, le vieux Gouverneur du château.

BLINVAL.

Le Gouverneur !

MME. BELMONT.

Il vient de me faire dire qu'il viendroit souper avec nous sans façon. Il désire faire connoissance avec un militaire de votre mérite.

BLINVAL.

Comment ! le Gouverneur ! quel contre-temps !

MME. BELMONT (*à sa fille.*)

Cours donner des ordres, & fais en sorte que le souper soit digne de nos convives. (*Pendant cette petite scène, Rosine regarde Blinval avec attention. Sa mère est obligée, par un geste, de lui réitérer son ordre. Elle sort, en regardant toujours le jeune militaire.*)

ROSINE.

Oh, c'est étonnant : comme il lui ressemble ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

BLINVAL, MADAME BELMONT.

MME. BELMONT.

N'ÊTES-VOUS pas ravi de voir que, dès le premier jour de votre arrivée ?—

BLINVAL.

Oh, certainement ; on me fait beaucoup d'honneur ; mais dans ce moment, je suis tellement fatigué—vous sentez qu'après mon aventure—après avoir tenu tête à vingt brigands, on a besoin de repos.

MME. BELMONT.

Nous nous mettrons de bonne heure à table. Vous devez avoir de l'appétit ?

BLINVAL (*patelinant.*)

Tenez, j'aurois désiré souper seul avec vous ; là, en famille. Aux termes où nous sommes, sur le point d'être unis—un tiers gêne toujours. On ne peut pas se dire de ces choses—

MME. BELMONT (*riant.*)

Oh, nous aurons le temps de nous voir en tête-à-tête.

BLINVAL.

Il n'importe. Si nous voulons parler d'affaires—du procès—& puis—de notre métairie—

MME. BELMONT.

Oh, vous savez bien que votre tête affoiblie me défend—

BLINVAL.

Ahi !

MME. BELMONT.

Puisque ce souper vous déplaît tant, je vais écrire—mais il n'est plus temps, car le voici.

BLINVAL (*à part.*)

Tenons-nous ferme; le Gouverneur me connoît à peine : de la hardiesse, & je me tire d'affaire. (*Il se détourne et feint de lire des papiers.*)

SCÈNE XII.

LE GOUVERNEUR, LES PRÉCÉDENS.

LE GOUVERNEUR (*en habit bleu galonné, culotte noire, bas blancs, perruque blanche.*)

SALUT à l'aimable voisine.

MME. BELMONT.

Je ne vous attendois pas d'aussi bonne heure.

BLINVAL (*à part.*)

Recueillons-nous pour soutenir le choc.

LE GOUVERNEUR (*à Mad. Belmont.*)

Si j'étois le maître, je rendrois notre voisinage plus commode ; j'aurois bientôt détruit la barrière

rière qui nous sépare, & je ne serois pas obligé de faire un long détour. Mais la sûreté du Château exige—Dites-moi, ma voisine, est-ce là Monsieur Murville ?

MME. BELMONT.

C'est lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous me présenter à lui ? Il sera charmé de voir un vieux militaire qui a bien servi la patrie, & qui jouit gaiement des souvenirs de sa jeunesse.

MME. BELMONT.

Mon cousin, voilà Monsieur le Gouverneur—

BLINVAL.

Ah, pardon, j'étois distrait—

LE GOUVERNEUR.

C'est moi qui vous dérange & je suis fâché—(*Il passe du côté de Murville en le saluant ; il se relève, le fixe et s'arrête étonné.*) Mais—ah !—je—c'est singulier !—C'est là Monsieur de Murville ?

MME. BELMONT.

Sans doute.

LE GOUVERNEUR.

Ah, mon Dieu ! je n'en reviens pas.

BLINVAL (*à part.*)

Voilà le moment critique.

LE GOUVERNEUR (*à part.*)

Oh, si je n'étois pas sûr que je le tiens sous la clef—

BLINVAL.

Par quelle raison, Monsieur, me fixez-vous de la sorte ?

MME. BELMONT.

En effet, Gouverneur, je suis étonné—

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, ma chère voisine, mais c'est que Monsieur me rappelle les traits d'un Officier que j'ai peu vu à la vérité, mais me les rappellent tellement—Ah ! ah ! ah ! qui ne s'y tromperoit pas ? ah ! ah ! ah !

BLINVAL.

Et cet Officier ?—

LE GOUVERNEUR *(d'un ton sérieux.)*

Est, au moment où je vous parle, entre quatre gros murs, là—à deux pas de nous, dans la grande tour. Oh, si celui-là s'évade jamais, je le lui pardonne de bon cœur.

BLINVAL (*à part.*)

Je me souviendrai de la promesse.

MME. BELMONT.

Vous le traitez bien sévèrement.

LE GOUVERNEUR.

Mes ordres l'exigent. Mais, au reste, je tâche d'adoucir sa situation, j'obéis ponctuellement ; mais comme on ne m'a jamais défendu d'être humain, je m'acquitte de ce devoir autant que je le puis ; c'est le beau côté de mon emploi.

MME. BELMONT.

Et quel est le nom de votre prisonnier ?

LE GOUVERNEUR.

Blinval—un jeune militaire, à peu près de l'âge de Monsieur.

BLINVAL.

Blinval ! je le connois ; nous servons dans le même corps.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, n'est-il pas vrai que vous vous ressemblez ?

BLINVAL.

Oh, beaucoup. Au régiment, on nous prenoit toujours pour les deux frères.

LE GOUVERNEUR.

Je le crois. Cependant vous êtes mieux ; vous avez l'air plus raisonnable, vous ; l'autre, au contraire, est un étourdi, je le crois même un peu fat.

BLINVAL.

Ah, vous croyez—

LE GOUVERNEUR.

Ne parlons pas de cela. Je ne dois pas en dire de mal—il est malheureux, il le sera peut-être un jour davantage.

BLINVAL.

Quoi ! vous pensez que son affaire—

LE GOUVERNEUR.

Cela ne s'arrangera pas.

MME. BELMONT.

Tant pis !

BLINVAL.

Oh, tant pis en effet, car j'ai pour lui beaucoup d'attachement.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu, puisque vous êtes son ami, il me vient une idée qui vous fera plaisir, ainsi qu'à lui.

MME. BELMONT.

Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR.

Il faudra me garder le secret, car je risque de me compromettre par ce que je vais faire.

BLINVAL.

Quel est votre projet ?

LE GOUVERNEUR.

De vous faire souper ce soir avec votre ami Blinval : hein !—

BLINVAL.

Moi !

MME. BELMONT.

L'idée est bonne, & je vous en remercie pour mon cousin.

BLINVAL.

Quoi ! vous voulez—?

LE GOUVERNEUR (*lui prenant la main.*)

C'est une preuve d'estime que je veux vous donner.

BLINVAL (*embarrassé.*)

Vous êtes bien bon.—(*A part.*) Quel embarras ! (*Haut.*) Mais il m'est impossible de voir ce Blinval dont vous parlez ! nous avons eu ensemble une querelle violente—

LE GOUVERNEUR.

Bah ! pour quelque amourette, je gage ? Je raccommoderai tout cela.

BLINVAL.

Non, Monsieur, il m'est impossible—

LE GOUVERNEUR.

Oh ! vous avez beau dire ; d'ailleurs je serai bien aise de voir si cette ressemblance est aussi parfaite que je le soupçonne. Allons, vous le verrez, c'est une chose décidée.

BLINVAL.

Non, je ne consentirai jamais.

DUO.

LE GOUVERNEUR.

Faut-il pour une bagatelle,
Dans Blinval voir un ennemi :
Médiateur de la querelle,
Je prétends vous rendre un ami.

BLINVAL.

Non, c'est un fat, un étourdi,
Je ne veux point le voir ici.

LE GOUVERNEUR.

Comme vous, tantôt je l'ai dit :
Oui, c'est un fat, un étourdi ;
Mais vous allez, grâce à mon zèle,
Tous deux vous embrasser ici.
(*A Madame Belmont.*)
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Mon projet n'est-il pas bon ?

BLINVAL.

Non, non, non, non.

LE GOUVERNEUR.

Je vois que Monsieur badine,
Mais bientôt j'aurai raison.

Allons, je vais de ce pas
Chercher notre militaire.
(*A Blinval qui veut le retenir.*)
Oh ! ne me retenez pas,
Je veux terminer l'affaire ;
Laissez, laissez-moi donc faire.

BLINVAL.

Ah, bon Dieu ! quel embarras !

LE GOUVERNEUR (*à Madame Belmont.*)

C'est une bonne aventure,
Ce souper sera plaisant ;
Oh, je ris de la figure
Qu'ils vont faire en se voyant.

BLINVAL.

J'enrage de la figure
Que je fais dans cet instant.

LE GOUVERNEUR (*sortant.*)

Adieu : je vous rejoins dans six minutes.

BLINVAL.

Non, je ne souffrirai pas.

SCÈNE XIII.

MADAME BELMONT, BLINVAL.

MME. BELMONT.

IL est déjà bien loin.

BLINVAL (*à part.*)

Je n'ai qu'un seul parti à prendre, retournons à ma prison.

MME. BELMONT.

Cela fera bien plaisir à cet infortuné Blinval—

BLINVAL (*avec une colère feinte.*)

Blinval ! ne m'en parlez pas : son nom seul me met en colère ; mais comme je ne puis l'empêcher de venir chez vous, je sais ce qu'il me reste à faire ; je me retire.

MME. BELMONT.

Quoi ! vous voulez nous fuir ?

BLINVAL.

Madame, ne me retenez pas, je suis dans une fureur !—(*A part.*) Eh, vîte par le souterrain. (*Haut.*) Il arriveroit quelque sanglante catastrophe; le plus prudent est d'aller me coucher. Je vous souhaite bien le bon soir. (*Il prend un flambeau ; il entre vivement dans sa chambre, où il s'enferme.*)

SCÈNE XIV.

MADAME BELMONT (*seule.*)

QUEL emportement ! quels éclats indécens ! Je croyois trouver dans Monsieur de Murville plus de complaisance, plus de politesse. Ne pas savoir se prêter à une intention louable, me ré-

pondre avec colère, sortir brusquement! ah! mon cousin, ce n'est pas là ce que m'annonçoient vos lettres; que votre conduite est différente de votre style! mais je ne suis pas encore votre épouse. Si l'intérêt de ma fille, le désir de voir finir un procès éternel, m'ont fait consentir à vous donner la main, ce ne sera qu'autant que j'aurai l'espoir de trouver le bonheur dans une telle union.

SCÈNE XV.

ROSINE, MADAME BELMONT.

ROSINE.

TE voilà bien seule, maman; qu'as-tu donc fait de ta compagnie?

MME. BELMONT.

Monsieur Murville s'est retiré dans son appartement.

ROSINE.

Il est donc indisposé?—ah, tant pis!

MME. BELMONT.

Non, il se porte bien, mais il a trouvé plus commode d'aller se coucher.

ROSINE.

Mais cela n'est pas trop galant pour une homme qui désire être ton époux.

MME. BELMONT.

Il ne l'est pas encore—

ROSINE.

Ainsi tous mes préparatifs pour le souper sont inutiles ?

MME. BELMONT.

Une autre personne le remplace. Le Gouverneur a cru trouver de la ressemblance entre Monsieur Murville & l'un des prisonniers, & il a conçu l'idée bizarre de les réunir.

ROSINE *(vivement.)*

Quoi ! ce prisonnier que—oh, ils se ressemblent vraiment, c'est à s'y méprendre !

MME. BELMONT.

Et comment sais-tu qu'ils se ressemblent ?

ROSINE *(embarrassée.)*

Oh, c'est que—j'ai entendu dire—ah ! tenez, maman, je vais vous avouer tout : car aussi bien je ne peux pas mentir.

MME. BELMONT.

D'où connois-tu donc ce militaire ?

ROSINE.

Tous les jours, je le vois de la fenêtre du petit escalier ; là, je l'entends aussi chanter. Ses romances expriment ses peines ; il regrette sa liberté, il se plaint que tout l'abandonne dans la nature ; & moi, par compassion, je l'abandonne le moins que je puis.

MME. BELMONT.

Ta naïveté me touche ; loin de te blâmer de ta pitié en faveur d'un infortuné, je t'en sais gré ;

mais il faut qu'elle ait des bornes. Plaindre ce jeune homme est ton devoir ; l'aimer, seroit une imprudence.

ROSINE (*vivement.*)

Oh, je ne l'aime pas, maman ; (*tendrement*) mais je le plains beaucoup.

ROMANCE.

Lorsque dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur ;
Mon cœur guidé par la nature,
Doit compatir à son malheur.
Si j'entends sa plainte touchante.
Je reste triste tout le jour—
(*La mère fait un mouvement.*)
Maman, ne sois pas mécontente ;
La pitié n'est pas de l'amour.

Quand à la fenêtre discrète,
J'écoute ses plaintifs accens,
D'intérêt ma bouche est muette ;
Je crois toujours que je l'entends.
Je resterois là quand il chante
Toute la nuit & tout le jour—
Maman, ne sois pas mécontente ;
La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour, sa romance étoit tendre,
Elle enchanta tous mes esprits.
Je ne cherchai point à l'apprendre ;
Et sans le vouloir, je l'appris.
Depuis ce temps-là, je la chante,
Je la répète nuit & jour—

MME. BELMONT (*en hochant la tête.*)
Nuit & jour !

Maman, ne sois pas mécontente ;
La pitié n'est pas de l'amour.

SCÈNE XVI.

LE GOUVERNEUR, BLINVAL, LES PRÉCÉDENS.

BLINVAL, *en entrant.*—(*Il a l'uniforme d'Officier de chasseurs ; il est sans épée.*)

JE suis encore tout étourdi de ma prison !

ROSINE.

C'est lui-même !

MME. BELMONT.

Oh, il ressemble vraiment—

ROSINE.

Je vous l'avois bien dit.

LE GOUVERNEUR.

Ma chère voisine, je vous présente un vertueux Cénobite, qui a renoncé au moins pour quelque temps aux vanités de ce monde.

MME. BELMONT.

Il auroit pu choisir un hermitage plus agréable.

BLINVAL (*pendant toute cette scène, a un ton doux & sensible.*)

C'est sous les auspices de mon Gouverneur, que j'ose prendre la liberté de me présenter à vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Finissons tous ces complimens. Profitez du bon temps, jeune homme ; oubliez pour un moment vos chagrins, & ne songez qu'à rire.

BLINVAL.

On a bientôt oublié ses peines à la vue d'aussi doux objets.

ROSINE.

N'est-il pas vrai, maman, qu'il est aimable ?

LE GOUVERNEUR.

Mais je ne vois point Monsieur Murville ! se refuse-t-il encore à revoir son ami ?

BLINVAL.

J'espère qu'une querelle de jeunesse ne me fera point perdre son amitié.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc, tous les jours, parmi les militaires, il s'élève de ces petites divisions, mais ils se raccommodent le verre à la main ; nous ferons de même. Si vous avez tort, il vous grondera, nous vous gronderons, vous l'embrasserez & tout s'arrangera.

MME. BELMONT.

Je crains bien que vous ne puissiez pas réussir dans votre entreprise.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc ?

MME. BELMONT.

Il refuse absolument de se trouver avec Monsieur.

BLINVAL (*avec l'expression feinte d'une grande douleur.*)

Ah, bon Dieu !

MME. BELMONT.

J'ai voulu vainement calmer ses transports ; il s'est retiré furieux dans son appartement, il s'y est même renfermé.

ROSINE.

Oh, notre cher cousin ne me paroît pas avoir un trop bon caractère.

BLINVAL.

Que vous m'affligez ! j'espérois que le temps, mon infortune, le respect qu'on doit à de pareils médiateurs, auroient pu calmer sa répugnance à me voir. Ah, s'il est vrai que j'aie quelques torts envers lui, je suis prêt à les expier par les excuses les plus sincères & l'aveu même de mes fautes.

ROSINE (*à part.*)

Bon jeune homme! il m'attendrit. (*Haut : étourdiment d'abord, ensuite d'une voix timide.*) Mon Dieu ! Monsieur, que vous devez vous ennuyer dans cette vilaine tour !

BLINVAL (*la fixant avec tendresse.*)

Ma captivité me paroît quelquefois supportable ; il est des momens où l'imagination m'offre des objets si agréables !

ROSINE (*à part.*)

C'est moi qui suis l'objet agréable.

LE GOUVERNEUR (*à Madame Belmont.*)

Et vous dites qu'il s'est retiré dans son appartement ? cela me contrarie, je ne le cache pas.— J'aurois voulu juger du plus ou du moins de ressemblance.

MME. BELMONT (*souriant.*)

Oh, Monsieur me paroît beaucoup plus jeune.

ROSINE.

Il a la voix bien plus douce.

LE GOUVERNEUR.

Et il est plus grand au moins d'un bon pouce; mais il nous seroit si facile de décider la chose ! Indiquez-moi son appartement, et je vais—

MME. BELMONT.

Voilà la porte.

LE GOUVERNEUR.

Blinval, secondez-moi ; assiégeons-le. Morbleu, nous le forcerons peut-être à la capitulation.

QUATUOR.

LE GOUVERNEUR.

Frappons ! oui, frappons à sa porte.
Répondez-nous, répondez-nous.

ROSINE, LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT.

Enfin il faudra bien qu'il sorte,
S'il ne veut pas nous fâcher tous.

BLINVAL.

Moi, je doute beaucoup qu'il sorte ;
Là-dessus, j'en sais plus que vous.

LE GOUVERNEUR, Mme. BELMONT.

Ah ! Monsieur, parlez-lui, de grâce,
Avouez vos torts envers lui ;
Alors il faudra, quoiqu'il fasse,
Qu'il vous les pardonne aujourd'hui.

BLINVAL.

Vous le voulez, je veux vous plaire.
Vous verrez qu'il me dira *non*.
Murville est un bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

LE GOUVERNEUR, ROSINE, MADAME BELMONT.

Mais voyez ce bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

BLINVAL (*auprès de la porte.*)

Ah, ne sois point inexorable ;
Blinval implore son ami—
Si je fus un instant coupable,
Dois-je en être toujours puni ?

TOUS.

S'il ne fut qu'un instant coupable,
Doit-il être toujours puni ?

BLINVAL *(à part.)*

Le tour est vraiment admirable ;
Mais comment finira ceci ?

LE GOUVERNEUR.

Amis, il faut faire silence;
J'entends, je crois, qu'il nous répond.

TOUS.

Silence ! on croit qu'il nous répond.

BLINVAL (*à part.*)

On s'imagine qu'il répond.

TOUS.

Silence !

(Après un instant de grand silence.)

BLINVAL.

O ciel ! il a dit *non.*

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous croyez qu'il a dit *non?*

Mme. BELMONT.

Quoi ! vous croyez qu'il a dit *non?*

ROSINE.

Je n'ai point entendu le *non.*

BLINVAL.

Oh, renoncez à sa clémence,
Je suis certain qu'il a dit *non.*

LE GOUVERNEUR.

C'est là ce Murville aimable
Que l'on m'avoit tant vanté ?
Par ma foi, qu'il aille au diable !
Laissons-là cet entêté.

BLINVAL.

Oh, Murville est fort aimable,
Vous en seriez enchanté ;
Vraiment, c'est un très-bon diable,
Quand il n'est pas entêté.

MME. POURSUITE.

Monsieur, vous connoissez mes procédés vis-à-vis de mon mari, & tout le monde sait que je suis une honnête femme.

L'AVOCAT (*chante.*)

Je n'en crois,
Je n'en crois rien.

MME. POURSUITE.

Comment, Monsieur, en douteriez-vous ?

L'AVOCAT.

Non, non, Madame, continuez.

MME. POURSUITE.

Pendant dix ans que j'ai été avec mon mari, j'a ieu dix enfans, dont il m'en reste quatre ; & tous les quatre sont bien de lui assurément. Cependant—

L'AVOCAT (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

MME. POURSUITE.

Monsieur, vous m'insultez.

L'AVOCAT.

Moi, comment donc ?

MME. POURSUITE.

Quoi, Monsieur, à tout ce que je vous dis, vous répondez toujours, je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Eh non, Madame, encore une fois, ce n'est

pas à vous. Ce sont des notes que je fais à un mémoire.

Mme. POURSUITE.

Des notes, des notes ! faites-en plutôt à ce que je vous dis.

L'AVOCAT.

Ne vous inquiétez pas, continuez, je vous prie.

Mme. POURSUITE.

Eh bien, Monsieur, mon mari est mort, & mes coquins d'enfans m'accusent aujourd'hui de l'avoir laissé mourir faute de secours.

L'AVOCAT *(chante.)*

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUITE.

Ah ! vraiment, Monsieur, vous avez bien raison de n'en rien croire. Le pauvre cher homme ! tout le monde sait que je l'aimois si tendrement !

L'AVOCAT (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUITE.

Cela est pourtant bien vrai, Monsieur.

L'AVOCAT (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUITE.

Mais, Monsieur, vous moquez-vous de moi ? l'on n'a jamais traité une honnête femme comme vous faites.

L'AVOCAT (*chante.*)
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUITE (*se levant en colère.*)
Je m'en plaindrai.

L'AVOCAT.
Plaignez-vous, oui, ce sera fort bien.

Mme. POURSUITE.
C'est indigne à vous, une pauvre veuve—oui, Monsieur, vous me rendrez tous mes papiers, vous ne plaiderez plus pour moi.

L'AVOCAT.
Tout comme il vous plaîra, Madame.

Mme. POURSUITE.
Oh, sans doute, il n'y a pas à dire à cela : je n'en crois rien. Allons, rendez-moi sur le champ toutes les pièces de mes procès.

L'AVOCAT.
Ah ! pour le moment, Madame, tout cela est en désordre, mais je les chercherai, & je vous les renverrai.

Mme. POURSUITE.
En désordre ! qu'est-ce à dire, Monsieur ? quand je vous ai remis mes pièces, elles étoient en bon état—je les veux de même.

L'AVOCAT (*chantant.*)
Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

MME. POURSUITE (*indignée.*)

Ah ! c'est affreux, je suis outrée de colère, j'étouffe : vous êtes un monstre, Monsieur, je m'en vais me plaindre contre vous & faire dresser une requête pour vous faire interdire, & si l'on ne me rend pas justice, j'irai moi-même à l'audience & je vous arracherai les yeux, je mordrai les avocats, j'égratignerai les juges, j'étranglerai le premier président, & je mettrai le feu à la grand-chambre. (*Elle s'en va.*)

L'AVOCAT (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

SCÈNE XI.

L'AVOCAT (*seul.*)

PESTE soit de la vieille folle ! j'ai pensé ne pas trouver mon dernier vers. Heureusement j'en suis quitte, & ma chanson est achevée. Je vais la montrer à Dupré, & nous la porterons chez la Baronne de Vouistival pour ce soir, elle sera mon pis-aller. Ah ! justement, voici Dupré.

SCÈNE XII.

DUPRÉ, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

PARBLEU, tu reviens bien tard ; voilà onze heures, je ne t'attendois plus.

DUPRÉ.

Ma foi, mon ami, j'ai essuyé un rude assaut par rapport à toi—lorsque j'ai annoncé ta désertion, tout le monde s'est déchaîné contre toi ; j'ai eu mille peines à me retirer de leurs mains. Ah, ne t'y présente pas davantage, tu y serois mal reçu.

L'AVOCAT.

Voici de quoi faire ma paix, écoute cela.

DUPRÉ.

Mais ce bal, où tu devois me mener—partons-nous ?

L'AVOCAT.

Non, j'ai changé d'avis.

DUPRÉ.

Encore changé ! tu es diablement inconstant !

L'AVOCAT.

Ce n'est pas inconstance, c'est raison. C'étoit chez Madame Douci que je voulois te mener, j'ai réfléchi qu'elle étoit ennemie de Madame de Vouistival & que ce seroit risquer de te brouiller avec elle.

DUPRÉ.

Oui, cela est vrai.

L'AVOCAT.

Mais voici une occasion de faire ta cour à la Baronne & de me raccommoder moi-même. Je viens de faire deux couplets sur Madame Douci, nous allons les porter à la Baronne.

DUPRÉ.

Et pourquoi fais-tu des couplets sur Madame Douci ? tu étois si prévenu en sa faveur ?

L'AVOCAT.

Oh, c'est une petite méchanceté sans conséquence—d'ailleurs elle est dédaigneuse, elle prend quelquefois une certain ton avec les gens : il est bon de la corriger un peu. Écoute. (*Il chante.*)

Chez Douci, tout plaît, tout engage,
On dit qu'elle sait tout charmer ;

DUPRÉ.

Appelle-tu cela de la méchanceté ?

L'AVOCAT.

Écoute, écoute. (*Il chante.*)
Qu'on ne peut la voir sans l'aimer,
Qu'il est doux de lui rendre hommage ;

DUPRÉ.

Si c'est comme cela que tu la corriges—

L'AVOCAT.

Attends, attends. (*Il chante.*)
Que l'adorer est le vrai bien ;

DUPRÉ.

Mais crois-tu faire plaisir à la Baronne, en lui chantant cela ?

L'AVOCAT.

Sans doute. Écoute donc la finale—on dit, tu vois bien (*il chante*)

Que l'adorer est le vrai bien;

Mais moi, (*il chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

DUPRÉ.

Ah, fort bien, je comprends maintenant.

L'AVOCAT.

Y es-tu ?

DUPRÉ.

Oui, oui, diable ! cela me paroît bien méchant.

L'AVOCAT.

Ah, délicieux : écoute l'autre couplet.

DUPRÉ.

Mais pourquoi diable as-tu fait cela contre elle ?

L'AVOCAT.

Bon, bon, c'est une petite saillie. Écoute, c'est toujours, on dit : vois-tu ? (*Il chante.*)

Qu'elle est modeste, douce & sage,
Et qu'elle inspire la gaîté;
Et que de la félicité
Tout en elle montre l'image ;
Mais qu'elle craint un doux lien ;

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

DUPRÉ *(pendant que l'Avocat chante, a trouvé sur la table la lettre de Duval ouverte & l'a lue; il dit ensuite à part.)*

Ah, je ne m'étonne pas : voilà le motif ; mon homme est congédié.

L'AVOCAT.

Hem ! qu'en dis-tu ?

DUPRÉ.

Ah, c'est trop plaisant.

L'AVOCAT.

La Baronne sera charmée de cela. Est-il vrai ?

DUPRÉ.

Mais non, je ne crois pas : elle est bonne femme, la Baronne : elle aime le jeu, la table : mais elle n'aime pas à faire de la peine à personne.

L'AVOCAT.

Comment ! nous ne lui porterons pas cela ?

DUPRÉ.

Non : cela ne prendroit pas avec elle. Crois-moi, déchire tes couplets. Tôt ou tard, on t'en sauroit l'auteur, & cela tourneroit à mal—va plutôt souper chez Madame Douci. On t'attend là; n'est-il pas vrai ?

L'AVOCAT.

Assurément; je ne lui manquois que par rapport à toi & à la Baronne.

DUPRÉ (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Hein ! qu'est-ce que tu dis ?

DUPRÉ.

Je pense à ta chanson, le refrain m'en paroît plaisant.

L'AVOCAT.

Mme. Douci seroit très-flattée de m'avoir. Elle sait que j'ai le choix de vingt maisons où je suis désiré.

DUPRÉ (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Mais tu me persifles, je crois ; tu fais le mauvais plaisant ?

DUPRÈ.

Moi ! non, du tout— Eh bien, à quoi te détermines-tu ?

L'AVOCAT.

Eh bien, mène-moi chez la Baronne ; nous nous raccommoderons en soupant.

DUPRÉ (*chante.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

L'AVOCAT.

Ah ça ! finiras-tu ta chanson à présent ? que diable est-ce que cela veut dire ?

DUPRÉ.

Écoute, mon cher ami, je n'ai rien de caché pour toi, il faut que je te mette au fait.

L'AVOCAT.

Qu'y auroit-il de nouveau ?

DUPRÉ.

Comme on est convaincu, que tu as le choix de vingt soupers, tous meilleurs les uns que les autres, on n'a pas été étonné, lorsque j'ai dit que tu n'irois pas chez la Baronne ; mais tout le monde en a été extrêmement chagrin, & pour calmer un peu le déséspoir où les a jetés la nouvelle de ta désertion, on s'est mis à table une heure plutôt qu'à l'ordinaire ; on a mangé comme des perdus : on m'a même forcé d'en faire autant & l'on ne m'a laissé aller qu'après m'avoir mis en état de ne pouvoir plus revenir souper avec toi.

L'AVOCAT.

Comment, tu as donc soupé aussi ?

DUPRÉ.

Moi, mon ami, comme un crevé : mais ce n'est pas ma faute ; mets-toi à ma place, on m'a violenté. La bonne chère, la compagnie, l'occasion —le vin de Champagne—comme je l'ai regretté ! —ah ! je te dis, tu en aurois fait autant.

L'AVOCAT.

Le diable t'emporte—& moi, qui ai la complaisance de t'attendre.

DUPRÉ.

Va, va, console-toi, mon cher, tu n'es pas à plaindre. Avec les connoissances que tu as, tu ne saurois manquer de souper. Adieu, puisque le bal que tu m'avois promis n'a pas lieu, je vais retrouver ma Baronne, & finir la fête avec hon-

neur—une autre fois pourtant, ne sois pas si leste à faire déprier les gens, ou crois-moi, munis-toi de meilleurs passeports que celui-ci. (*Il lui montre la lettre de Duval & s'en va en chantant sur le même refrain.*)

Tu feras bien,
Tu feras bien.

SCÈNE XIII.

L'AVOCAT (*seul.*)

QUE diable veut-il dire ?— Ah ! morbleu, voilà l'histoire. Le drôle a lu la lettre de Duval & mon congé de chez Madame Douci— ah ! parbleu, je ne m'en inquiète guère. Le plus court est d'en rire.

SCÈNE DERNIÈRE.

L'AVOCAT, ANDRÉ (*habillé & un flambeau à la main.*)

L'AVOCAT.

EH bien, que veux-tu comme cela ?

ANDRÉ.

Monsieur, je me suis habillé, comme vous

m'avez dit, & me voilà prêt pour vous aller servir à table.

L'AVOCAT.

Ah ! c'est bien—éteins ton flambeau. Va & ôte ton habit, je ne sortirai pas.

ANDRÉ.

Est-ce que Monsieur ne soupera pas aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Si fait, parbleu, je souperai ; je n'ai jamais eu tant d'appétit. Va-t-en chez le traiteur me chercher à manger.

ANDRÉ.

Ah ! Monsieur n'y pense pas. Il est plus de minuit ; les traiteurs sont fermés.

L'AVOCAT.

Eh bien, c'est égal. N'y a-t-il pas ici quelque chose ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, rien du tout.

L'AVOCAT.

Comment, rien—& ce poulet qui restoit hier au soir ?

ANDRÉ.

Ah ! Monsieur, de ces chaleurs-ci tout se gâte —& puis vous m'avez dit que vous ne souperiez pas ici.

L'AVOCAT.

Eh bien, après !

ANDRÉ.

Eh bien, Monsieur, crainte d'accident, j'ai mangé le poulet.

L'AVOCAT.

Tu as mangé le poulet, misérable ! & que ne mangeois-tu le reste du bouilli ?

ANDRÉ.

Monsieur, j'en ai fait de la pâtée pour votre caniche.

L'AVOCAT.

Fort bien. Va donc me chercher du fromage qu'on m'a apporté ce matin, j'en mangerai un morceau.

ANDRÉ.

Le fromage—ah ! Monsieur, c'est comme un sort, en revenant de porter votre lettre, j'ai rencontré le chat qui le mangeoit.

L'AVOCAT.

Le diable vous emporte tous ! l'imbécille mange mon poulet, le chien mange le bouilli, le chat avale le fromage. Tout le monde a le ventre plein dans ma maison, & moi, je vais me coucher sans souper.

ANDRÉ.

Dame, mon pauvre maître, c'est un malheur ! mais n'y a pas de ma faute. Si j'avois pu prévoir ça, moi—mais je comptois—

L'AVOCAT.

Ah ! tu comptois, tu comptois ! Je comptois bien aussi moi—mais je vois que le proverbe a raison :

Quand on compte sans son hôte, il faut compter deux fois.

AU PUBLIC.

Messieurs,

Compter sur vingt soupers & ne pas en trouver un, c'est un petit malheur, dont je me consolerois facilement, pourvu qu'en comptant sur votre indulgence, je ne sois pas encore trompé dans mon calcul.

FIN.

PQ
1221
L5
1799
t.3

Le Texier, A. A.
Recueil des pièces de théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY